

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1969.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# VENDOMMOIS

# ANNÉE 1969



**GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS**  
— 21, avenue Maunoury —



**BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
**VENDOMOIS**

*Reconnue d'utilité publique par décret du 15 Mars 1877*

**ANNÉE 1969**

**SOMMAIRE**

296 <sup>e</sup> assemblée générale, 23 avril 1969 .....	3
297 <sup>e</sup> assemblée générale, 22 novembre 1969.....	5
La sortie annuelle de la Société Archéologique scientifique et Litté- raire du Vendomois .....	7
Nouveaux sociétaires : admissions prononcées en 1969.....	9
Chronique de l'année 1969 .....	10
Compte financier pour l'année 1969 .....	12
Bibliothèque de la Société .....	13

**Communications et études :**

— Le château de Fréteval (Loir-et-Cher) et sa place dans l'architecture militaire des XI <sup>e</sup> et XII <sup>e</sup> siècles, par M. Jean Chapelot. ....	17
— Lavoisier, cultivateur vendomois, par M. E. Voisin..	71
— Notes à propos des stalles de l'église de la Trinité de Vendôme, par Mlle Suzanne Trocmé .....	75
— Découverte d'une statuette en pierre, à Naveil - (41) par M. Claude Leymarios .....	83
— Le Patriote Pierre-Nicolas Hésine. Ses luttes ar- dentes en Loir-et-Cher de la veille de la Révolution à la Restauration, (1785-1817) à Pontlevoy, Blois et Vendôme, (1 <sup>ère</sup> partie), par M. Régis Bouis .....	86
— Un Vendomois à Rome en 1861. Lettre du soldat Bellamy à sa famille, communiquée par M. Jouveau.	102



## AVIS IMPORTANTS

---

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et Cher ».

— La cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **10 F. minimum**, recouvrable au début du 1<sup>er</sup> trimestre. Nos amis voudront bien faciliter la tâche du Trésorier en évitant une lettre de rappel et l'envoi d'un mandat de recouvrement.

— Compte de Chèques postaux : Orléans 665-33.

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

---

# SOCIÉTÉ

## ARCHEOLOGIQUE

### SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

## DU VENDOMMOIS

---

108<sup>e</sup> ANNEE — 1969

### **296<sup>e</sup> Assemblée Générale**

### **Séance Publique du 23 Avril 1969**

En la salle d'honneur de la porte Saint-Georges, la Société, a tenu, mercredi soir, sa 296<sup>e</sup> assemblée générale.

Elle était présidée par M. le Dr Dattin, vice-président, qui remplaçait le chanoine Gaulandau, actuellement souffrant.

Me Couvrat, secrétaire ; M. Arnould, secrétaire adjoint ; M. Chrétien, trésorier ; M. Poulteau, bibliothécaire-archiviste, étaient également présents.

Au premier rang de l'assistance — aussi nombreuse qu'à l'accoutumée — se trouvaient M. Laugier, sous-préfet de Vendôme ; M. Cormier, député de la circonscription ; M. Martin-Demezil, directeur des archives départementales ; M. Faydi, secrétaire en chef de la sous-préfecture.

Le Dr Dattin a tout d'abord présenté les excuses du chanoine Gaulandau, à qui au nom de la société, il a souhaité un prompt et complet rétablissement.

Le vice-président a parlé ensuite de l'excursion de printemps. Elle aura probablement lieu dans les vallées de l'Indre et du Cher.

Dans la suite de son allocution d'ouverture, le Dr Dattin a mis l'accent sur le fait que, malgré les décès enregistrés au cours de l'année — au passage il a été rendu un bref hommage particulier à Mlle Royer et à M. Jean Tirlemont — la société était bien vivante et solide.

Me Couvrat, pour sa part, a donné lecture de la liste des nouveaux membres, puis M. Chrétien a présenté le compte rendu financier.

Ce dernier a souligné que la cotisation (5 F), n'a pas été modifiée depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1955. Son rapport a été adopté à l'unanimité. Mais, cette séance comportait, comme c'est la coutume, deux communications.

M. Arnould, tout d'abord, a parlé d'un curé constitutionnel : Jean-Louis Quesnot, puis, après un court entracte, M. Cordier a commenté une série de diapositives et de croquis consacrés au dolmen de Sublaines (Indre-et-Loire).

### *LE DOLMEN DE SUBLAINES*

Les auditeurs ont été impressionnés par l'importance des travaux réalisés là-bas par M. Cordier, attaché au C.N.R.S. et son équipe.

Comme à Villerable, le mobilier découvert à Sublaines est important et aussi fort intéressant.

M. Cordier en a dressé un inventaire complet soulignant ce que chaque objet avait de particulier et donnant souvent des précisions techniques, notamment en ce qui concerne la fabrication des flèches.

A Sublaines, il a retrouvé du mobilier de l'époque néolithique représentant les différentes industries traditionnelles : pierre, os, céramique, etc...

Il s'agit d'objets utilisés soit comme outil ou comme arme, soit comme parure ou décoration.

En outre, M. Cordier a parlé du cimetière mérovingien se trouvant autour du dolmen, en insistant sur le fait que son agencement était remarquable.

Plus d'une centaine de sépultures contenant des squelettes, ou plus exactement des ossements, plus ou moins bien conservés, ont été dégagés. Il en reste un certain nombre, mais les fouilles sont maintenant arrêtées.

Tout au long de l'exposé, M. Cordier a fait part à ses auditeurs des conclusions, sur le plan de l'anthropologie, que l'on peut tirer de ces découvertes, ce qui ajoutait encore à l'intérêt du sujet traité.

### *JEAN-LOUIS QUESNOT, CURE CONSTITUTIONNEL*

Pour sa communication consacrée à l'abbé Quesnot, curé constitutionnel qui a vécu de 1783 à 1804, M. Arnould a dû consulter et étudier une quinzaine d'ouvrages et de manuscrits.

Il s'est attaché à situer le curé de Sargé-sur-Braye dans le contexte politique et social du moment et à le décrire aux prises avec les difficultés d'alors tant sur le plan local, régional que national.

Les changements successifs de régime font que les prêtres sont amenés à prononcer plusieurs serments, constitution civile du clergé, serment de « liberté-égalité », etc...

Servir semble être resté la devise de Quesnot. Il n'empêche qu'accusé « d'entretenir des liaisons avec les ennemis de la République », il est déporté à l'île de Ré en février 1799.

Il retrouve certes sa paroisse de Saint-Cyr de Sargé, mais pas pour très longtemps, puisqu'il décède « le 3 fructidor An XII de la République (le 20 août 1804) à cinq heures du soir à 66 ans ».

Et dans sa conclusion, M. Arnould a déclaré : « L'abbé Quesnot n'est qu'un de ces prêtres parmi tant d'autres, qui durent tous choisir parmi les chemins dangereusement ouverts sous leurs pas. Ces membres d'un clergé divisé ne furent-ils pas également respectables dans leur entêtement ?... »

Cette communication paraîtra dans un de nos prochains bulletins.

## 297<sup>e</sup> Assemblée Générale

Séance Publique du 22 Novembre 1969

M. le chanoine Gaulandau, président et les membres du bureau ont accueilli M. Laugier, sous-préfet, MM. Touzeau, Domengie, Moreau, et Bertin, respectivement maires de Sainte-Anne, Morée, Fréteval et Chauvigny-du-Perche, M. Lafontaine, proviseur du Lycée ; M. Mac Léod, président de l'Union Commerciale, et d'autres personnalités.

Dans son allocution d'ouverture, M. le chanoine Gaulandau a remercié les personnalités et tous les présents et il a rendu compte des activités de la société depuis la dernière assemblée générale : demandes de renseignements, participation à la formation du « Comité pour la coordination des activités archéologiques des Sociétés Savantes du Loir-et-Cher », lequel s'est déjà réuni trois fois et a examiné plusieurs problèmes, tels que le rôle éducatif des musées, l'initiation archéologique à assurer dans les milieux scolaires et de jeunes, etc.

Après avoir fait approuver la liste des nouveaux membres et avoir déploré plusieurs décès, le président a donné à l'assistance un certain nombre d'informations :

— Un sacophage a été découvert au cours des travaux sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du Calvaire. Il était entouré de pots funéraires qui étaient exposés, à la réunion. Le reste de la découverte est actuellement en cours d'étude et d'analyse.

Le manoir de la Bonne-Aventure a été acheté et le nouveau propriétaire a l'intention de faire restaurer ce qui peut l'être.

Le président s'est félicité de cette nouvelle puis a souhaité que la chapelle Saint-Pierre-la-Motte soit, elle aussi, acquise ou en tout cas réparée rapidement.

A l'unanimité, l'assemblée a élu membres du bureau : MM. Jeulin, Leymarios, Renard, Touzeau et le Dr Colemonts.

En présentant les communications qui ont été faites au cours de la réunion, M. le chanoine Gaulandau n'a pas omis de rappeler que le site du château de Fréteval a été le berceau de la Société puisque c'est au pied du donjon, en 1861, qu'elle a été fondée.

### *LES FOUILLES AU CHATEAU DE FRETEVAL*

Le premier, M. Leymarios, délégué départemental aux antiquités préhistoriques, s'est adressé à l'assistance.

Il a remercié tous ceux qui ont participé aux fouilles et ont permis qu'un important travail soit fait.

C'est en 1968 que les fouilles ont commencé à Fréteval. Il y a eu tout d'abord une campagne de débroussaillage puis un sondage dans le donjon qui s'est avéré difficile en raison de la végétation.

Tout cela a cependant grandement facilité le travail entrepris en août dernier sous la direction de MM. Hairy et Brissaud, licenciés d'histoire, par des jeunes venus du Blésois, de Paris et aussi (mais assez peu) du Vendômois.

Parallèlement, l'équipe du Dr Lacroix, à qui M. Leymarios a rendu hommage, a continué le débroussaillage pour favoriser les fouilles de l'année prochaine.

M. Hairy, quant à lui, a fait le point sur les découvertes qui ont été faites cette année.

La fouille s'est située sur le terre-plein dominant la chapelle. Quatre carrés ont été ouverts et dans chacun d'eux sont apparus des murs qui doivent correspondre aux logis du château.

En ce qui concerne le matériel, de nombreuses céramiques (commune et vernissée) ont été mises au jour. Elles dateraient de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Des objets métalliques : étriers, monnaies, etc., ou bien en verre, ont également été trouvés.

Pour 1970, M. Hairy a défini les objectifs : dater les substructions, faire le plan des logis, faire un plan général du château et déterminer le site de l'ancien village de Fréteval.

### *LE CHATEAU DE FRETEVAL DANS L'HISTOIRE*

Après une pause, M. Chapelot, chef de travaux à la VI<sup>e</sup> section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes a pris la parole.

Il a tout d'abord donné des précisions concernant l'archéologie médiévale en France où elle a été créée il n'y a pas si longtemps.

C'est pourquoi notre pays, dans ce domaine, est très en retard par rapport à l'Italie ou aux pays de l'Est, par exemple.

Pour ce qui est de Fréteval, le conférencier, après avoir rappelé la situation géographique de Fréteval, a souligné qu'au X<sup>e</sup> siècle c'était une « marche entre le Dunois et le Vendomois » et qu'en conséquence cette région était très importante militairement parlant.

Mais c'est dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle que Fréteval a pleinement rempli ce rôle militaire.

Le donjon a été détruit lors d'un siège situé vers 1400. Depuis, il sera l'objet de restaurations diverses.

Au XV<sup>e</sup> siècle, il ne joue plus aucun rôle militaire et vers le XVII<sup>e</sup> siècle, il cesse d'être entretenu.

On estime qu'il est dans l'état qu'on lui connaît aujourd'hui depuis un siècle environ.

A l'aide de diapositives, M. Chapelot a fait ensuite la description de l'ensemble des ruines, visibles actuellement, parlant des trois enceintes successives avec fossés que l'on peut encore déceler.

Faisant d'autre part, des comparaisons avec d'autres châteaux (Gisors notamment), l'orateur a insisté sur le fait que Fréteval constitue « le plus bel exemple d'architecture militaire représentative de l'époque de Henri II Plantagenet ». Cela est assez rare.

« L'étude de Fréteval, a-t-il ajouté, en se félicitant des résultats obtenus jusqu'alors, peut faire beaucoup avancer les études de l'architecture militaire et la reconstitution d'une forteresse avec toutes ses fonctions internes ».

Un certain nombre de questions ont ensuite été posées à propos des constructions militaires en général.

Dans un autre domaine, on retiendra de la discussion qui a suivi la communication de M. Chapelot qu'il faudrait que puisse se faire une initiation à l'archéologie pour ceux que cela intéresse et enfin qu'il serait souhaitable que le public apprenne à fouiller car cela ne doit pas être fait inconsidérément.

Nous publions cette importante communication dans le présent bulletin.



## La sortie annuelle de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois

---

C'était presque un pari impossible que les responsables tentaient de tenir, le dimanche 1<sup>er</sup> juin. Les circonstances plus que défavorables, le temps plus que maussade et le programme plus littéraire et scientifique qu'archéologique : tout semblait s'évertuer à faire échouer la traditionnelle sortie, déjà remise en 1968 au grand regret de ses fidèles.

Disons tout de suite que ce fut une réussite totale, une journée pleine au sens profond du mot, sans surcharge inutile, sans vaine précipitation, un voyage presque idéal dans le temps — du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle — et dans l'espace des bords du Loir aux rives de l'Indre, en passant Loire et Cher.

### UN PAYSAGE

La Loire, traversée à Amboise, suivie d'Amboise à Montlouis, grande dame souvent paresseuse, daignait aujourd'hui honorer notre passage d'un flot presque généreux. Le Cher, entrevu entre Véretz et Bléré, fait plutôt penser à un bourgeois travailleur, aux multiples moulins devenus châteaux. Puis, de Cormery à Saché une Indre qui se prélassait dans l'une des vallées les plus riantes de France et qui n'est pas sans rappeler au Vendomois le Loir de ses poètes.

### DES SOLITUDES

Dans ce cadre idyllique, avec un soleil qui s'est voulu printanier, trois flots champêtres ont vu débarquer les quelque quatre-vingts participants venus troubler — ô discrètement — les tranquilles quiétudes du Clos-Lucé, de la Chavonnière et de Saché.

Il s'agit bien, en effet, de trois solitudes et souvent de trois solitaires : Léonard de Vinci, aux maquettes géniales mais irréalisables faute de force motrice, Paul-Louis Courier, seul avec ses innombrables ennemis et Balzac, avec ses perpétuels ennuis financiers.

Ces trois destins hors série ont pourtant souvent côtoyé la grande foule et parcouru l'Europe de leur époque, ce qui n'était pas une mince affaire.

Le plus proche de nous, Balzac en route vers la Pologne à la poursuite de la lointaine Mme Hanska, puis P.-L. Courier guerroyant en Italie et pourchassant les manuscrits et beaucoup plus loin, Léonard de Vinci venant lui d'Italie, à la demande de son dernier protecteur François 1<sup>er</sup>. On pourrait tisser une fine trame d'analogies entre nos trois héros du jour, mais replaçons chacun d'eux dans son cadre propre.

### LE CLOS LUCE

L'acte de vente de « l'Ostel du Cloux » est la plus fidèle description qui nous reste de la demeure. On cherche aujourd'hui à redonner à l'intérieur de ce manoir, trop restauré aux siècles suivants, l'aspect qu'il avait au XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, dans un décor tout de brique nue, la présence

de « l'esprit universel », comme on a qualifié si justement le grand homme de la Renaissance, deviendra plus vivante entre les salles des inventions heureusement reconstituées, les salles de travail et la chambre au mobilier d'époque où celui qui a le premier proclamé la nécessité « de l'observation et de l'expérience » a rendu le dernier soupir.

### LA CHAVONNIERE

Changement de décor à la Chavonnière. Du parc à l'italienne surplombant le vallon de l'Amasse, nous passons à une cour de ferme, proprement assise sur le plateau qui domine la vallée du Cher. Les bâtiments acquis par le célèbre pamphlétaire n'ont pas tous résisté à la pioche des démolisseurs. Mais la cuisine-salle commune est restée telle qu'elle était ce dimanche 10 avril 1825, jour du drame de la forêt de Larçay. Magistralement évoquée par le principal artisan de cette sortie, M. Arnould, la personnalité curieuse, attachante, souvent insupportable toujours inquiétante du « vigneron de la Chavonnière » semblait, elle aussi, devenir plus qu'une présence.

Un arrêt — prolongé — à Bléré va permettre d'apprécier l'excellent menu composé par M. Laizé, au « Bœuf Couronné ». Au dessert, M. le chanoine Gaulandau, heureusement rétabli, a su, en termes choisis, définir le sens de cette journée, de cette « amitié » sans cesse renouvelée. De vifs applaudissements ont salué ses paroles, touchant plus particulièrement MM. Arnould et Chrétien, aujourd'hui maîtres de cérémonies et rendez-vous était donné pour

### SACHE

Ancien château-fort, ou plutôt féodal, devenu simple gentilhommière, cette fière demeure a enfin trouvé sa vraie raison d'être en devenant Musée Balzac.

Ici rien n'a changé depuis cent trente ans. Même paysage de La Chevière à Valesne et pour ceux du « Lys », de Clochegourde à Frapesle. Sous la conduite de M. et Mlle Bourdelles, tout pénétrés de leur sujet, nous avons le privilège de revivre non seulement la journée de l'écrivain, mais aussi la vie tumultueuse du géant — avec ses faiblesses — que fut Balzac.

En terminant la visite dans la petite chambre sombre — sa cellule de moine — où Balzac a tant travaillé dans l'exaltation et dans la fièvre, chaque auditeur attentif sent revivre en lui les personnages si solidement campés de la « Comédie Humaine ».

Il faut maintenant nous séparer, mais, comme nous allons traverser plus rapidement sa Touraine, disons, avec le Balzac du « Lys dans la Vallée » :

« Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine ; je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime une oasis dans le désert ; je l'aime comme un artiste aime l'art ; je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine, peut-être ne vivrai-je plus. »

G. JEULIN

---

## ADMISSIONS NOUVELLES

(Année 1969)

- Mme Malcor Henriette, Le Logis, 41-Le Plessis-Dorin.  
M. Lunet Roger, 65, rue du Volga, 75-Paris (20<sup>e</sup>).  
Mme la Vicomtesse Guy de Vanssay, Château de la Barre, 72-Conflans-sur-Anille.  
M. Duranseau, 19, rue Albert-Schweitzer, 41-Vendôme.  
M. Carvillani, 4, rue d'Arsonval, 75-Paris (15<sup>e</sup>).  
Mme Carvillani, 4, rue d'Arsonval, 75-Paris (15<sup>e</sup>).  
M. Malvache Jean-Luc, élève au Rontgen Gymnasium.  
M. le Professeur Docteur Scheller, professeur à l'Université de Wurzburg, Bavière.  
Mme Boulard Bernard, 41-Thoré-la-Rochette.  
Mlle Labbé Nicole, Résidence Claircigny, 156, avenue Bollée, 72-Le Mans.  
Mlle Masson Claudine, professeur, 5, rue Saulnerie, 41-Vendôme.  
M. Sol Bernard, 19, faubourg Saint-Bienheure, 41-Vendôme.  
Mme Sol Bernard, 19, faubourg Saint-Bienheure, 41-Vendôme.  
M. Gauthier Francis, « Gros Bois », 41-Mesland.  
Mme Mathieu François, Chemin du Paquis, 74-Mormetier-Mornex.  
Mlle Augeray Madeleine, 25, rue Jean-Jaurès, 41-Vendôme.  
M. Despriée Jackie, instituteur, 23, place du Docteur-Roux, 41-Blois.  
M. Hairy Hugues, 13, rue Camille Blaisot, 75-Paris (17<sup>e</sup>).  
M. Schweitz Daniel, 13, avenue des Montils, 37-Amboise.  
M. Chapelot Jean, 165, rue de Bagneux, 92-Montrouge.  
Mme Chapelot Jean, 165, rue de Bagneux, 92-Montrouge.  
Mlle Garnier Andrée, route de Mondoubleau, 41-Epuisay.  
M. Levailant, 98, rue Poterie, 41-Vendôme.  
M. Thomas, 10, rue de l'Armistice, 41-Blois.  
M. Moreau, Maire de Fréteval, La Montbaillère, 41-Fréteval.
-



# Chronique de l'année 1969

---

## *MONSIEUR LOUIS LEYGUE, MEMBRE DE L'INSTITUT*

M. Louis Leygue a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. M. Leygue, qui réside souvent à Naveil, fait partie de notre Société et s'intéresse à nos travaux. Nous sommes heureux et fiers de lui adresser nos chaleureuses félicitations.

\*  
\*\*

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Commission des Antiquités de la France) a attribué sa première médaille à M. Norbert Dufourcq pour son ouvrage intitulé : *Le livre de l'Orgue français*.

## *DISTINCTIONS*

Ont été nommés,

M. *du Vigneau*, Officier dans l'Ordre National du Mérite.

Notre Président, M. le chanoine *Gaulandeau*, Officier dans l'Ordre National du Mérite.

Dans l'ordre des Palmes Académiques,  
au grade d'Officier :

M. *Lis*, professeur au Lycée Corot à Savigny-sur-Orge.  
au grade de Chevalier :

M. *Peretti*, intendant universitaire du Lycée Ronsard.

M. *Trioreau*, professeur au C.E.S. de Montoire.

Notre confrère, M. Jean *Gourmelin* a reçu le prix de l'Humour Noir (Prix Granville) réservé à un dessinateur.

Nos chaleureuses félicitations.

## *DEUILS*

Nous avons appris le décès de M. Norguet, ancien conseiller général de Vendôme, — du Docteur Chevallier, ancien maire, ancien député de la circonscription, — de Mme la Comtesse de Rochambeau, à Thoré, — de M. André Peigné, conseiller général de Selommès, — de M. Jean Gobet, de Coulommiers-la-Tour, — de Mme Lis, mère de notre confrère M. Lis, — de Mme Plessis, épouse de notre confrère R.G. Plessis, — de Mme Dufournier, épouse de notre confrère Dufournier, — de M. Basile Chabin, père de notre confrère J. Chabin.

Nous offrons à leur famille l'expression de notre profonde sympathie.

## *QUELQUES NOUVELLES*

— Les travaux de recherche archéologique se poursuivent activement au château de Fréteval.

— La restauration de l'église de la Trinité continue : de larges éléments de la façade ont déjà été remplacés.

— Devant quelque 200 auditeurs, notre président a parlé, le 21 février, au Centre culturel, de l'histoire de notre ville et du Vendomois.

— Le 20 mars, il a participé, avec de nombreux Vendomois entourant M. Yvon, maire, à un nouveau jeu radiophonique en direct « La France à la loupe », Vendôme en ayant la primeur.

— MM. Poulteau et Arnould, membres du bureau, ont représenté la Société à l'Assemblée générale organisée à Blois, le 26 avril par la Circonscription archéologique du Centre, en présence des Directeurs de la circonscription, M. le Docteur Allain et M. le Professeur Picard.

— Le 16 novembre, le groupe choral Saint-Martin a fêté le XX<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. A cette occasion il a chanté à la Trinité une messe qui fut télévisée. Avant la cérémonie, notre président interviewé en direct a parlé de l'histoire de l'Abbatiale et de ses beautés architecturales.

— Une Association pour la Coordination des Activités archéologiques des Sociétés savantes de Loir-et-Cher a été constituée au cours de l'année. Des réunions ont eu lieu : à Vendôme le 20 juin et le 25 juillet, — à Romorantin le 9 octobre. Notre Société a participé à l'élaboration des statuts et fera partie de l'Association dont l'utilité ne fait de doute pour personne.

— La réédition du Dictionnaire du Vendomois, de M. de Saint-Venant a été menée à bien par les soins des éditions Floch à Mayenne. Les souscripteurs ont reçu les deux volumes qui composent cet ouvrage.

— Dans le cadre des travaux nécessités par « l'inventaire des mégalithes de Loir-et-Cher », nos confrères MM. Leymarios et Despriée, ont particulièrement étudié le dolmen de la Mouise Martin à Tripleville, et, aidés par les puissants moyens de levage du 5<sup>e</sup> régiment du Génie de Versailles, ont pu faire procéder à une remise en état de cet important ensemble.

## TRAVAUX

Le magistral ouvrage de M. le Docteur Lesueur, « Les églises de Loir-et-Cher », devait être signalé ici. M. Martin-Demezil en a dirigé la publication.

— M. l'abbé Nouel a publié un « Album des instruments de l'âge de la pierre pour la région du Centre », spécialement destiné aux étudiants et aux préhistoriens débutants.

## AU MUSEE

Nous avons reçu :

— de Mme Courtois à Vendôme, la maquette en acier d'une charrue, avec tous les accessoires, — et des éléments de pierres taillées.

— de Mlle Porrentru, de Paris, par l'aimable entremise de notre confrère M. Sérgent, de Mondoubleau, six tableaux de famille dont un très beau portrait d'officier (18<sup>e</sup> siècle).

— de M. Menant à Montoire, — un pistolet à pierre, des tenailles d'horloger, un cadran ancien avec la boussole et le compas.

— de M. Carvillani, un buste de Balzac dont il est l'auteur et un portrait de Balzac, signé Nadar.

Le nombre des entrées au musée, de janvier à novembre s'est élevé à 3.388.

## COMPTE FINANCIER

(année 1969)

### RECETTES

Cotisations .....	2.775
Ventes d'ouvrages .....	1.485,20
Subventions .....	1.550
Intérêts sur livret de C.E. ....	220,17
Encaissements pour participation à la sortie annuelle .....	2.364
Divers .....	615,40
Total .....	9.009,77

### DEPENSES

Impression du Bulletin .....	1.924,25
Frais de bureau .....	1.010,27
Abonnements à publications .....	346
Imprimés divers et achat de volumes .....	634,45
Frais encaissement cotisations à Vendôme .....	141,30
Sortie de la Société : paiement des dépenses engagées .....	2.716,04
Divers .....	877,15
Total .....	7.649,46

### BALANCE

<i>Recettes</i> .....	9.009,77
<i>Dépenses</i> .....	7.646,46
EXCEDENT DE RECETTES .....	1.360,31
<i>Reliquat de l'exercice précédent</i> .....	6.408,71
<i>Avoir de la Société au 31-12-1969</i> .....	7.769,02
se décomposant comme suit :	
<i>Avoir au C.C.P.</i> .....	1.579,51
<i>Livret de C.E.</i> .....	4.791,66
<i>Espèces</i> .....	1.397,85
Total .....	7.769,02

Le Trésorier,  
B. CHRETIEN

## BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

---

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1969

### I. — DON D'AUTEUR

— Du D<sup>r</sup> H.J.H. VAN BUCHEM, de Nimègue, *Noy drie drieknoppenfibulae nit Nijmegen*.

### II. — AUTRES DON

— De notre ancien président, M.G. DENIZOT, bulletins de la *Société Préhistorique Française*.

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU, Jean Savant, *Tel fut Fouché*.

— De notre ancienne secrétaire Mlle TROCMÉ, un lot important de bulletins de notre Société.

— De M. BABLIN, Jean Phaure, *Promenade en Bas-Vendômois*.

— De M. BAILLY, à Melun, Hubert Fillay, « *Mon Blois à moi* » (Victor Hugo) ; *La Révolution et nous*, 1789-1941.

Le baron Ernouf, *Denis Papin, sa vie et son œuvre* (1647-1714), Paris, 1874.

E. Pilté, *Répertoire archéologique de Loir-et-Cher*.

A. Moreau, *Cheverny*.

Magdeleine Blancher-Le Bourhis, *Château de Cheverny*.

Armand Lanoux, *Itinéraire Paris-Val de Loire*.

André Chagny, *Vallée de la Loire, ses châteaux, Tours, Angers*.

Duc de Lévis-Mirepoix, *Chartres*.

Duc de la Force et Paul Cordonnier-Détré, *Les châteaux de la Sarthe*.

Pierre-Marie Auzas, *Chaumont-sur-Loire*.

Jean Cordey, *Vaux-le-Vicomte*.

Jean Chavigny, *Ménars*.

A. Boucher, *Montrichard*.

Guides Odé, *La Grèce ; Les provinces de France*.

J.M. Rougé, A. Dupuis, E. Millet, *Aux beaux pays de la Loire*.

Jean Tild, *L'abbé Grégoire*.

E. Develle, *Brodeurs et dentellières*.

Arthur Fleury, *Monographie primitive de Vineuil*.

Chanoine H. Boissonnot, *Histoire et description de la cathédrale de Tours*.

Baron Hennet de Goutel, *Châteaux de la Loire et du Berry*.

*Châteaux et manoirs de France, Région de la Loire*, volumes 1 et 3.

E. Bourgeois et G. Pagès, *Les origines et les responsabilités de la grande guerre, preuves et aveux*, Paris 1921.

*Souvenirs de la Terreur à Blois*, Blois 1877.

Gaston Lafore, *Les chapiteaux du cimetière à galeries de Saint-Saturnin, en le faubourg de Vienne, à Blois*, 1910.

A. de Trémault, *Recherches sur les premiers seigneurs de Mondoubleau de la famille Doubleau (XI<sup>e</sup> siècle)*, 1887.

A. de Martonne, *Rapports sur les archives départementales, communales et hospitalières de Loir-et-Cher pour l'année 1862 à M. le Préfet*.

L. Chesneau, *L'occupation prussienne à Saint-Gervais*, 10 décembre 1870-9 mars 1871.

Michel Dassonville, *Ronsard, étude historique et littéraire*, I *Les enfances de Ronsard*, Genève 1968

J. Gallerand, *L'érection de l'évêché de Blois (1697)*, dans le n° 139 de la *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, 1956.

— De Mme BAROUX, un carnet de notes et de croquis pris par M. Barrier et concernant les mégalithes de la région.

— Du jeune RIBY, *Civilisia* n°s 1 et 2, bulletin de la section d'histoire ancienne et d'archéologie de la bibliothèque municipale de Tours.

— De l'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE LIÉGEOIS, Maurice Hélin, *Les bibliothèques dans l'enseignement secondaire*.

*Choix d'œuvres de la collection Wittert*, catalogue d'exposition.

*Liège, un passé prestigieux d'enseignement et de culture*.

*Catalogue de l'exposition du millénaire de Saint-Laurent de Liège*. (Liège, 23 septembre-23 octobre 1968).

— De M. LE CONSEILLER A L'INFORMATION DE L'AMBASSADE D'AFRIQUE DU SUD, *Panorama*, revue sud-africaine, n°s 26 et 28.

*L'Afrique du Sud d'aujourd'hui*, n° 16.

*Nous prions les généreux donateurs d'agréer nos sincères remerciements*.

### III. — ENVOIS DU MINISTÈRE DE L'EDUCATION NATIONALE

— Actes du quatre-vingt onzième congrès national des Sociétés savantes, Rennes, 1966, section d'archéologie ; section d'histoire moderne et contemporaine, tome I.

— Bulletin de la section d'histoire moderne et contemporaine du comité des travaux historiques et scientifiques, fascicule 7.

### IV. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, ECHANGES

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus avril-juin, juillet-octobre et novembre-décembre 1968 ; janvier-mars et avril-juin 1969. Dans la séance du 28 mars 1969, « le Secrétaire perpétuel fait connaître que la commission des Antiquités de la France a décidé d'attribuer, en 1969, la première médaille à M. Norbert Dufourcq pour son ouvrage intitulé *Le livre de l'orgue français* ».

— *Revue de l'Agenais*, 4<sup>e</sup> trimestre 1968, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1969.

— *Cahiers de l'Alpe*, numéros 40 à 45.

— *Société nationale des Antiquaires de France*, bulletin 1967.

— *Société d'histoire naturelle d'Autun*, bulletins n°s 49 à 51.

— *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, 5<sup>e</sup> série, volume 3, 1967.

- *Société de Borda* (Dax), n<sup>os</sup> 330 à 333.
- *Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux*, t. XVIII-XIX, 1967-1968.
- *Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, t. XIX, 1967, et t. XX, 1968, commémoration du centenaire de la Société.
- *Académie du Centre* (Châteauroux), revue année 1968.
- *Revue archéologique du Centre* (Vichy), tome VII, fascicule 4, tome VIII, fascicules 1 et 2. Dans le fascicule 1, *Notes de céramologie*, par notre confrère M. Alain Ferdière et *Une cachette de haches néolithiques à Fléré-la-Rivière* (Indre) par notre confrère M. Gérard Cordier.
- *Société archéologique et historique de la Charente*, bulletins mensuels, 1968 : numéro 9 ; 1969 : numéros 1 à 8.
- *Société des Amis du Vieux Chinon*, bulletin, tome VII, numéro 3, p. 258, *Une ancienne collection préhistorique chinonaise retrouvée : la collection du Dr Maurice*, par notre confrère M. Gérard Cordier.
- *Découvertes*, revue de l'Entente des grandes associations françaises pour les activités culturelles, n<sup>os</sup> 13 à 15.
- *Société d'émulation du Doubs*, mémoires 1968.
- *Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir* (Chartres et Châteaudun), 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1968.
- *Fédération des Sociétés d'histoire naturelle de Franche-Comté*, 1969 : n<sup>os</sup> 1 et 2.
- *Société archéologique et historique du Limousin*, tome XCV.
- *Revue historique et archéologique du Maine*, n<sup>o</sup> 103.
- *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, n<sup>o</sup> 240.
- *Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, 16<sup>e</sup> à 19<sup>e</sup> années.
- *Académie de Montauban*, recueil années 1965-1966.
- *Les Amis du Vieux Montrichard*, n<sup>os</sup> 8 et 9.
- *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, n<sup>os</sup> 36 à 38. Dans le numéro 37, p. 174, *Découvertes archéologiques récentes à Tavers* et p. 204, *Le puits de Tavers*, par notre confrère M. l'abbé Nouel ; dans le numéro 38, p. 225, *Informations archéologiques*, par le même auteur.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest et musées de Poitiers*, bulletins 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1968, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1969.
- *Le Pays Bas-Normand* (Flers) 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1968.
- *Société des Antiquaires de Picardie*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1968, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1969, couverture et tables du tome LII.
- *Catalogue des monnaies d'or du musée de Picardie*, 1969.
- *Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, annales, année 1968.
- *Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, n<sup>os</sup> 429 à 438.
- *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois*, n<sup>o</sup> 116.
- *Sites et Monuments*, bulletins de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France, n<sup>os</sup> 44 à 47.
- *Académie de Stanislas* (Nancy), année 1967-1968.
- *Société d'art et d'archéologie de la Sologne* (Romorantin), année 1969, n<sup>os</sup> 1 et 3.
- *Société archéologique de Touraine*, bulletin tome XXXV, année 1968. P. 232, *L'hôtel de Dunois à Tours*, par notre confrère M. J.E. Weelen.



— *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 102<sup>e</sup> volume, années 1967 et 1968.

— *Institut archéologique liégeois*, tome LXXX.

— *Chronique archéologique du Pays de Liège*, mai à décembre 1968.

— *Smithsonian Year* (Washington), année 1968.

#### V. — ABONNEMENTS

— *Bulletin monumental*, tome CXXVI, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1968. Page 414, compte rendu par M. Francis Salet du livre de notre confrère M. J. Martin-Demézil, *Trésor du Val de Loire*, dont les dernières pages prouvent « qu'on peut être archiviste de progrès, amoureux du passé et ouvert aux problèmes d'aujourd'hui et de demain ».

Tome CXXVII, 1<sup>er</sup> trimestre.

— *Société préhistorique française*, tome LXV, fascicules 1, 2 et 3. Comptes rendus des séances mensuelles, 1968 : numéro 9, 1969 : numéros 1 à 8.

— *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, mensuel, année 1969 complète.

— *Société Honoré de Balzac de Touraine* (Saché), n<sup>o</sup> 11, page 27, Balzac à Mettray, par notre confrère M. J.E. Weelen.

— *L'année balzacienne*, 1969.

— *Archéologia*, numéros 25 à 30.

— *Revue Mabillon* (Ligugé), numéros 234 à 237.

— *Gaule*, Bulletins de la *Société d'histoire, d'archéologie et de traditions gauloises*, 1968 : numéros 1-2 et 3-4.

— *Histoire locale, Perche et Beauce*, publication éditée par la coopérative scolaire des élèves-maîtres de l'école normale d'instituteurs d'Eure-et-Loir, n<sup>os</sup> 28, 29 et 31.

— *Cercle généalogique du Centre*, bulletins n<sup>os</sup> 9 et 10.

#### VI. — ACQUISITIONS

— Ferdinand Brunot, *Observations sur la grammaire de l'Académie Française* (1932).

— Baudry de Saunier, *Gaîtés et tristesses de la grammaire de l'Académie Française* (1932).

— Louis Desternes *Paul-Louis Courier et les Bourbons*, le pamphlet et l'histoire.

— Dr Frédéric Lesueur, *Les églises de Loir-et-Cher*, publié sous la direction de M. J. Martin-Demézil, Paris 1969.

— Francis Rousseau, *La Hire de Gascogne*, compagnon de Jeanne d'Arc, Lacoste, Mont-de-Marsan 1969. On sait que La Hire (Etienne de Vignolles fut gouverneur de Vendôme en 1426. C'est le valet de cœur du jeu de cartes).

Le bibliothécaire-archiviste,

PH. POULTEAU.

# Le Château de Fréteval

(Loir-et-Cher)

## et sa place dans l'architecture militaire des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> Siècles

---

par M. J. CHAPELOT

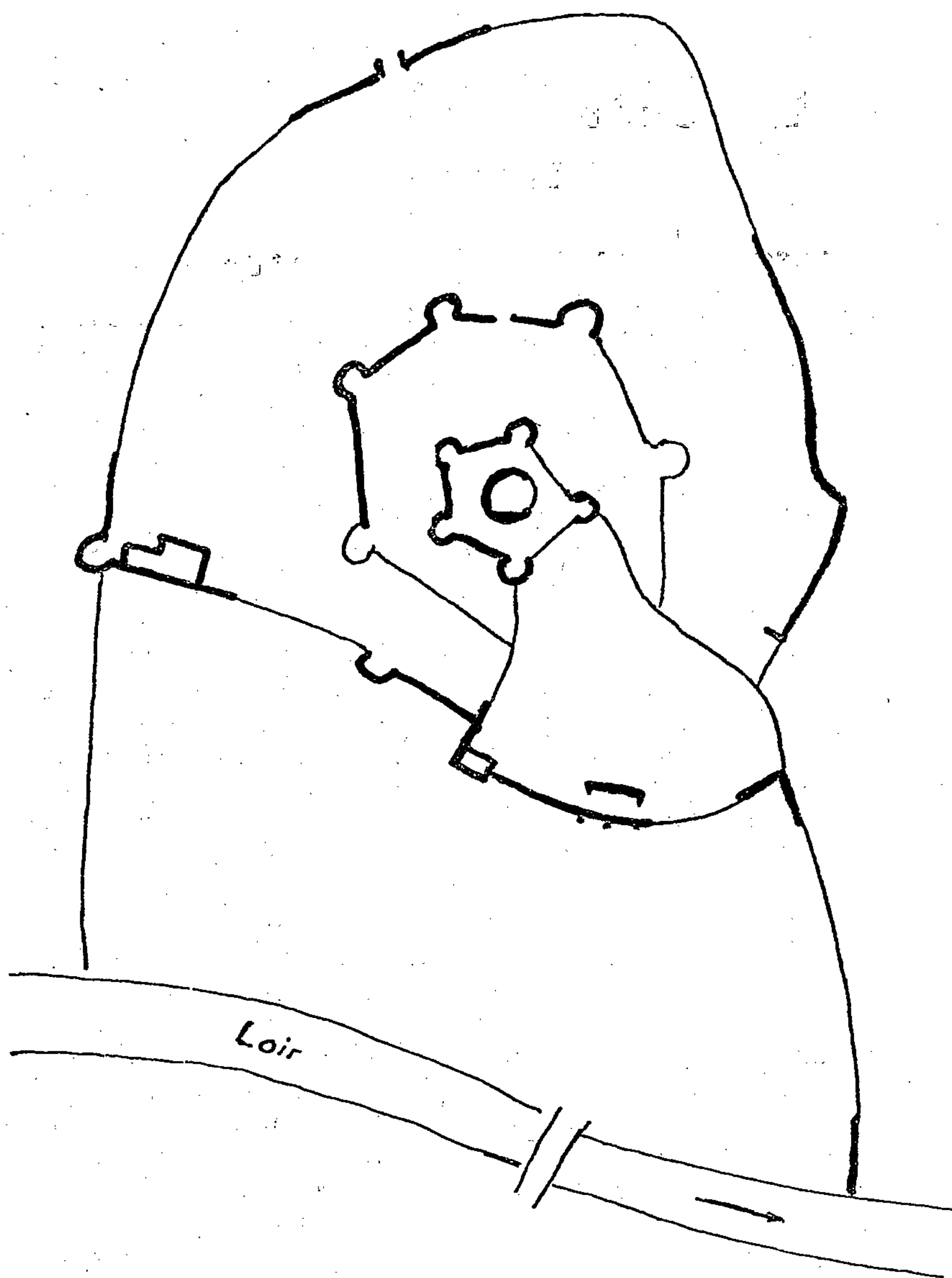
---

Cet article sur le château de Fréteval ne cherche pas à épuiser la question et étudier cet édifice d'une manière exhaustive. En 1968, des circonstances particulières ont fait apparaître la nécessité impérieuse d'entreprendre une fouille de cet édifice pour couper cours à des projets inconsidérés de restauration et de fouille. En l'occurrence, le site était bien choisi pour une fouille archéologique, tant en raison de sa nature et de ses possibilités, que par son importance historique et sa place dans l'évolution de l'architecture militaire.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où l'étude de l'architecture militaire retenait l'attention des chercheurs, ou celle de l'architecture religieuse n'accaparait pas encore tous les efforts et toutes les publications, le château de Fréteval, ou plus spécialement le donjon de ce château a trouvé un historien. Après divers érudits qui en avaient fait des descriptions et plans, il a tenté de le dater. Les deux articles de de Dion, parus dans une revue de diffusion nationale, le *Bulletin Monumental*, en 1874 et 1878 (1), ont retenu et fixé définitivement l'attention des spécialistes d'architecture militaire jusqu'à une date récente. Avec l'abandon des recherches dans le domaine de l'architecture militaire jusqu'à ces dernières années, ces deux articles ont été rituellement repris dans les ouvrages français les plus récents qui traitent l'ensemble de ce problème (2).

Depuis quelques années en France, en grande partie





Plan du château de Fréteval, par G. Launay  
(Bibliothèque de Vendôme)

d'après l'exemple des historiens anglais, l'histoire de l'architecture militaire connaît un renouveau certain (3). On entreprend de revoir les datations, les hypothèses de nos prédécesseurs. Mais, plus important encore, on recherche de nouvelles méthodes d'étude on étudie les textes dans des optiques nouvelles. A cet égard, l'intérêt pour la fouille, dans l'étude de l'architecture militaire, est en France tout nouveau et certainement, par comparaison avec les travaux anglais ou allemands, riche d'avenir.

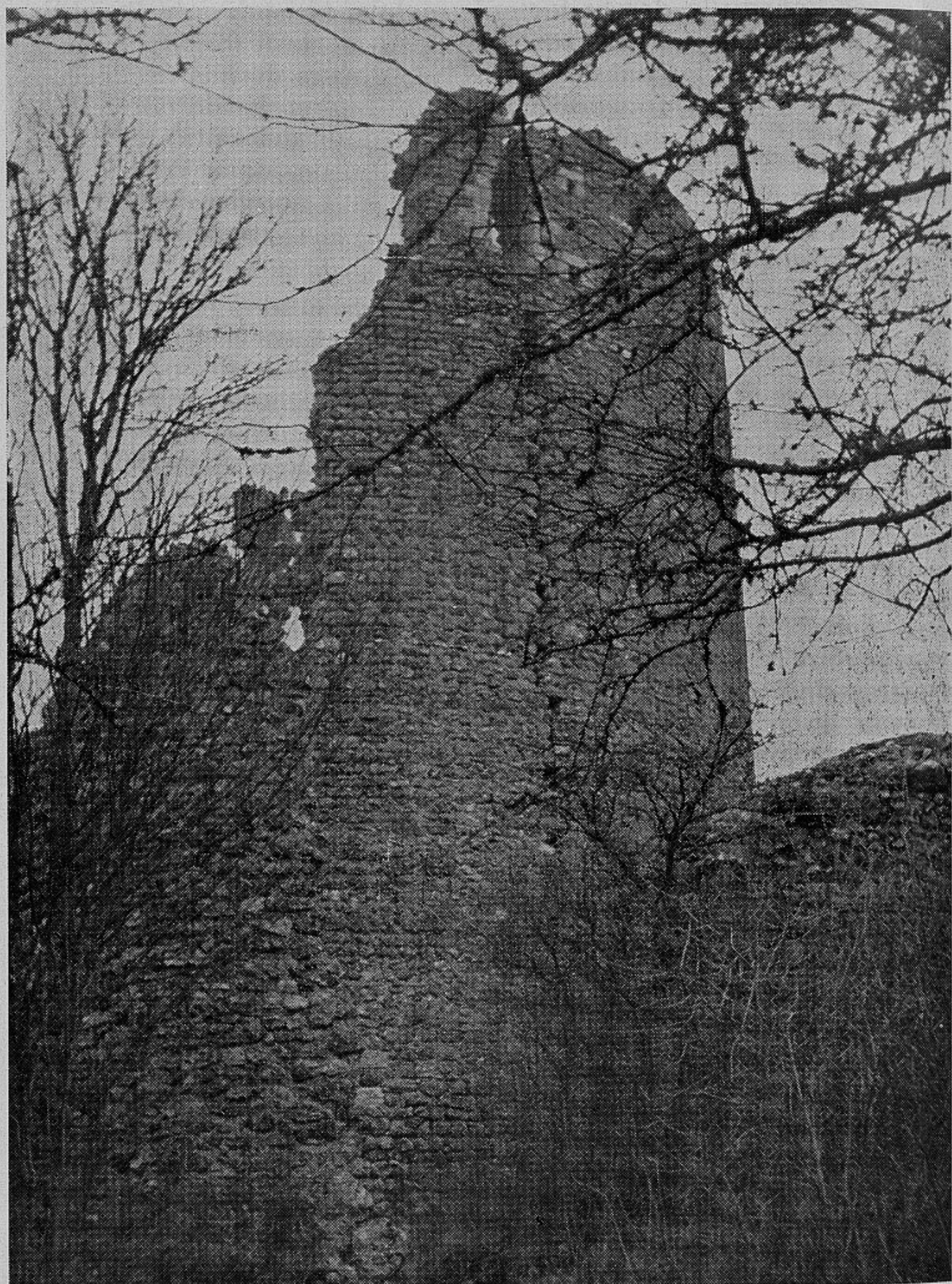
C'est dans cette optique qu'il faut voir l'étude qui va suivre de cet édifice : révision des idées reçues sur ce château ; réexamen de la documentation et recherche de nouveaux renseignements ; surtout, emploi de la méthode archéologique. Il ne s'agit plus, particulièrement, d'étudier seulement, d'une manière plus ou moins superficielle, les édifices encore visibles, toujours d'ailleurs constructions strictement militaires, mais aussi de rechercher les dispositions les plus anciennes, les installations annexes, le plus souvent détruites, faites de matériaux légers très fréquemment.

Cette étude ne préjugera pas des résultats des fouilles, qui seront certainement longs à venir. Nous allons tenter seulement de faire le point, à partir de la documentation écrite, sur la datation du château. Le dégagement des vestiges de la végétation épaisse qui les recouvrait permet une étude plus complète. La complexité de la construction apparaît mieux désormais. Mais cette étude ne fait que précéder un travail de plus grande envergure, qui englobera alors les résultats archéologiques mais aussi, chose trop négligée, l'étude architecturale précise des constructions (4).

Comme ces résultats ne seront pas établis avant de longues années, comme Fréteval tient une place importante dans l'évolution de l'architecture militaire, comme aussi il est bon souvent d'établir avant la fouille, avec les seuls documents écrits, un historique, nous avons fait cette étude mais en pensant qu'elle risque rapidement d'apparaître pauvre et incertaine au regard des résultats que l'étude approfondie en cours ne manquera pas d'apporter dans l'avenir.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par des éditions de textes, des histoires régionales, des histoires monumentales ou des répertoires archéologiques, de nombreux érudits se sont occupés de Fréteval, du château et de ses seigneurs (5). Plus récemment, des ouvrages d'histoire régionale ont, sur l'environnement historique, apporté beaucoup de choses intéressantes. Mais il n'existe pas de description valable ni même





Fréteval. Le donjon. Etat actuel.

Photographie D<sup>r</sup> Colemonts.



de plan précis des vestiges du château. Si les études historiques sur les seigneurs du château ne manquent pas, on ne possède rien sur l'histoire de ses constructions.

Après une brève esquisse de l'histoire régionale, indispensable pour la compréhension d'un édifice comme Fréteval, de l'histoire de ses seigneurs, nous décrirons les vestiges actuellement visibles en surface, avant de tenter à partir des textes et par la comparaison avec des édifices similaires de les dater.

Dès que Fréteval paraît dans les textes, dans le second tiers du XI<sup>e</sup> siècle, sa destinée semble étroitement liée à celles des deux grandes principautés territoriales dont il limite les confins : le comté de Blois-Chartres d'une part, celui d'Anjou d'autre part.

C'est avec la personne de Thibaud le Tricheur que le comté de Blois-Chartres entre dans l'histoire, dans le troisième quart du X<sup>e</sup> siècle. Il est alors centré sur les trois villes de Tours, Blois et Chartres qu'entourent des possessions importantes. Mais entre elles, les communications sont fragiles, resserrées entre des voisins parfois hostiles.

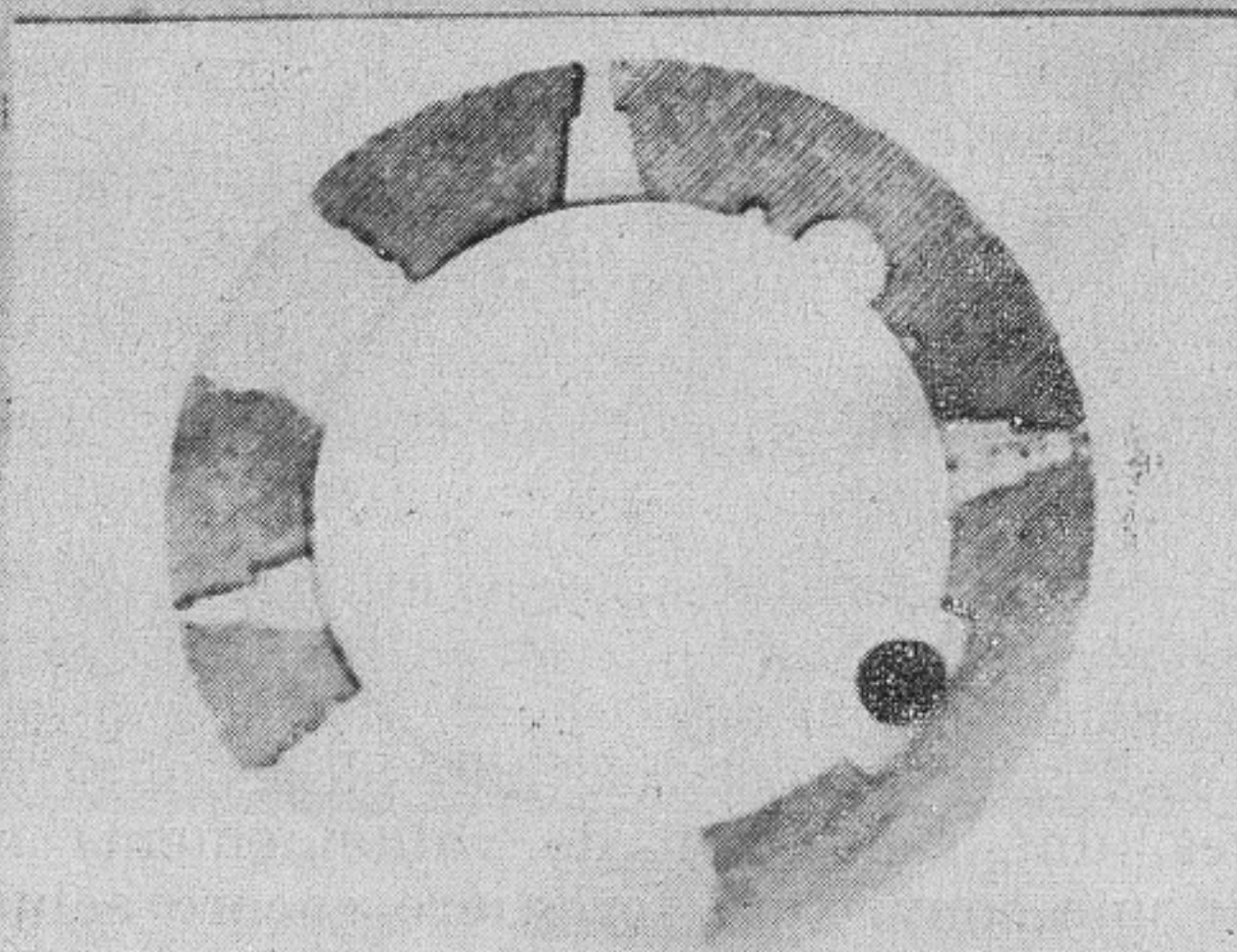
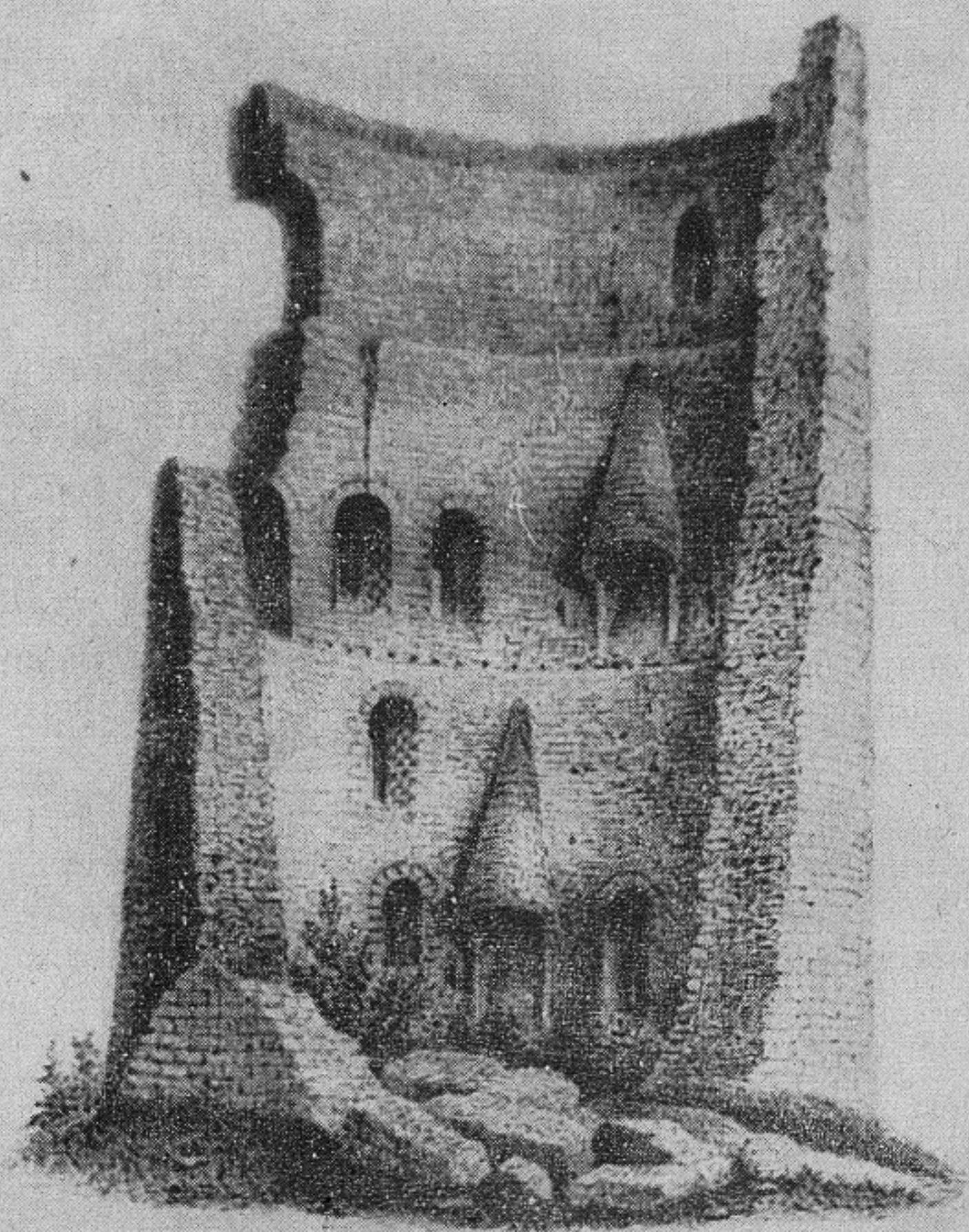
Ce n'est pas encore le comté d'Anjou dont la puissance est plus récente. Après la mort de Thibaud (978), la menace vient d'abord du comte de Vendôme, Bouchard le Vénérable, fidèle allié des Capétiens et adversaires du petit-fils de Thibaud, Eudes II. Les états de ce dernier, spécialement ses deux ensembles territoriaux de Chartres et Blois sont menacés sur leur flanc ouest, par le comté de Vendôme en un point essentiel des lignes de communication.

Les liaisons entre Blois et Chartres se faisaient par l'ancienne voie romaine qui passait par l'actuelle forêt de Marchenoir (6).

Cette dernière forme une limite très nette, bien individualisée, qui n'a pu manquer d'être utilisée.

Elle était établie sur une bande allongée, d'orientation Ouest-Nord-Ouest - Est-Sud-Est, où affleure une argile siliceuse, prolongement du Perche séparant la Grande Beauce, au Nord, et la Petite Beauce au Sud. C'est, entre ces deux régions plates, une succession de vallonnements marqués, soulignés par une couverture forestière encore actuellement dense. Autrefois celle-ci était beaucoup plus abondante que de nos jours où le massif forestier, qui allait au Moyen Age de la Loire au Loir, a été fragmenté en plusieurs ensembles, forêt de Marchenoir, de Citeaux, d'Ecoman, de Fréteval... (7).





Fréteval. Plan, par Launay.

Photographie D<sup>r</sup> Colemonts.



Cette zone sauvage fut certainement longtemps vide, comme cela est le cas de ces frontières. Frontière naturelle d'un type très classique (8), la *Silva Longa*, comme l'appellent les textes, devint aussi une frontière féodale. A ses abords ou sous ses arbres, les fortifications de terre abondent, sans qu'il soit d'ailleurs possible de les dater (9).

Deux problèmes se posent à ce propos : celui de l'origine de ces fortifications, de leur date ; celui de l'appartenance de cette zone.

Sans doute frappés par l'histoire postérieure de cette frontière et par la réputation de bâtisseur de Thibaud le Tricheur (10), beaucoup d'auteurs ont voulu attribuer à ce dernier la fondation de plusieurs des forteresses de cette frontière, essentiellement celles de Marchenoir et Fréteval (11). Rien dans les textes ne le prouve. C'est seulement beaucoup plus tard que l'on verra d'une façon certaine apparaître ces deux châteaux.

La possession ancienne de cette région est une question assez obscure. Pendant tout le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, les comtes de Vendôme et après eux les comtes d'Anjou, rois d'Angleterre, ont revendiqué Fréteval et le Dunois comme faisant partie autrefois de leur domaine. Il est bien possible qu'à l'origine de l'inféodation du Dunois au comte de Chartres se place une usurpation de Thibaud le Tricheur. En tout cas, un problème existe à cet égard quant aux origines du seigneur de Fréteval.

Entre 1033 et 1040 apparaît pour la première fois dans les textes un seigneur de Fréteval. Cela doit prouver presque certainement l'existence d'un château en ce lieu dès cette époque.

Les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle ont formulé, à propos de l'origine du seigneur de Fréteval, plusieurs hypothèses : casement d'un fidèle des comtes de Blois-Chartres-Tours, tourangeau spolié par les comtes d'Anjou victorieux ; seigneur chartrain possessionné pour défendre la frontière Sud du Dunois... (12). Mais ils sont unanimes pour en faire un vassal des comtes de Blois-Chartres.

Cela pose un problème. Quand le seigneur de Fréteval apparaît, il est dans l'entourage du comte de Vendôme, Geoffroi Martel, fils et héritier du comte d'Anjou Foulque Nerra (mort en 1040). Par exemple, il assiste le 31 mai 1040 à la dédicace de la fondation de Geoffroi Martel, l'abbaye de la Trinité de Vendôme.

Or, à cette époque, on sait bien que les relations entre les comtes de Blois-Chartres et ceux d'Anjou sont mauvaises. Si la puissance des comtes d'Anjou est plus récente que celle des comtes de Blois, elle est très dynamique et très dangereuse pour ces derniers.

Foulque Nerra fut un adversaire acharné autant qu'heureux d'Eudes II de Blois. Il le battit plusieurs fois, par exemple en 1016 à Pontlevoy. Après sa mort, en 1037, et grâce à une politique fructueuse de « grignotage », il réussit à s'emparer des châteaux qui protégeaient Tours, principal but de ses entreprises : Langeais, Montbazou, Saint-Aignan. Vers 1040 enfin, Geoffroi Martel, fils de Foulque Nerra, prendra définitivement cette ville.

On comprend mal dès lors la présence vers 1040 d'un vassal du comte de Blois dans l'entourage de Geoffroi Martel.

En 1042 (ou 1044), le 21 août, le comte de Blois est battu et fait prisonnier par Geoffroi Martel qui attaque ensuite et prend le château de Fréteval (13). C'est cette attaque et l'histoire postérieure qui ont fait penser que le seigneur de ce château devait être un vassal du comte de Blois. Rien en fait, apparemment, ne semble le prouver. Cette question est importante car elle permettrait sans doute d'expliquer la discussion sur la possession ancienne du Dunois. Peut-être les toutes récentes recherches sur les origines seigneuriales dans la région des pays de la Loire permettront-elles de résoudre ce problème (14).

Voilà donc, en 1042 (ou 1044) l'existence du château de Fréteval assurée. Très vite, il est repris par un fils du seigneur légitime, celui-là mourant dans l'assaut (15). Pour près de deux siècles et demi, il va rester dans cette famille, alors vassale du comte de Chartres.

La famille de Fréteval semble avoir été une famille assez puissante dans sa région. Ses alliances matrimoniales sont intéressantes, particulièrement celle qui la lie vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle avec la famille de Mondoubleau (16). Rien n'est cependant particulièrement digne d'être rapporté pour cette époque (17).

En 1154, Fréteval fait une rentrée dans la grande histoire : Henri II se fait battre devant Fréteval par la garnison de ce château et il doit faire retraite vers Vendôme (18).

Victoire sans lendemain cependant puisque immédiatement après ce même château, par traité, est donné avec Amboise au roi d'Angleterre. Ceci est important à plus d'un titre. D'abord, remarquons l'association, dans un même traité,

des deux châteaux d'Amboise et de Fréteval : on les retrouve très souvent liés, dans l'histoire comme dans les traditions locales (19). Mais surtout, ce traité, outre qu'il est l'occasion pour le roi d'Angleterre de réaffirmer ses droits, en qualité de comte de Vendôme, sur le Dunois et sur Fréteval, voit le passage du château entre les mains d'un roi bâtisseur et qui prépare ses combats contre les Capétiens. Si la route de la Loire est importante dans les démêlés de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle entre Capétiens et Plantagenets, celle du Loir ne doit pas être sous-estimée : les combats, les sièges, les passages successifs des différentes armées le montrent bien. La fonction de place-frontière de Fréteval se trouve du même coup très nettement remise en valeur.

Si la défaite d'Henri II de 1154 peut être qualifiée de combat de confins, celle de Philippe-Auguste, en 1194, alors qu'il revient de Vendôme, qu'il a tenté de surprendre, est de même nature : comme Henri II, il est battu près de la frontière de ses états et par la garnison du château (20).

Mais surtout, comme tous les châteaux de confins, Fréteval paraît, au moins dans la tradition, avoir été le siège d'entrevues royales. Deux sont rapportées, l'une en 1170, dans les environs de Fréteval ou en un lieu proche ; (elle s'acheva ensuite à Amboise, rapprochement notable et déjà fait, entre ces deux édifices) l'autre aurait eu lieu en 1178. Dans les deux cas, il se serait agi d'entrevue entre les deux rois. Même si le lieu ou, pour la seconde, l'existence de ces entrevues est mis en cause, retenons au moins la possibilité de penser à Fréteval comme un lieu de rendez-vous à un confin (21).

Fréteval a certainement joué à cette époque un rôle important, peut-être même essentiel, dans la défense des abords de Vendôme et dans le verrouillage de la vallée du Loir (22). L'histoire militaire, diplomatique, la fréquence des mentions du château, dans les écrits des chroniqueurs anglo-saxons particulièrement, le montre aussi très nettement.

Vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, le possesseur va changer. Peu avant sa défaite de 1194, Philippe-Auguste reçoit promesse du château par un traité avec Jean sans Terre (23). Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, il est revenu dans la suzeraineté du roi de France (24).

C'en est fini alors de son rôle militaire, comme place frontière. Les événements politiques du début du XIII<sup>e</sup> siècle modifient complètement les conditions territoriales. C'est d'abord en 1201 la mort de Thibaud III, comte de Champagne, de Blois et de Chartres. Il laisse un fils posthume qui sera élevé à la cour de France et dont les états seront administrés



par celle-ci. En 1234 d'ailleurs, il renoncera à la suzeraineté des comtés de Blois, de Chartres et de la vicomté de Châteaudun, au profit du roi Louis IX.

D'autre part, entre 1202 et 1206, Philippe-Auguste s'empare des possessions continentales de Jean sans terre, spécialement de la Touraine et de l'Anjou.

Voilà donc Fréteval ramené au rôle de simple assise architecturale du pouvoir d'un seigneur local, après avoir, pendant un demi-siècle, joué le rôle d'une place forte de frontière.

Il y a peu à dire sur le XIII<sup>e</sup> siècle sinon pour indiquer en 1293 la vente à Hugues de Châtillon du comté de Blois-Chartres. La même année les derniers descendants de la famille de Fréteval vendent leur seigneurie à ce même personnage (25).

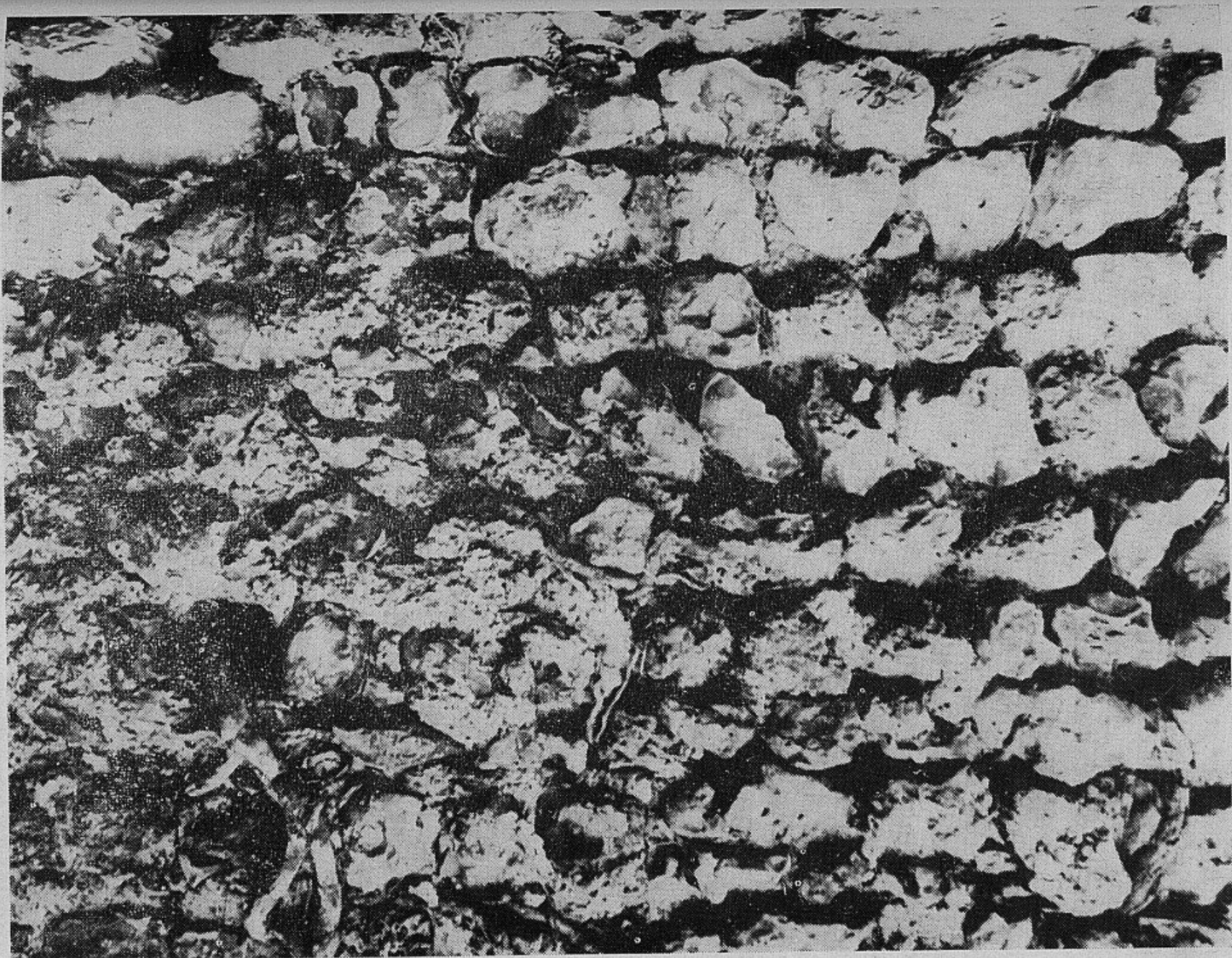
Presque un siècle plus tard, en 1392, le dernier héritier de la famille de Châtillon vendra à son tour ses possessions à Louis, duc de Touraine et d'Orléans (26). Fréteval est désormais lié à la famille d'Orléans en même temps qu'il joue son dernier rôle militaire, pendant la Guerre de Cent Ans.

Conformément aux Ordonnances royales et ducales, il reçut garnison et gouverneur militaire (27). A plusieurs reprises des réparations y furent faites (28).

Après cette époque le château n'est plus qu'une résidence qui semble d'ailleurs avoir été abandonnée peu à peu par ses possesseurs qui auraient cessé de l'entretenir vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (29). Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le donjon se présentait déjà dans un état de ruine semblable à celui que l'on voit actuellement. Les autres bâtiments paraissent avoir été aussi dès cette époque en mauvais état (30).

Au terme de cette rapide et sommaire esquisse de l'histoire de Fréteval, il faut retenir quelques points essentiels. D'abord la situation du château à un confin et son rôle militaire à des époques où l'affrontement de ses puissants voisins a pour cadre ses environs : milieu du XI<sup>e</sup>, seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Remarquons aussi et surtout l'intérêt d'Henri II pour cette place, intérêt bien marqué par les textes. Enfin, retenons le déclin du rôle militaire de Fréteval, sauf à l'époque de la Guerre de Cent Ans, dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Forteresse de confins, théâtre de luttes féodales de grande envergure, Fréteval tient dans l'histoire des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles une place tout autre que celle de la forteresse d'une puissante famille seigneurale locale (31). Cela s'est, comme on le verra, concrétisé sur le terrain dans les bâtiments.



Fréteval. Détail du parement du mur du donjon.

Photographie Jean Chapelot.



Le château de Fréteval domine, à l'Est, le bourg du même nom, tout en haut d'un plateau descendant par une pente très abrupte qui se transforme même à la base en falaise, vers le Loir qui les sépare. Vers le Sud, une rivière, affluent du Loir, a creusé un étroit vallon qui individualise la plate-forme où se dresse le château. Elle contribue à la détacher du plateau, dont elle est l'avancée occidentale, et qui supporte la forêt dite *Silva Longa*, et a donné son nom au site (32).

L'établissement d'un fossé au profil en V, très profond et très large, de plan en croissant, reliant le vallon au Sud du site et au Loir, a achevé de transformer une fraction du plateau en un site du type éperon barré, en délimitant une surface grossièrement circulaire, d'un diamètre intérieur compris entre 175 m et 200 m. Avec les fossés, la superficie totale est de 4 hectares 40 ares 70 centiares, de 2 hectares 40 ares 80 centiares sans les fossés (33) : surface très considérable donc, mais parfaitement comparable à celle de certains autres grands châteaux du XII<sup>e</sup> siècle, comme par exemple Gisors (Eure) (34).

Une grande partie des enceintes consiste en fossés et levées de terre. Mais dans tous les cas, elles sont renforcées de constructions de pierre.

L'ensemble des constructions, donjon, enceintes et bâtiments actuellement visibles, est fait en silex. Les rognons de silex sont cassés en deux le plus souvent, la cassure étant ensuite placée en parement. Le mortier est naturellement abondant. Plusieurs mortiers semblent discernables à l'œil nu dans la construction. Les analyses qui seront faites donneront des renseignements intéressants pour l'étude des remaniements. Les nombreux trous de boulins visibles dans le donjon en rangées horizontales bien régulières et en alignements verticaux presque rectilignes doivent indiquer une construction par paliers. L'étude plus précise de la technique de construction du donjon sera intéressante.

Comme c'est souvent le cas dans les constructions militaires de la fin du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles en petits appareils irréguliers, certaines parties sont en pierre de taille. Ainsi les contreforts qui soutiennent le bâtiment adossé à la première enceinte, au-dessus du Loir, vraisemblablement une chapelle ; l'encadrement de la porte de celle-ci ; les embrasures du donjon ainsi que les hottes et les niches de ses deux cheminées.

Ces parties, en appareil régulier moyen de calcaire, sont soignées. Les joints en particulier sont minces. Cela est très

courant dans cette région, dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle au moins. La pierre est en effet facile à obtenir, assez légère et d'un travail aisé.

Plusieurs détails sont remarquables. D'abord l'emploi d'un appareil alterné de grès-roussart et de calcaire dans certaines fenêtres du premier étage du donjon. Ensuite un détail assez local, les boutisses renforcées des encadrements d'ouverture. Il faut remarquer aussi que toutes les voûtes en plein cintre des ouvertures, dans le donjon, sont montées sur couchis, technique assez archaïque mais qui persiste encore au XII<sup>e</sup> siècle dans la région, dans l'architecture militaire au moins.

Il est bien possible que la seconde enceinte ait été revêtue d'un appareil moyen, du genre de celui que l'on voit au château de Vendôme, dans les parties du XII<sup>e</sup> siècle. Mais la récupération, très vraisemblablement, de ces matériaux empêche de juger. On peut remarquer que les embrasures ont des côtés appareillés et que la fouille permettra certainement de retrouver des vestiges éventuels de cet appareil, déjà enterrés au moment de la récupération et non atteints par elle.

Comme cela est classique dans la construction militaire, du XII<sup>e</sup> siècle spécialement, on trouve des traces, dans la seconde enceinte, de poutres de bois noyées dans l'appareil.

Sur l'escarpe du fossé de la première enceinte, vers l'intérieur de la place donc, un fort remblai de terre surmonte le fossé. Ce remblai large et formant chemin de ronde, parfois soutenu vers l'intérieur par un mur de terrasse, porte une muraille de pierre plus ou moins bien conservée selon les endroits, mais qui peut atteindre 7 mètres de hauteur, sinon plus, avec une épaisseur de 1,5 m. Au moins trois tours demi-circulaires ou circulaires, peut-être même quatre, flanquaient cette muraille. Il en reste des vestiges plus ou moins nets. D'autres ont peut-être disparu.

Vers l'Est, une percée dans le remblai de terre doit marquer l'ancienne entrée. Il s'agit d'une sorte de couloir compris entre deux murs parallèles, longs de plus de 15 m et distants l'un de l'autre d'environ 6 m. Cette dernière dimension, trop importante même pour une porte charretière fait penser que l'on doit être en présence des vestiges d'une tour, sans doute rectangulaire, sous laquelle était percée l'entrée : seuls les murs latéraux contenant le remblai de terre se sont conservés tandis que les superstructures disparaissaient.

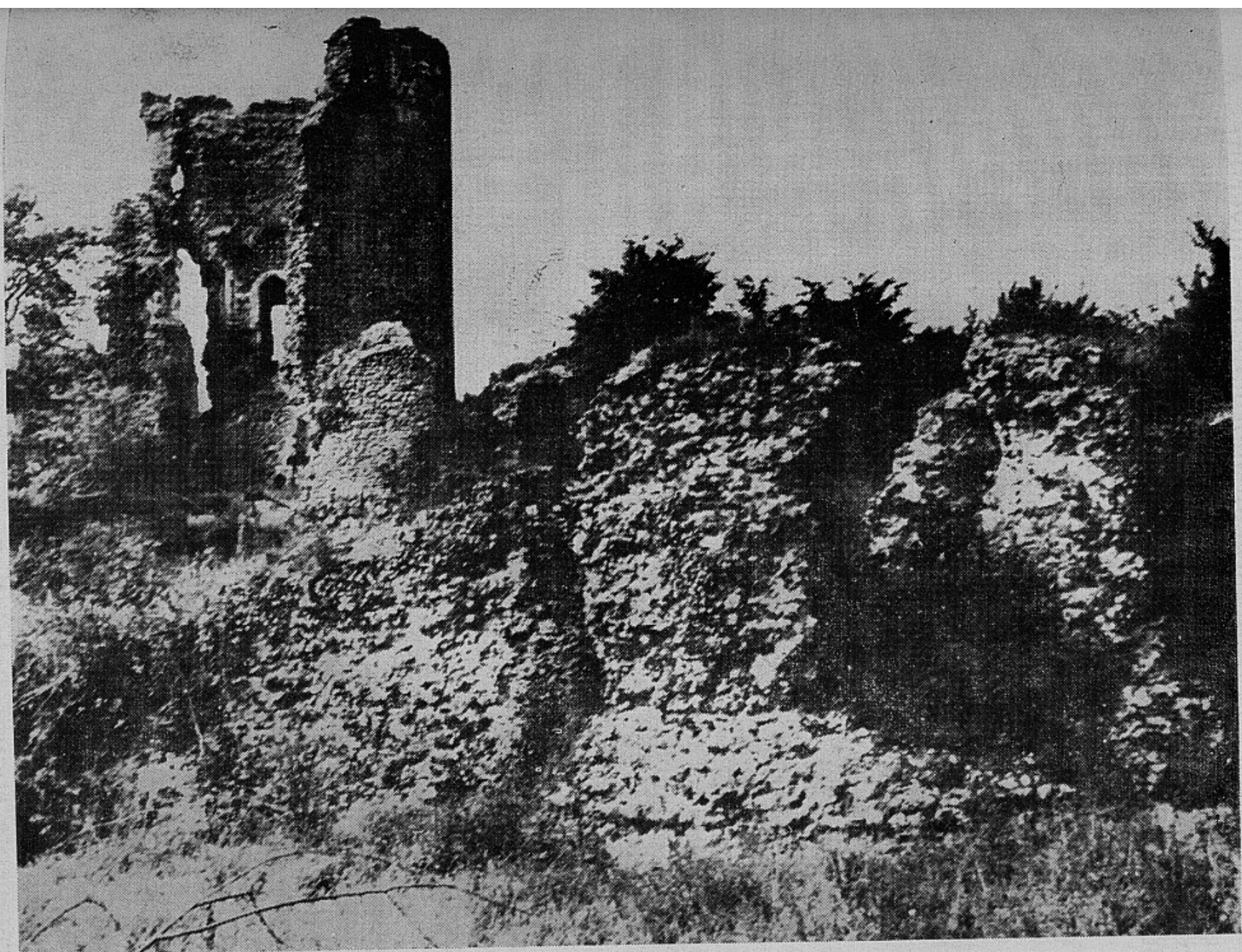
La seconde enceinte, plus régulière en plan que la première avec laquelle elle est presque concentrique, a un diamètre moyen compris entre 70 et 75 m. Il s'agit en fait d'un polygone presque régulier, à sept côtés, présentant une tour demi-circulaire à chaque angle, sauf à deux d'entre eux. Il semble cependant que seuls des remaniements postérieurs soient à l'origine de cette double absence.

La structure de cette enceinte est assez différente de celle de la première. Un fossé large de 12 m, d'une ampleur très réduite par rapport à celui de la première enceinte, la précédait. Il a disparu presque partout, là où il devait exister, c'est-à-dire en avant des parties Sud-Ouest, Sud et Est de la seconde enceinte. En effet, par suite du relief naturel du sol dans l'enceinte, le fossé ne devait pas exister partout. Si toute la partie Sud, à l'intérieur de la première enceinte, jusqu'au donjon environ, est relativement plane, avec une légère montée vers ce dernier, la partie Nord au contraire descend assez fortement vers le Loir avant la rupture très nette de pente que marque l'enceinte dominant le Loir. Cette partie de l'enceinte a d'ailleurs été aménagée par des terrasses superposées.

Dans la partie où le relief était peu accentué, la seconde enceinte a été renforcée par l'établissement derrière son mur de terrassements, tandis qu'en avant le fossé était creusé. Ce n'est donc pas un mur d'enceinte mais plutôt un mur de terrasse dont les tours, comme c'est le cas dans ce type de construction, ont une base pleine et jouent en quelque sorte le rôle de contreforts. Le mur d'enceinte dans les endroits où il est le mieux conservé, c'est-à-dire vers le Sud, mesure 4 m de haut, dont 2 au-dessus du niveau actuel du sol à l'intérieur de la seconde enceinte. La base des tours, avec un fruit très net est pleine. Elles portent toutes une chambre au premier, extérieurement demi-circulaire, intérieurement carrée ou trapézoïdale, peut-être en partie fermée à la gorge. Trois fenêtres y sont percées, une frontale et deux latérales, flanquant les murailles et les autres tours. Les tourelles sont très rapprochées les unes des autres, avec une distance de centre de tour à centre de tour variant entre 25 et 50 m, distance moyenne au XII<sup>e</sup> siècle (35). Les tourelles sont surtout très rapprochées les unes des autres vers la percée de la première enceinte, là d'ailleurs où le terrain entre les deux enceintes est plat. Toute cette partie est en effet peu défendue par la nature.

Il est certain que dans l'état primitif les ouvertures des tourelles devaient être moins larges. Actuellement chaque baie a environ 2 m de large. Comme l'ensemble des tourelles





Fréteval. Le donjon vu de l'Est avec, au premier plan,  
une tourelle flanquant la deuxième enceinte  
et au second plan une partie de la chemise du donjon

Photographie Jean Chapelot (1969)

montre, par l'aspect extérieur, des traces d'arrachement du parement, on peut penser que c'est la récupération de celui-ci qui est la cause de cette largeur anormale des ouvertures. A l'origine celles-ci devaient avoir la forme classique de meurtrières étroites et verticales au fond d'arc de décharge en plein cintre (36).

Actuellement, on franchit cette enceinte par une brèche. L'ouverture primitive reste non localisée. Elle ne peut se trouver dans la portion de la seconde enceinte à l'Est de la brèche, car celle-ci est assez bien conservée et continue. Elle doit donc se trouver vers l'Ouest, où l'enceinte est en plus mauvais état et envahie par la végétation qui la masque encore.

L'intérieur de la seconde enceinte est presque plat (37). Presque en son centre se trouve la troisième enceinte, pentagone d'environ 30 m de diamètre, flanqué à chaque angle de tourelles demi-circulaires ouvertes à la gorge. Cette enceinte est assez mal conservée. Pour toute la partie Nord, on n'a plus qu'une assise au-dessus du niveau du sol. Vers le Sud, une grande partie est effondrée. Il reste cependant encore en élévation une bonne partie d'une des tourelles du Sud, sur 7 à 8 m de haut. Les murs sont peu épais (1,10 m).

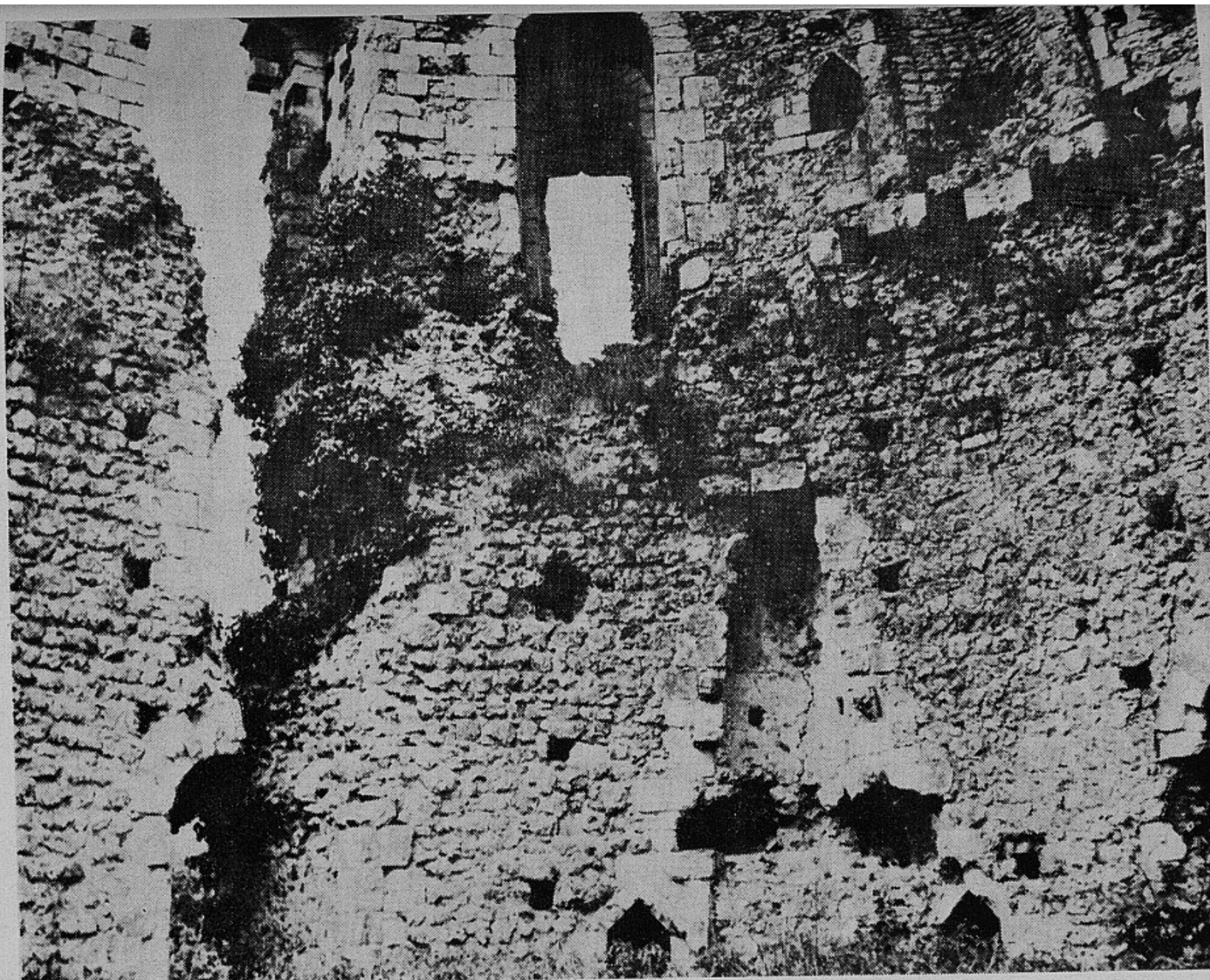
Elle était construite sur le sommet du plateau plutôt que sur un remblai. En tout cas, il n'y a pas à proprement parler de motte. Un petit fossé, actuellement à peine marqué, la précédait vers le Sud.

Au centre de cette enceinte, à 4 ou 5 m d'elle, se dressent les vestiges du donjon, dont l'enceinte est à proprement parler la chemise.

Il est actuellement dans un état lamentable et risque de s'abîmer encore plus. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on l'a vu plus haut, il était déjà en ruines. La fouille de 1968 a montré qu'il fut abandonné après la guerre de Cent Ans par suite d'un incendie. Dès cette époque d'ailleurs, surtout dans le cas d'un château comme Fréteval où la place ne manque pas dans l'enceinte, les habitants résidaient dans d'autres bâtiments mieux conçus que les donjons, qui même aux époques antérieures n'étaient pas toujours utilisés d'une manière permanente comme habitation.

Les dessins du XIX<sup>e</sup> siècle montrent que la ruine s'est accentuée dans une période assez courte. Actuellement, certaines fissures font craindre le pire pour les parties hautes et la portion Nord encore subsistante en élévation (38).





Fréteval. Intérieur du donjon.

Photographie Michel Lejeune.



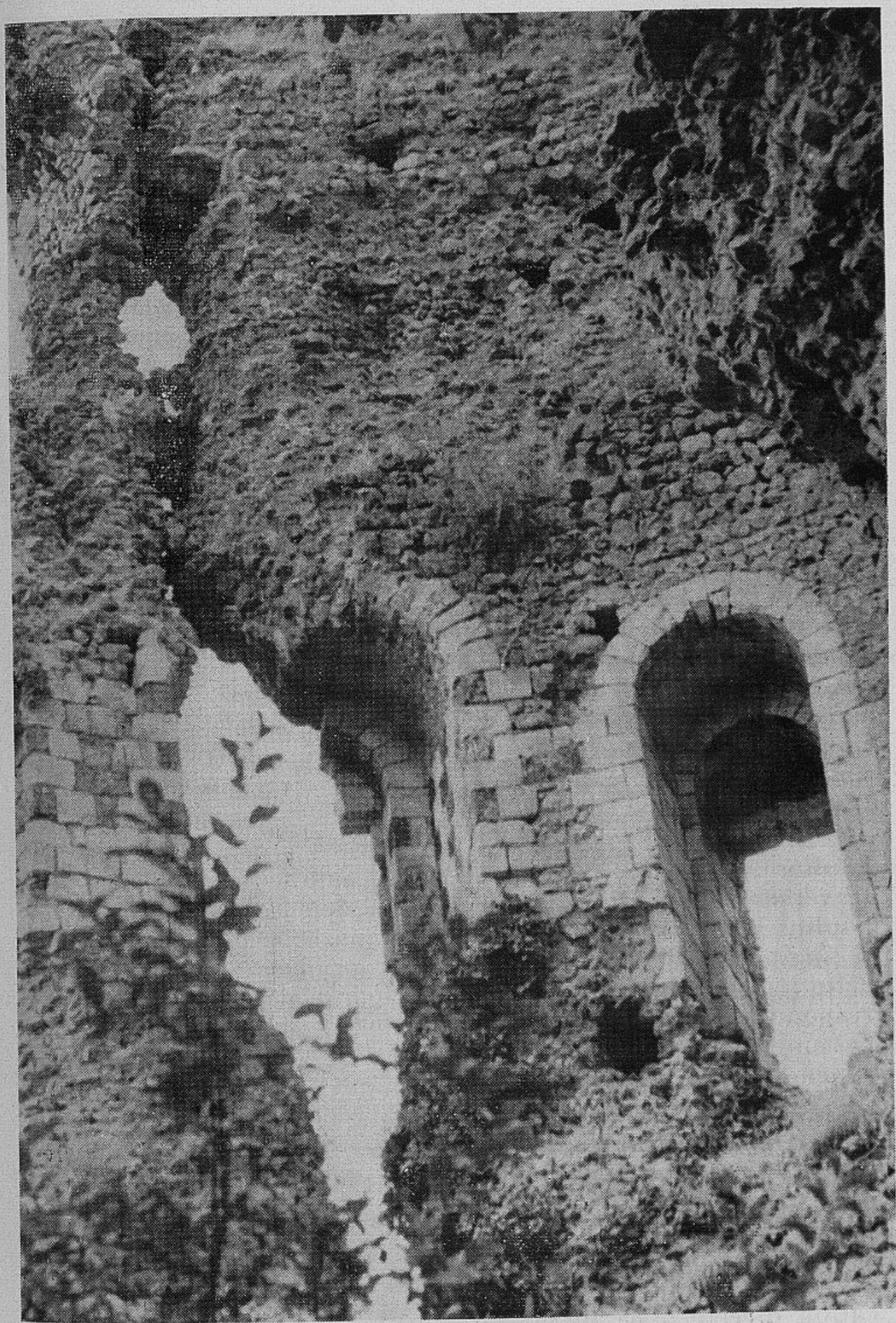
Il mesurait 22 mètres de haut, 11 m de diamètre à l'intérieur, avec des murs de plus de 2 mètres d'épaisseur. Les vestiges actuellement subsistants montrent une élévation à quatre étages.

Le rez-de-chaussée avait une assez grande élévation. Il était éclairé par quatre meurtrières de 1,30 m sur 0,30 m percées au fond d'embrasures d'assez grande largeur, en plein cintre, avec harpes à boutisses renforcées (39) et voûte sur couchis. Vers le Nord, se trouvait une cheminée flanquée de deux niches. Il semble bien que cette salle, somme toute assez bien éclairée par au moins 4 fenêtres, n'avait pas un accès direct vers l'extérieur, à moins que celui-ci ne se soit trouvé dans la partie disparue (partie Sud) de la tour. Vers l'Est, sous un grand arc de décharge en plein cintre, un puits était creusé. La cheminée, à conduit tronconique et hotte saillante, reposait sur deux colonnettes (40). Le conduit de fumée, de tracé oblique, sort du donjon à mi-hauteur, et se termine par un conduit de calcaire bien visible à l'extérieur.

Le premier étage, moins haut que le rez-de-chaussée, était séparé de celui-ci par une charpente dont il reste la trace des trous de boulins. Les poutres étaient radiales avec sans doute un pilier central. Comme au rez-de-chaussée et presque au-dessus, cet étage a une cheminée d'un type identique à la précédente. Son conduit aboutit, en restant dans l'épaisseur du mur, au chemin de ronde où il devait certainement être surmonté d'un lanternon. Les chapiteaux des colonnettes d'encadrement subsistent et l'un d'entre eux, à gauche, est décoré d'une femme encadrée de deux serpents.

Cet étage est actuellement largement éclairé par 3 fenêtres. On peut, d'après l'appareil, en distinguer de deux sortes : une avec harpes à boutisses renforcées entièrement en calcaire ; les 2 autres à boutisses renforcées aussi mais avec appareil alterné de calcaire et grès roussart. Il s'agit de fenêtres largement ouvertes sur l'extérieur par des embrasures rectangulaires et non plus de meurtrières, comme au rez-de-chaussée. Les voûtes sont en plein cintre et comme en bas montées sur couchis. L'une de ces ouvertures, celle qui est la plus à l'Ouest, doit avoir été la porte, qui, comme cela est classique aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, se trouvait donc au premier étage. Elles s'ouvriraient alors dans la direction de l'ouverture, non encore exactement localisée, qui franchissait la seconde enceinte. La troisième enceinte ou chemise du donjon est dans un tel état qu'il est impossible de s'en servir pour se faire une idée du système d'accès au donjon. Dans les vestiges qui en subsistent, aucune trace d'ouverture n'est visible. Mais elle a presque





Fréteval. Intérieur du donjon.  
Détail des fenêtres s'ouvrant sur le côté Ouest.

Photographie Michel Lejeune.



totallement disparu à l'Ouest, tout au moins en élévation. Seule la fouille permettra peut-être de résoudre ce problème des accès aux enceintes et au donjon.

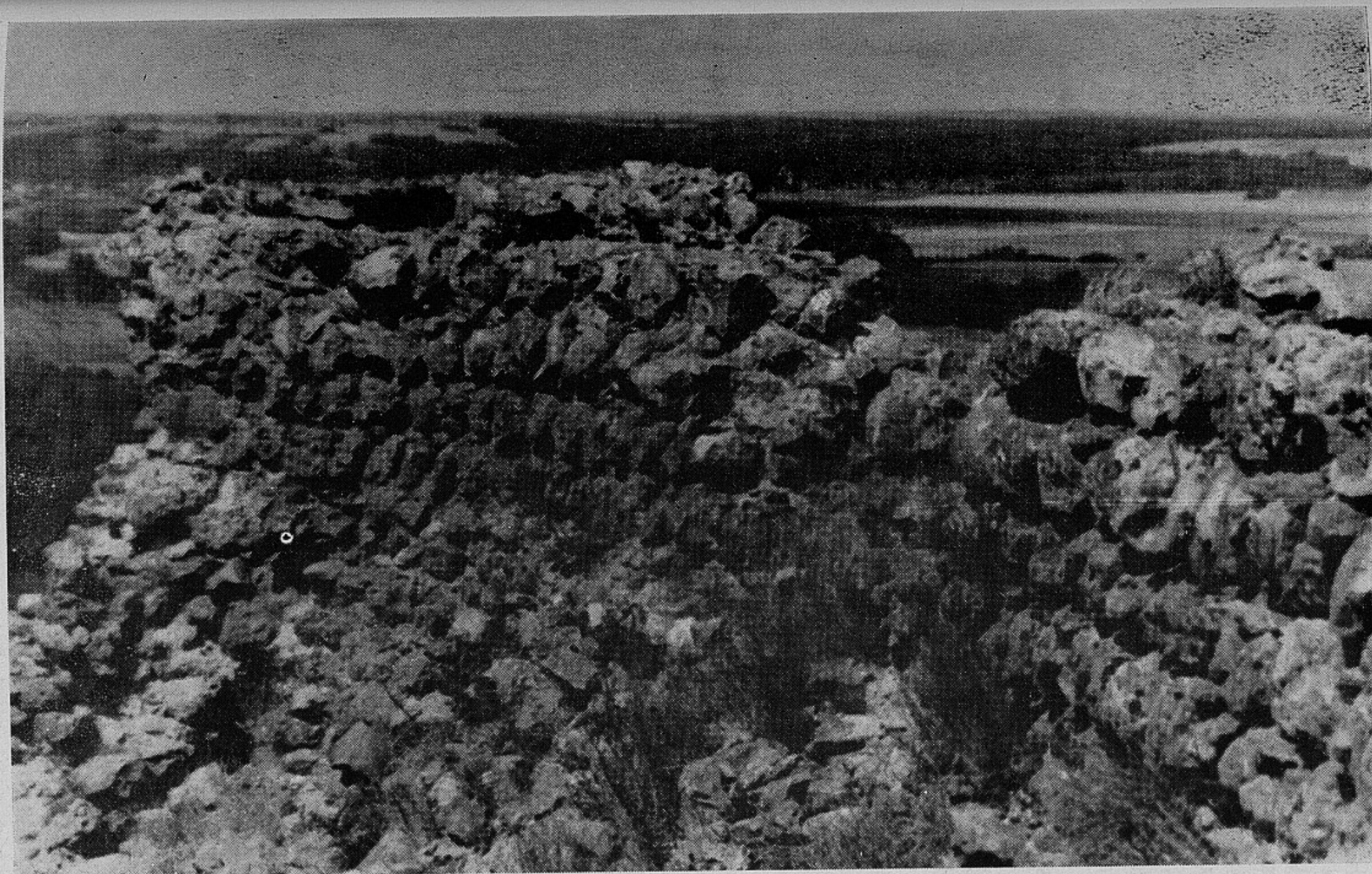
Quoiqu'il en soit, cet étage du donjon était très largement éclairé et bien décoré. Divers indices font penser que toutes les ouvertures ne sont peut-être pas de même époque. Cela se voit dans l'appareil, spécialement entre les différentes ouvertures.

Le troisième étage, de peu d'élévation, n'a actuellement que deux fenêtres plus petites que celles du premier étage, en plein cintre à harpes de calcaire à boutisses renforcées. Un retrait du mur et des trous de boulins permettaient de mettre en place le plancher.

Le quatrième étage enfin était le chemin de ronde, ménagé sur un rétrécissement du mur. Le type de couverture du donjon est impossible à préciser. Un rang de gros trous de boulins, visible horizontalement juste sous le ressaut du chemin de ronde pouvait supporter un plancher ou une charpente. Le mur de protection du chemin de ronde est épais de 1 m et haut, dans ses endroits les mieux conservés, d'autant, avec une hauteur maxima de 7 lits de silex. Il pouvait éventuellement être crénelé, rien ne venant dans l'état actuel infirmer ou confirmer cette hypothèse. La partie haute s'interrompt horizontalement et cela peut faire penser à la chute des merlons, partie la plus fragile du couronnement. Cela aurait eu pour conséquence cette horizontalité de l'interruption du mur du chemin de ronde.

A la base du mur du chemin de ronde, des trous de boulins sont percés, assez espacés les uns des autres. Ils traversent de part en part le mur. De nombreux trous de boulins sont visibles à l'extérieur, dans le mur du donjon et il s'agit alors le plus souvent de trous d'échafaudage. Mais cette ligne percée sous le mur du chemin de ronde peut correspondre à des hourds ou à un système de bois en encorbellement, en avant du chemin de ronde. Remarquons cependant que les trous de boulins sont très espacés (40 bis).

En conclusion, le donjon de Fréteval était un édifice de dimensions moyennes, divisé par des planchers en trois étages plus un chemin de ronde. Il ne semble pas avoir été élevé sur une motte. En tout cas, il n'en existe aucune trace, surtout vers le Nord. Le rez-de-chaussée, de niveau un peu inférieur à celui de l'extérieur (41) mais certainement sans communication directe avec lui était assez bien éclairé. Le premier étage, étage noble par sa décoration et son éclairage, devait



Fréteval. Détail du chemin de ronde du donjon.

Photographie Michel Lejeune (1968).



être aussi le niveau d'accès depuis l'extérieur. Il montre des traces de remaniements dans les ouvertures. Le troisième étage, de faible hauteur et d'éclairage médiocre devait, comme cela est classique dans les donjons du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles, être réservé au logement des serviteurs (quand le donjon servait de logement). Le chemin de ronde enfin était protégé par un mur dont il subsiste encore une très grande partie de l'élévation. Il pouvait être crénelé et possédait certainement des hourds.

Signalons l'absence de couloirs de communication et d'escalier dans l'épaisseur des murs (42).

Même dans son état actuel, le donjon de Fréteval est fort intéressant. Son élévation, fait notable, est presque intégralement parvenue jusqu'à nous alors que le plus souvent, le mur de protection du chemin de ronde, élément le plus vulnérable, a disparu. La division intérieure par planchers est bien nette.

Il est certain que de nombreuses constructions annexes devaient s'élever dans les différentes enceintes du château. Comme toujours dans le cas des grandes forteresses militaires, les éléments parvenus jusqu'à nous consistent essentiellement en courtines et tours, en éléments proprement militaires. Il ne subsiste alors du château médiéval que la structure, la charpente. Les éléments particuliers, plus fragiles, plus souvent remaniés et moins bien construits comme la cuisine, les bâtiments d'habitation, écuries, salle d'apparat disparaissent toujours assez vite (43).

Dans le cas du château de Fréteval, la disparition des textes d'époque récente, surtout des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, empêche la reconstitution de cet ensemble de bâtiments que seule la fouille permettra de restituer.

Quelques éléments sont cependant cités dans les textes ou visibles sur le terrain. Il semble que l'essentiel de ces bâtiments puisse être localisé au Nord du donjon dans une vaste esplanade, en pente accentuée vers le Nord, s'achevant par des terrasses contre la muraille de la première enceinte, au-dessus du Loir. Cet espace triangulaire est limité vers l'Est et vers l'Ouest par deux longs murs rectilignes aboutissant contre deux tourelles contiguës flanquant la chemise du donjon. Ces deux murs, entre lesquels la seconde enceinte disparaît, paraissent postérieurs aux murs d'enceinte.

On peut citer, d'après les textes et l'étude des vestiges de surface, trois structures : deux peuvent être des chapelles, une autre est un souterrain.

Ce souterrain, actuellement en cours de dégagement méthodique, s'ouvre tout à fait au Nord de l'enceinte. Il comprend un couloir rectiligne orienté vers le Sud dans lequel, de part et d'autre, s'ouvrent de petites salles voûtées se faisant face deux par deux : c'est l'exemple classique du souterrain à usage d'entrepôt, comme on en trouve dans de nombreux châteaux, par exemple à Gisors (44). A l'extrémité du couloir s'ouvre une vaste salle circulaire. Ce souterrain devait servir à entreposer des réserves alimentaires, fourrages par exemple, ou militaires. Il est possible aussi que ce souterrain ait pu servir d'écurie.

Les chapelles du château posent plusieurs problèmes. Les textes semblent prouver l'existence de deux édifices. L'un, dédié à Firmin, remonte au XII<sup>e</sup> siècle (45), l'autre, dédié à Georges, aurait été construit par Guy I de Châtillon (1307-1342). Il s'agirait d'une construction à double étage, crypte et chapelle supérieure (46).

Un premier problème est celui de la localisation de ces chapelles. Les ruines d'un bâtiment de grande dimension sont bien visibles, au Nord, contre l'enceinte extérieure dont le mur, à la hauteur de ce bâtiment, est maintenu par trois contreforts en appareil moyen de calcaire. Cet édifice est orienté. Il pourrait bien s'agir d'une des chapelles. Aucune trace de crypte n'est visible actuellement. Aucun caractère architectural, mis à part les contreforts de l'enceinte, ne permet de dater cette construction.

Le plan de Launay montre, entre la première et la seconde enceinte, vers l'angle Nord-Est, la présence d'un bâtiment lui aussi orienté. La végétation, non encore détruite en ce point, est extrêmement épaisse et empêche d'examiner attentivement ces vestiges qui paraissent cependant avoir une faible élévation. Rien dans les notes des auteurs anciens ne permet de savoir si l'un ou l'autre ou les deux bâtiments en question sont les deux chapelles Saint-Firmin et Saint-Georges. Il est par ailleurs possible que ces deux édifices puissent être confondus, la reconstruction du XIV<sup>e</sup> siècle pouvant n'avoir été qu'une restauration poussée. Seule, encore une fois, la fouille devrait permettre de trancher.

Ce sont là, pour l'instant les seuls bâtiments nettement distinguables par une observation de surface. De très nombreux murs sont visibles, spécialement dans le triangle indiqué plus haut. Mais il n'est pas encore possible de reconstituer leur fonction. Remarquons seulement que dans le cas qui paraît très probable où le bâtiment du Nord de l'enceinte serait une des chapelles, il est presque certain que des

bâtiments, spécialement une grand'salle d'apparat,, devaient se trouver à proximité (47).

C'est bien dans le domaine de ces installations annexes, dans le sens de l'explication des murs actuellement visibles ou la recherche de nouvelles structures que la fouille peut apporter le plus. D'autant qu'il s'agit d'une étude jusqu'à ce jour, sauf quelques rares exceptions, jamais faite.

Pour achever l'étude des bâtiments et des structures actuellement visibles, il faut maintenant parler du village et de son enceinte. Ou plutôt des villages de Fréteval. Car les textes indiquent très nettement l'existence, jusqu'après le Moyen Age, de deux églises paroissiales à Fréteval.

L'une, la plus ancienne, était dédiée à Saint-Victor, vraisemblablement l'évêque du Mans du début du V<sup>e</sup> siècle, fort vénéré dans la région blésoise (48). Citée dès 1097, elle se trouvait alors hors du château. Nous verrons plus bas les problèmes que pose l'interprétation de ce texte. Cette église, chapelle au XI<sup>e</sup> puis paroisse, objet des soins des seigneurs de Fréteval au XIII<sup>e</sup> siècle (49), fut brûlée au XVI<sup>e</sup> siècle. Elle fut alors réunie à Saint-Nicolas, prieuré de Marmoutier depuis la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Elevée hors du bourg médiéval de la rive droite du Loir, cette église devint d'abord église paroissiale pour les habitants de celui-ci, avant que la destruction de Saint-Victor en fasse l'unique église de Fréteval. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les pierres de Saint-Victor servirent encore à la construction d'une partie de Saint-Nicolas (50).

L'emplacement de Saint-Victor était encore connu au début du XX<sup>e</sup> siècle puisque Saint-Venant demandait alors qu'on le marque d'une croix. D'après les indications de cet auteur, il semble qu'il faille situer cette église dans la pente menant au château, au-dessus du Loir. Dans la végétation de cette pente, on peut encore observer des murs de terrasses. Un micro-toponyme permet de localiser l'église aux environs. Il doit s'agir du mur de soutènement du cimetière que les auteurs mentionnent près de l'église.

Il existe un problème, celui de l'emplacement de la primitive agglomération de Fréteval. D'après le texte de 1097, dont on reparlera plus bas, à une époque antérieure à cette date, la « construction » (il s'agit plus vraisemblablement d'une reconstruction) du château obligea à déplacer les habitations. Il n'est pas fait mention de la même chose pour l'église Saint-Victor. On doit en conclure qu'elle resta en place. Ce texte montre que primitivement, au XI<sup>e</sup> siècle, des habitations s'élevaient sur le plateau, là où se trouve le château. C'est sans doute après l'érection de celui-ci qu'elles





Fréteval. Vue aérienne prise en 1968.

Photographie Michel Lejeune.

furent déplacées et allèrent s'installer dans la pente vers le Loir, vraisemblablement dans le voisinage de l'église Saint-Victor, et au bord du Loir, là où d'ailleurs il s'en trouve toujours. En tout cas, au XVI<sup>e</sup> siècle, des maisons s'élevaient dans la « basse cour » du château, c'est-à-dire sans doute vers ces mêmes lieux (51). On peut parler de basse-cour puisque, depuis le sommet du plateau et l'enceinte du château, deux longs murs venaient clore l'espace au pied de la forteresse, entre celle-ci et le Loir. Ils franchissaient ensuite ce dernier et se prolongeaient de l'autre côté en formant une enceinte pour le bourg, élevé auprès de l'église Saint-Nicolas.

Cette disposition du bourg, au pied du château et relié à lui par deux longs murs, est un dispositif classique que l'on retrouve fréquemment aux abords des grandes forteresses du XII<sup>e</sup> siècle. C'est le cas par exemple pour le château et le bourg d'Arques (Seine-Maritime) et aussi pour Gisors (Eure). Actuellement encore, il subsiste des vestiges assez importants du fossé et de l'enceinte qui défendaient le bourg de Fréteval et sans doute un pont qui devait franchir le Loir. Cette enceinte est rectangulaire avec des rues se coupant à angle droit. De nombreuses tours flanquaient la muraille que précédait un fossé qui devait être en eau. Une grande rue rectiligne, avec à chaque bout une porte dont des vestiges existaient encore au temps de Launay, se dirigeait vers le Bourg des Moines, c'est-à-dire l'église Saint-Nicolas qui était hors de la première enceinte vers le Nord. Plus tard, au XII<sup>e</sup> siècle selon Launay l'enceinte fut agrandie pour englober le prieuré (52).

Apparemment, rien dans la construction n'empêche de penser que cette fortification puisse dater du XII<sup>e</sup> siècle. Vraisemblablement, le bourg fut alors fortifié pour permettre l'établissement d'une tête de pont sur la rive droite du Loir et pour faciliter le passage de la garnison d'une rive à l'autre. Cette enceinte mériterait une étude particulière.

L'église Saint-Nicolas, d'abord une des deux paroisses de Fréteval au XIII<sup>e</sup> siècle, avec Saint-Victor, devint unique église paroissiale après la ruine de cette dernière. Saint-Victor et Saint-Nicolas paraissent être le produit du démembrement de la paroisse primitive centrée sur l'église de Saint-Lubin. Celle-ci, au Nord de Saint-Nicolas doit être fort ancienne ; dans ses environs, un cimetière mérovingien a été exploré récemment par M. Leymarios. C'est par la création d'un prieuré à Saint-Lubin que les moines de Marmoutier, dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, mirent en place leur réseau de prieurés dans la région de Fréteval et de Morée, avec spécialement Saint-Nicolas de Fréteval (53).



Il est très difficile de dissocier, dans une étude du château de Fréteval, le château proprement dit du bourg auquel il est étroitement relié ; de même, les problèmes religieux, l'implantation de Marmoutier, le démembrement de la paroisse mère de Saint-Lubin, s'ils sont des éléments essentiels pour bien comprendre l'environnement du château, sont aussi, comme nous allons maintenant le voir, très importants pour dater certaines phases de la construction de la forteresse et pour comprendre la valeur exacte et l'importance de celle-ci.

On a vu plus haut que l'existence d'un château à Fréteval est assurée vers 1042 ou 1044, peut-être même 10 ans auparavant, quant apparaît dans les textes un seigneur portant le nom de Fréteval. C'est déjà une assez haute antiquité pour un château, mais cela n'est pas exceptionnel dans une région où l'ambition de Thibaud le Tricheur puis les combats entre Foulque Nerra et Eudes II ont entraîné de la part des comtes et de leurs vassaux les plus importants, comme les seigneurs d'Amboise ou de Chaumont, la construction, d'un grand nombre de forteresses. D'autant plus que pour notre région, par rapport à d'autres comme l'Orléanais, les archives se rapportant à la fin du X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle sont relativement abondantes.

Pour le XI<sup>e</sup> et surtout pour le XII<sup>e</sup> siècle, spécialement sa seconde moitié, les textes relatifs à Fréteval sont abondants, très abondants même par rapport à ceux relatifs à nombre d'autres grands châteaux. Cela tient à plusieurs raisons : importance de la forteresse ; place tenue par elle dans des combats de grande ampleur ; intérêt que lui portèrent très certainement des souverains comme Henri II et Philippe Auguste.

Si tous les textes relatifs à Fréteval, pour le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles ne sont peut-être pas encore reconnus, il n'en reste pas moins que la moisson actuelle est assez abondante pour permettre une histoire monumentale relativement précise.

Il est naturellement impossible, à partir des textes, de se faire une idée de la forteresse primitive, celle prise par Geoffroi Martel et reprise immédiatement à ce dernier, vers 1044 : construction de bois ou construction de pierre ; donjon isolé ou enceinte ; donjon carré ou donjon circulaire, nous ne savons rien. Peut-être les fouilles nous donneront-elles quelques renseignements. Une chose est certaine et une autre à remarquer : contrairement à ce que beaucoup d'auteurs ont écrit, il est certain que le donjon actuellement visible

n'est pas de cette époque ; d'autre part, il est remarquable qu'il ne soit pas, comme on l'a remarqué plus haut, élevé sur une motte. Le texte de 1097 peut faire penser, comme on va le voir maintenant, que le château primitif n'était pas au même endroit que le château actuel.

Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, un village devait exister sur le site actuel. Il faisait partie de la paroisse de Saint-Lubin prieuré de Marmoutier depuis une date entre 1042 et 1051 et dépendait de l'église de Saint-Victor.

C'est à propos d'un conflit entre les moines de Marmoutier et ceux de Bonneval, au sujet de l'église Saint-Victor que la relation d'une assemblée tenue en 1097 nous apprend beaucoup de choses sur le château (54).

Réunie devant l'évêque Ives de Chartres, l'assemblée devait trancher entre les deux abbayes, chacune revendiquant les redevances de Saint-Victor. Le texte contient plusieurs éléments descriptifs du site et surtout des éléments directs et indirects de datation, assez difficiles d'ailleurs à interpréter.

C'est ce texte qui nous apprend que, un château venant « nouvellement » d'être édifié près de l'église Saint-Victor, le village dut être déplacé.

Il est difficile de savoir si vraiment cette construction était alors nouvelle. Peut-être le château primitif était-il en un autre lieu. Peut-être aussi sa date de construction était-elle tellement reculée, ses matériaux de construction tellement fragiles, que le souvenir de cette forteresse, qui devait d'ailleurs avoir été endommagée par les deux sièges de peu antérieurs, était perdu.

En tout cas, en même temps qu'ils rapportent cette nouvelle construction, les témoins de Marmoutier nous permettent de la situer dans le temps.

Fort âgés en 1097, ils déclarèrent se rappeler avoir vu le site quinze ans avant la construction du château.

Il est difficile d'évaluer l'âge de vieillards en 1097. Mais s'agissant de serfs et étant donné qu'ils sont plusieurs, il paraît difficile de leur donner plus de 60 ans, cet âge étant lui-même un maximum qui paraît trop élevé (55). Cela placerait leur naissance vers 1037. En admettant que leurs souvenirs puissent remonter jusqu'à l'âge de 5 ans, cela nous met en 1042. Il ne faut certainement pas tenir compte exactement de la durée de « 15 ans » entre leurs plus anciens souvenirs du site sans château et l'époque de construction de celui-ci : cette durée de 15 ans, au Moyen Age, n'est pas employée avec un sens



exact mais pour indiquer une longue période : c'est plus une valeur symbolique qu'une durée précise.

On est donc en droit d'admettre que quelques années après leurs souvenirs les plus anciens le château que les témoins de 1097 avaient sous les yeux fut élevé, c'est-à-dire vers 1047 environ.

Mais ici, le témoignage d'un autre témoin apporte une précision : son père, serf de Marmoutier prélevait la dîme pour Saint-Lubin avant la construction du château, sur les habitants du lieu. Or, c'est seulement entre 1042 et 1051 que Marmoutier créa son prieuré de Saint-Lubin.

Tous ces témoignages concordent donc bien pour indiquer que le château visible en 1097 fut élevé au plus tôt, et seulement en prenant les conditions les plus favorables à une datation « haute », après 1047 environ.

Les moines de Bonneval, par leur témoignage, donnent le *terminus ante quem*. Ils vinrent en effet dire que, s'ils ne savaient pas ce qui se passait avant l'édification du château, « après celle-ci, du temps de Nivelon fils de Foucher », ils jouissaient de Saint-Victor (56).

Comme les moines de Marmoutier ne semblent pas contester, sinon cette jouissance, du moins l'affirmation quant à la date, on peut donc dire que le château était construit avant 1084-1087, époque où Nivelon II devint seigneur de Fréteval. Il semble même que l'on soit en droit de conclure du texte que le règne du prédécesseur de Nivelon II fut aussi celui du constructeur du château. Or, le prédécesseur de Nivelon II, Foucher, fut seigneur de 1042-1044 à 1084-1087 (57).

Il semble donc que ce soit entre 1047-1050 et 1080 environ, qu'une construction, sinon nouvelle, du moins d'assez grande ampleur, fut édiflée sur le site de l'actuel château de Fréteval. On doit pouvoir rattacher cette construction (ou reconstruction) à des faits historiques précis (et pressants...).

Cette époque est celle des défaites de Thibaud de Blois et de l'avance de Geoffroi Martel. Foucher, seigneur de Fréteval, qui paraît alors bien un vassal du premier, en renouvelant son château, a pu vouloir renforcer la cause de Thibaud et bloquer l'avance de Geoffroi. Cela d'autant plus que son château venait d'être pris par celui-ci et reconquis au prix d'un combat qui coûta la vie à son frère, Payen de Fréteval. On peut bien croire que d'une part ces combats pouvaient avoir abîmé le château primitif, mais aussi qu'ils avaient dû en montrer, peut-être, la vulnérabilité.





Fréteval. Détail des cheminées du donjon.

Photographie Dr Colemonts.



Dans cette hypothèse et d'une manière assez plausible, c'est en définitive vers 1050-1060 qu'il paraît convenable de dater cette construction.

Le problème est maintenant de déterminer en quoi elle pouvait bien consister.

Rien dans les textes ne vient nous éclairer. On peut seulement penser que la construction eut une certaine ampleur puisqu'elle entraîna le déplacement du village. C'est seulement l'examen des vestiges conservés des enceintes et du donjon qui doit permettre de formuler des hypothèses (58).

Seuls deux éléments sont à examiner : le donjon et la première enceinte.

Les années 1050-1060 sont, dans la région du Vendomois comme d'ailleurs dans les pays de la Loire (Blésois et surtout Touraine), une époque où la construction de pierre est très commune, même pour les édifices militaires. Parmi les nombreuses constructions militaires du XI<sup>e</sup> siècle dans ces régions, un certain nombre étaient déjà de pierre, au moins pour le donjon : Amboise ; La Motte-Montboyreau ; Loches ; Chinon ; Vendôme. La construction d'églises de pierre, même dans les villages, était aussi fréquente. Les caractères de ces constructions, grâce aux travaux de l'abbé Plat, sont connus et on pourra s'en servir pour l'examen de Fréteval.

Divers éléments dans la construction du donjon semblent permettre d'attribuer la majeure partie de celui-ci à la période 1050-1060. Remarquons cependant au départ qu'il est assez difficile étant donné la technique de construction en silex cassés d'observer d'éventuelles reprises. Seules les embrasures sont appareillées.

Les traits de construction qui, selon l'abbé Plat, appartiennent à la fin du XI<sup>e</sup> siècle (ou au tout début du XII<sup>e</sup> siècle) sont : les harpes avec boutisses renforcées, comme c'est le cas pour toutes les embrasures du donjon ; la technique de taille de l'appareil de ces embrasures, à joints très minces. Les cheminées sont très intéressantes. Cependant, il paraît difficile de les attribuer à cette période. Comme deux des embrasures du premier étage, elles doivent appartenir à une époque postérieure.

Par comparaison avec les donjons de pierre, qui datent tous le plus souvent de la fin du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècles, qu'ils soient ronds ou barlongs, Fréteval présente un certain nombre d'archaïsmes, tout au moins dans l'état le plus ancien, avant l'adjonction de fenêtres au premier et de cheminées. Si l'on y retrouve des traits communs aux donjons romans (trois



étages plus un chemin de ronde ; entrée au niveau du premier étage ; planchers ; voûtes sur couchis), il manque tous les perfectionnements que présentent ces donjons et particulièrement l'emploi de l'épaisseur des murs pour percer des escaliers droits et des annexes. D'ailleurs, l'épaisseur des murs de Fréteval est un archaïsme. Par sa conception particulièrement, Fréteval prend place très nettement avant les grands donjons romans, spécialement de plan barlong, dont le type se fixe et se développe à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, par exemple à Loches (59).

Tous ces arguments ne sont certainement pas péremptoirs. Cependant, la vraisemblance joue en faveur d'une datation du gros œuvre du donjon à cette époque.

Le texte de 1097 semble bien parler d'une construction importante. Il est toujours possible naturellement qu'une campagne de construction postérieure à 1050-1060 soit à l'origine de la construction du donjon : c'est même le problème classique dans l'interprétation de la documentation écrite pour la datation en architecture religieuse comme en architecture militaire que la disparition ou l'absence de textes.

Mais plusieurs observations peuvent encore être faites. La fin du XI<sup>e</sup> et la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle sont des périodes relativement calmes, où rien n'obligeait le seigneur de Fréteval à entreprendre des constructions importantes. Cet argument n'est pas, naturellement, décisif.

Remarquons cependant deux choses : rien dans la technique de construction du gros œuvre, des embrasures à appareil de calcaire (sans alternance avec le grès roussart), du chemin de ronde ; dans la répartition générale des étages ne s'oppose à une datation vers 1050-1060. D'autre part, les remaniements du donjon (fenêtres du premier étage ; cheminées) sont d'une ampleur suffisante pour que l'on puisse voir une certaine période entre les deux campagnes de travaux. Enfin, remarquons que les textes relatifs à la famille de Fréteval paraissent suffisamment abondants et espacés dans le temps pour qu'il soit finalement tout à fait possible de penser qu'une campagne de construction importante, vers la fin du XI<sup>e</sup> ou le début du XII<sup>e</sup>, puisse nous avoir échappé.

Ce serait donc finalement pour l'essentiel une construction un peu postérieure au milieu du XI<sup>e</sup> siècle environ que nous aurions sous les yeux avec le donjon de Fréteval. Ceci est fort important car il s'agirait alors d'une des constructions de pierre les plus anciennes et les mieux conservées surtout qui soit parvenue jusqu'à nous (60).

Les historiens de l'architecture militaire du Moyen Age insistent de plus en plus sur l'abondance de donjons de bois aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles et on admet maintenant que « les formes les plus courantes du donjon, au XII<sup>e</sup> siècle, ont été les constructions de bois... » (61).

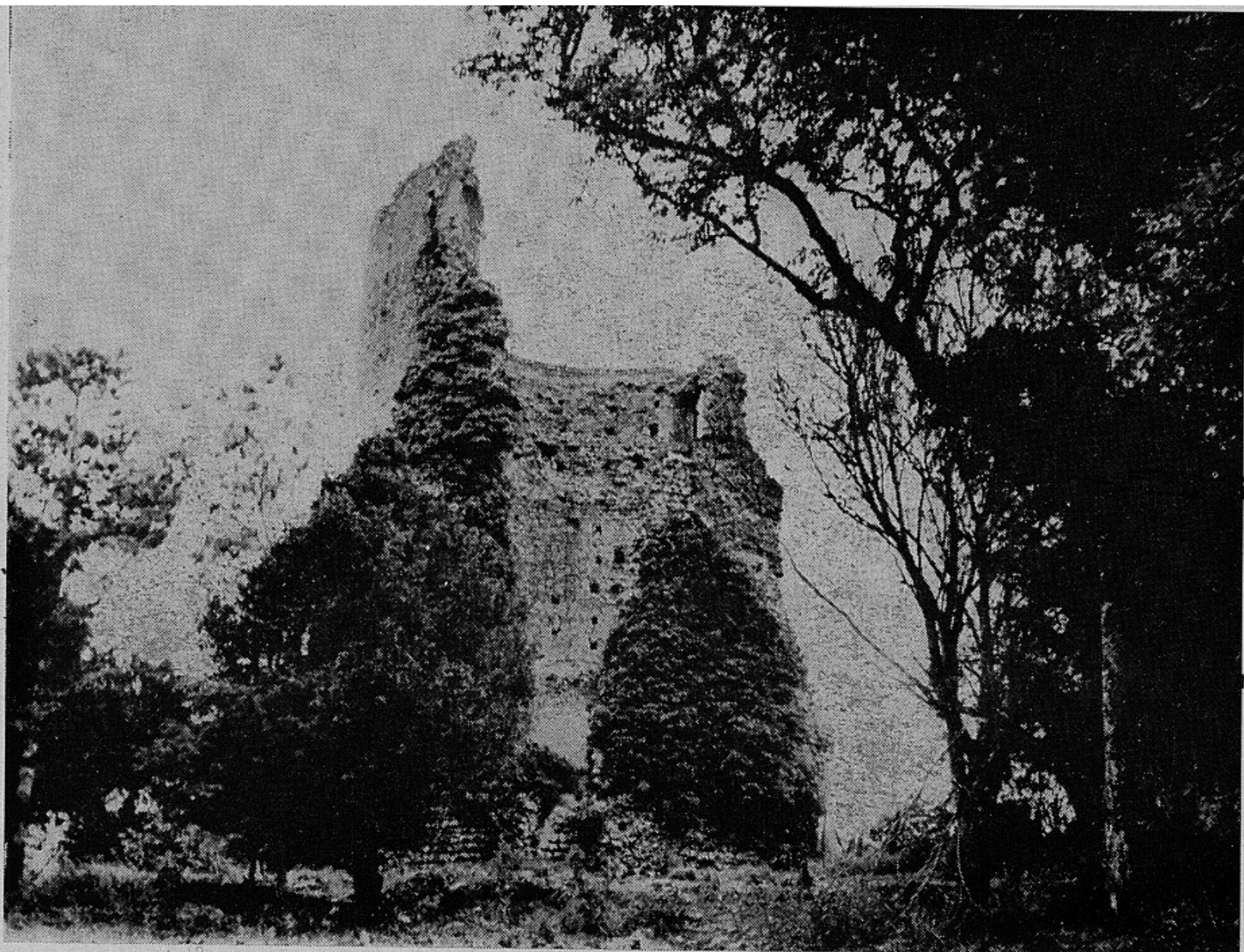
Dans le cas de constructions de pierres, qui apparaissent de plus en plus fréquemment pour les donjons au XI<sup>e</sup> siècle, il s'agit apparemment de constructions dans des régions où la pierre est assez facile à trouver et à travailler. Mais surtout, le type le plus fréquent dans les premiers donjons de pierres, est le donjon carré ou rectangulaire dont on trouve peut-être des exemples dès la fin du X<sup>e</sup> siècle et qui persiste très avant dans le XII<sup>e</sup> siècle. L'apparition du donjon rond, qui marque certainement un progrès militaire mais aussi peut-être une nouvelle conception, du moins dans certains cas, du rôle de cet élément, doit être rapportée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle et surtout au XII<sup>e</sup> siècle et pour quelques régions seulement comme l'Ile-de-France et la Normandie (62). Philippe-Auguste généralisera l'emploi de cet élément dans ses constructions militaires et le portera à sa perfection.

Fréteval serait donc un des rares et des plus anciens exemples de constructions militaires de pierre et le plus vieil exemple de donjon circulaire actuellement connu.

Autre élément intéressant, bien que difficile à interpréter, c'est l'absence de motte. En règle générale, les constructions des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, tant de pierre que de bois, sont élevées sur des mottes. Même à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, un donjon aussi évolué que celui d'Issoudun est encore sur une motte. Il y a peut-être une explication à la disparition d'un élément qui semble classique au XI<sup>e</sup> siècle, Fréteval paraissant être un des premiers exemples de donjon abandonnant cet élément. Cette explication est dans l'impossibilité d'élever une construction de pierre d'une grande ampleur sur une motte récente. Dans tous les cas, il paraît bien que les donjons de pierre élevés sur des mottes ont été précédés d'une construction de bois, cela afin de permettre à la terre de se tasser. On peut donc penser qu'il est très probable qu'un donjon de pierre du XI<sup>e</sup> siècle soit construit directement sur le sol, sans motte. Car pour qu'il ait pu être construit sur l'une d'entre elles, il aurait fallu qu'elle soit d'une très haute époque, au moins 50 ans antérieure : « En tout état de cause, les donjons de pierre sur motte furent certainement très rares au XI<sup>e</sup> siècle » (63).

Dans le cas de Fréteval, la conclusion s'accorde bien avec la datation du donjon au XI<sup>e</sup> siècle : c'est la construction





Fréteval. Le donjon vu de l'Ouest.

Photographie Jean Chapelot (1969)



immédiate, sur un site non encore occupé, d'un donjon de pierre. Si le château primitif avait eu une motte, elle aurait pu être réutilisée. Peut-être n'en avait-il pas ou peut-être était-il ailleurs. En tout cas, quand le donjon de pierre fut élevé, on se passa de motte. Cela très certainement veut dire que sous le donjon de pierre actuel, il est très improbable que l'on découvre les traces d'une construction primitive de bois car il serait très étonnant que celle-ci ne se soit pas accompagnée d'une motte. D'autant plus que les châteaux de la région possèdent tous des mottes sous leur donjon de pierre et qu'il existe, particulièrement dans la forêt de Marchenoir, de nombreuses enceintes avec des mottes sans traces de constructions de pierres, comme les célèbres forteresses de Viévy-le-Rayé (Loir-et-Cher) (64).

Autre élément intéressant dans le donjon de Fréteval, c'est la présence de hourds et de créneaux. Il est fort rare que l'on possède des vestiges de couronnement du XI<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien exemple connu paraît être celui du château du Coudray à Chinon. Mais c'est aussi le cas du donjon de Mondoubleau, dont on a déjà souligné la ressemblance avec celui de Fréteval, auquel, en raison des perfectionnements qu'il montre, il est postérieur (65).

En dehors du donjon de pierre, que pouvait être le château de 1050-1060 ? Seule la première enceinte, comme nous l'avons dit plus haut, pourrait remonter à cette époque. S'il paraît certain que le mur et ses tours ne peuvent être de cette époque, le fossé et le remblai qui le surmonte pourraient lui appartenir. Il est bien difficile de se prononcer. Cependant, le texte de 1097, qui parle d'une construction couvrant une assez grande surface et ce que l'on sait des fortifications de cette époque permettent de penser qu'il est fort possible que l'établissement de cette enceinte remonte à la même époque que le donjon. En effet, il est difficile d'admettre la construction isolée d'un donjon de pierre à une époque où le plus souvent les fortifications des grands seigneurs consistent en une enceinte au tracé plus ou moins distendu, englobant une vaste surface et consistant en terrassements.

L'emplacement du donjon au centre d'une enceinte de grande dimension est une des deux possibilités qui s'offrent aux constructeurs de châteaux forts aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. En effet, on peut soit mettre le donjon, à cheval sur l'enceinte, vers le point le plus menacé de celle-ci, soit le placer au centre de l'enceinte, en un point où son rôle est plus passif mais où sa protection est mieux assurée.

Ce second parti, qui est celui de Fréteval est aussi celui de nombreux autres châteaux des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. On peut d'abord citer Gisors, qui se retrouve souvent en comparaison avec Fréteval. Pépin avait déjà remarqué ce point de ressemblance (65). On pourrait encore citer Langeais, Londres, Gand, Lavardin... Apparemment, il n'y a pas de sens particulier à accorder à l'une ou l'autre de ces deux solutions. Cependant, un auteur, A. de Salies a cru remarquer qu'alors que les comtes d'Anjou plaçaient toujours leurs donjons au point le plus exposé de l'enceinte, au contraire les comtes de Blois-Chartres placent toujours le leur au centre. Il pense d'ailleurs qu'au contraire des comtes d'Anjou qui utilisent le donjon carré ou rectangulaire, le type des constructions militaires des comtes de Blois est le donjon circulaire (67). Cette affirmation demanderait à être vérifiée. Cependant, il semble bien exister une certaine parenté entre les constructions militaires du comté de Blois, à la fin du XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècle. Il faut particulièrement souligner l'utilisation apparemment exclusive du donjon circulaire, dont il existe de nombreux exemples dans la région autour de Fréteval : Coulommiers-la-Tour ; Rouillis ; Mondoubleau. A une distance plus grande mais toujours comme constructions des comtes de Blois ou de leurs vassaux, A. de Salies ajoute Galardon (Eure-et-Loir) ; Châteaurenault ; le donjon du Châtelier (Commune de Paulny) et d'autres exemples encore. Pour la fin du XII<sup>e</sup> siècle, M. Pierre Héliot a remarqué les rapports étroits entre trois constructions dans les domaines des comtes de Blois : Châteaudun (Eure-et-Loir) ; Châtillon-Coligny (Loiret) et Provins (Seine-et-Marne), exemples de donjons circulaires ou prismatiques extérieurement, tous voûtés en coupole avec des couloirs de circulation dans l'épaisseur des murs. On pourrait ajouter à ces exemples le donjon de pierre de Viévy-le-Rayé, d'un type et d'une époque tout à fait comparable. Tout cela montre peut-être une certaine communauté dans les constructions militaires des territoires des comtes de Blois, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

En conclusion, on peut donc rapporter au château du texte de 1097 : élevé sans doute vers 1050, autour d'un donjon de pierre qui comprend l'essentiel du donjon actuellement visible, une très vaste enceinte, avec fossé et remblai, grossièrement circulaire, qui forme la première enceinte actuelle du château. Cette enceinte devait être protégée par une palissade. Il faut remarquer que le village semble avoir été repoussé par le château et non installé à l'intérieur.

Ce château dut certainement, pour l'essentiel, se maintenir ainsi jusque vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, son passage entre les mains des Plantagenets allait entraîner des remaniements importants.

En 1158, par traité, Henri II reçoit Fréteval et Amboise (68). En 1160 il les met en défense, et les munit de tours (69).

Cette courte mention est significative. Ce sont des mentions semblables qui dans d'autres forteresses du Vexin ou de la Loire rapportent des campagnes de constructions ou d'aménagement d'ampleur d'Henri II. On en trouverait un grand nombre du même genre dans les écrits des Chroniqueurs anglo-saxons.

Pour l'essentiel, il semble qu'Henri II se soit contenté d'ajouter des tours à Fréteval, la mise en défense, dans le vocabulaire de l'époque pouvant avoir des sens multiples, depuis l'emmagasinement d'armes et de munitions jusqu'à des travaux de restauration, d'entretien et d'aménagement.

Henri II fit certainement les deux : travaux d'aménagements dans le donjon ; renforcement de la première enceinte par un mur et des tours ; surtout, construction de la seconde et de la troisième enceintes, toutes deux flanquées de nombreuses tours.

Dans le donjon, les travaux d'Henri II eurent certainement pour but le percement des cheminées et de deux fenêtres.

Les cheminées sont assez rares dans les donjons connus du XI<sup>e</sup> siècle et elles ne se trouvent pas toujours même dans ceux du XII<sup>e</sup> siècle. Cela certainement parce que leur usage n'était encore, à cette époque, ni ancien ni répandu et que l'on devait utiliser d'autres systèmes de chauffage. Tant d'ailleurs dans l'architecture militaire que dans l'architecture civile, rurale par exemple, l'évolution du foyer et de la cheminée et l'évolution des types de celle-ci est mal connue. L'absence de cheminée peut être aussi la conséquence de la nature de l'utilisation du donjon. Les cheminées de Fréteval semblent appartenir à un type relativement archaïque, spécialement par la forme du conduit d'évacuation de la fumée. On trouve d'autres exemples très proches dans certains donjons romans du XII<sup>e</sup> siècle de la région de la Loire ou dans des châteaux des environs de Fréteval, comme Coulommiers-la-Tour (Loir-et-Cher). Le décor du chapiteau de gauche de la cheminée du premier étage, une femme nue





Fréteval. Intérieur du donjon. Utilisation du grès roussard en alternance de la craie de Villedieu pour obtenir un effet décoratif sur fenêtre du premier étage.

(Remaniement XII-XIII<sup>e</sup> s.)

Photographie Michel Lejeune.

débout entre deux serpents, peut difficilement remonter au XI<sup>e</sup> siècle, comme c'est le cas pour le gros œuvre du donjon (70). Les deux niches, de part et d'autre des deux cheminées, se retrouvent assez souvent aux abords des cheminées médiévales, même dans l'architecture rurale.

Il faut donc plutôt penser, pour les cheminées, à un percement postérieur à la construction du donjon et les campagnes de travaux d'Henri II peuvent très bien être à l'origine de ce remaniement.

Le percement des fenêtres à appareil alterné du premier étage est certainement le fait des travaux de l'époque d'Henri II. Si ces ouvertures présentent des points communs avec les ouvertures antérieures (boutisses renforcées ; joints minces ; voûtes en berceau sur couchis), elles s'en distinguent par l'emploi du grès roussart et par les traces nettes de remaniement.

L'emploi d'appareil alterné avec calcaire et grès roussart est une technique propre au Maine (71). Il est difficile de fixer une date pour cette technique. Rappelons cependant qu'à Château-Gaillard, on trouve une alternance de pierres blanches et de pierres rousses (72).

Les traces de reprises dans la construction, par l'établissement des ouvertures nouvelles du premier étage sont visibles spécialement entre la première fenêtre à gauche de la cheminée du premier étage et la première fenêtre à appareil alterné, plus à gauche. Les appareils des deux jambages des fenêtres ne sont pas les mêmes, particulièrement la hauteur des lits. Il paraît difficile d'admettre que ces deux jambages ont été construits en même temps : alors que les renforts des boutisses des deux harpes sont presque jointifs, ils ne concordent pas, en hauteur. Dans certains cas, des traces de rattrapage sont visibles. D'autre part, dans le cas de la première fenêtre à gauche de la cheminée, à jambages de calcaire, comme d'ailleurs dans les autres ouvertures de même type, l'extra-dos des claveaux est souligné par un cordon (assez irrégulier et non saillant) de silex, comme il peut l'être, dans l'architecture religieuse par exemple, par un cordon de carreaux de terre cuite ou de pierre. Ce cordon, obligatoirement contemporain de l'établissement de la fenêtre, ne se retrouve pas dans le cas des deux ouvertures du premier à appareil alterné, autant cependant que l'on peut en juger d'après l'état de conservation des parties hautes de ces deux fenêtres. Au contraire, il paraît constant au-dessus de toutes les autres ouvertures du donjon, à l'intérieur.



En conclusion donc, les remaniements dans le donjon, attribuables ou non à l'époque d'Henri II, semblent avoir porté sur peu de chose et en tout cas ne pas avoir modifié substantiellement l'essentiel de son aspect.

Plus importants furent les travaux sur les enceintes, particulièrement la seconde.

Pour la première enceinte en effet, outre qu'il est difficile d'avancer une date pour les travaux, il est certain que ceux-ci restent, par rapport aux travaux connus de l'époque d'Henri II et spécialement par rapport à la seconde enceinte, marqués d'archaïsme. L'établissement d'un mur élevé sur un remblai de terre peut s'expliquer par l'emploi d'éléments antérieurs. On connaît d'autres exemples de murs de pierres remplaçant une palissade sur un remblai de terre formant l'enceinte extérieure d'un château. Ces remaniements, attribuables le plus souvent à la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, sont très probables dans plusieurs châteaux du Vexin, comme Baudemont et Châteauneuf, où le mur n'est pas flanqué, ou à Gisors, où il est possible qu'une palissade ait précédé, pendant un temps assez court d'ailleurs, l'enceinte extérieure de pierre de grand développement que l'on voit actuellement (73). Pour de tels remaniements, les conditions sont les mêmes que pour la construction d'un donjon sur une motte, il faut que le remblai de terre, qui est placé au-dessus d'un fossé le plus souvent profond, soit bien tassé. Cela suppose donc un certain intervalle de temps entre les deux opérations.

A Fréteval, cette muraille est peu épaisse et surtout son flanquement, tout au moins dans l'état actuel des observations, est très faible : trois, peut-être quatre tourelles au total pour une très grande longueur. Et ces tourelles paraissent avoir été placées un peu au hasard, spécialement celle du front Sud. La porte, sans doute percée dans un tour rectangulaire peut dater de la même époque, encore qu'il soit possible d'admettre son établissement dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, puisque l'on possède des aménagements identiques à cette époque (74). Mais en conclusion, toute cette muraille et son flanquement paraissent assez faibles. Comme il semble bien que l'essentiel des travaux, après la période 1050-1060 doive être attribué à l'époque de Henri II, on peut donc penser que ces éléments datent de cette époque. Mais on doit remarquer leur archaïsme et la possibilité d'une datation antérieure entre 1100 et 1160.

Par contre, la chemise du donjon et surtout la seconde enceinte sont facilement attribuables à l'époque d'Henri II et à la période 1160-1170 environ.



La chemise du donjon, où le flanquement est poussé très loin puisqu'il n'y a pas moins de 5 tourelles à environ 20 m les unes des autres (de centre à centre), est d'un type assez classique. On trouve assez fréquemment au XII<sup>e</sup> siècle ces éléments de défense rapprochés du donjon (75).

La seconde enceinte mérite beaucoup plus d'attention car il s'agit d'une construction très représentative des meilleures constructions militaires de cette époque.

Si le type des tours à base talutée pleine est classique, il faut insister sur l'importance du flanquement : 6 tours, certainement même 7, avec des centres distants les uns des autres de 25 m à 50 m. Il s'agit d'un bon flanquement. D'autant plus que du côté le plus vulnérable, c'est-à-dire vers le Sud où le terrain est plat et où se trouve l'entrée dans la première enceinte, les tours sont très rapprochées. De plan régulier, bien bâtie, bien flanquée, cette construction ne peut être rapprochée que des meilleures constructions militaires d'Henri II (75). C'est sans doute le soin apporté à l'établissement de cette enceinte qui explique les caractères de la première. Il est fort probable que les maîtres d'œuvre de cette époque, selon un processus assez classique, ont voulu restreindre le périmètre défensif pour en augmenter la force. Dans ce but, tout en renforçant la première enceinte, ils ont construit de toute pièce une seconde enceinte à l'intérieur, d'un périmètre plus restreint et possédant tous les perfectionnements de leur époque.

Il faut insister sur cette enceinte car elle représente certainement l'un des plus beaux exemples de l'apparition de l'architecture militaire raisonnée, avec plan régulier et flanquement abondant et bien compris. Cela à une date assez bien connue, après 1158, et très précoce. Il y a, même sur un plan, une opposition très nette entre la partie centrale du château, chemise et seconde enceinte, au plan régulier et au flanquement abondant et bien compris, et la première enceinte, au long tracé distendu et mal flanqué. Dans cette opposition se résument tous les progrès de l'architecture militaire à partir de 1150 par rapport à l'architecture militaire du XI<sup>e</sup> et du début du XII<sup>e</sup> siècle, tous les progrès qu'apportèrent la généralisation de l'emploi de la pierre dans les enceintes et non plus seulement dans les donjons ainsi que la valeur militaire d'Henri II, de ses fils et de leurs ingénieurs. Progrès dont Philippe-Auguste saura tirer tous les enseignements en portant l'architecture militaire à un point élevé de perfection, tant dans les plans et les organes de défense, que dans la technique de construction.

Il y aurait certainement encore beaucoup à dire particulièrement pour bien replacer Fréteval dans les grandes constructions militaires de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Mais ce serait certainement allonger trop inutilement ce texte qui ne veut être qu'une esquisse.

Les grandes lignes de l'évolution du château de Fréteval, telles que l'on peut actuellement, avant une fouille approfondie, les reconstituer paraissent en conclusion être les suivantes :

— *d'une première construction vers 956-960*, rien, ni texte ni vestiges apparents ne prouve l'existence, que les circonstances militaires et la possibilité d'une usurpation du Dunois par les comtes de Blois rendent possible au moins sous Eudes II, à l'époque de ses démêlés avec le comte de Vendôme (fin du X<sup>e</sup> siècle).

— *au plus tard vers 1040*, un château existe à Fréteval sans qu'il soit possible de préciser sa nature ni même peut-être son emplacement. On peut au moins supposer l'existence d'un minimum, c'est-à-dire un donjon, vraisemblablement de bois. La première enceinte, que l'on pourrait être tenté de faire remonter à une haute époque, sinon à Thibaud le Tricheur du moins à ce moment, montre des éléments en pierre, comme des murs de soutènement du talus qui font penser qu'elle doit plutôt être postérieure.

Sans doute dès cette époque, un village existait sur le site de l'actuel château de Fréteval. Il dépendait de la petite église de Saint-Victor, située plus bas dans la pente menant au Loir. Cette église faisait partie de la paroisse de Saint-Lubin (Commune de Fréteval).

— *à partir des années 1050 sans doute*, certainement à la suite des péripéties militaires antérieures, un château que l'on peut supposer d'une grande ampleur fut élevé à la place du village qu'il repoussa, vers la pente certainement. Ce château devait comprendre l'essentiel du donjon de pierre sans motte actuellement visible avec la première enceinte que l'on doit supposer surmontée d'un talus défendu par une palissade. Une tour rectangulaire de pierre percée d'une porte est probable dès cette époque dans la première enceinte.

— *peu après et avant 1097*, une chapelle, dont on ignore le vocable, fut élevée à l'intérieur et contre le château, sans doute contre la première enceinte.

— *jusque dans les années 1160*, rien, ni dans les textes ni dans les conditions militaires ne fait penser à une ou à des campagnes de construction nouvelles.

— *en 1158, par traité*, Henri II d'Angleterre reçoit le château où il dut certainement faire des travaux importants dont parle un texte de 1160. Ces travaux furent d'abord sans doute des travaux d'aménagement du donjon par l'ouverture de fenêtres supplémentaires et le percement de deux cheminées ; mais il s'est agi surtout de travaux de défense : établissement sur le talus de la première enceinte d'un mur de pierre flanqué de trois, sinon quatre tours circulaires ou demi-circulaires : construction d'une chemise hexagonale flanquée de tourelles ouvertes à la gorge ; surtout, une construction qui fut certainement la plus importante à ses yeux, la seconde enceinte qui eut pour but de restreindre le périmètre de défense et d'en augmenter la force. On peut, avec beaucoup de réserves, faute de texte, attribuer aussi à ce roi la construction d'une chapelle Saint-Georges.

— *vers 1190 apparaît* une chapelle Saint-Firmin qui n'est peut-être que celle qui existait avant 1097.

— *en 1377, des réparations* importantes sont faites au donjon qui fut sans doute incendié peu après, par accident ou lors d'un siège et définitivement abandonné alors.

— *jusque vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle*, la place de Fréteval dut avoir une garnison et un capitaine.

— *à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, les bâtiments autres que le donjon et probablement aussi les enceintes, sans doute déjà à l'abandon, ne furent plus entretenus et tout commença à tomber en ruines. On peut supposer qu'en même temps qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle les habitants prélevaient les pierres de l'église Saint-Victor alors en ruines, selon un processus classique, ils venaient aussi en prendre au château, par exemple le parement de la seconde enceinte.

Fréteval, forteresse célèbre, dont le donjon, bien connu des historiens de l'architecture militaire, passait pour le plus ancien exemple de donjon circulaire de pierre, n'a certainement pas que ce titre de gloire. Si le donjon n'est pas aussi ancien qu'on a bien voulu le croire, il n'en reste pas moins actuellement le plus ancien exemple daté de donjon circulaire de pierre. Mais ce qui apparemment n'avait pas été remarqué, c'est l'importance de Fréteval dans les combats des Capétiens et des Plantagenets, c'est aussi sa place dans l'évolution de l'architecture militaire dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Pour ces deux raisons, Fréteval occupe une place de choix dans l'histoire de l'architecture militaire aux



XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Relativement bien daté, assez bien conservé, surtout non remanié dans ses organes militaires essentiels, c'est un élément fondamental de l'histoire de l'architecture militaire médiévale qui est arraché à la végétation et dont la fouille permettra peut-être de mieux préciser la date, les installations et l'organisation intérieure.

Jean CHAPELOT,

*Chef de travaux à la VI<sup>e</sup> section  
de l'Ecole pratique des Hautes Etudes  
Chargé de cours à la Sorbonne.*

## NOTES

---

(1) A. de Dion, « Le château de Fréteval », *Bulletin Monumental*, 1874, p. 205-215, avec un plan et un dessin du donjon ; id., « Date de construction de la tour de Fréteval », *Bulletin monumental*, 1878, p. 268-270.

(2) Ainsi dans R. Ritter, *Châteaux, donjons et places fortes*, Paris, 1953, ; voir p. 36 et 37 ; J.-H. Fino, *Forteresses de la France médiévale*, Paris, Picard, 1967 ; voir p. 354-357, où le plan et le dessin de De Dion sont repris.

(3) Sans signaler les très nombreux ouvrages d'ensemble anglais récents sur l'histoire de l'architecture militaire, citons les Congrès de *Château-Gaillard, Etudes de Castellologie européenne*, dont 3 volumes d'actes sont parus en attendant un quatrième, depuis 1964.

(4) La fouille du château de Fréteval, en 1968 et 1969, a été rendue possible par une subvention importante du Conseil Général du Loir-et-Cher : qu'il en soit remercié ici. Le Groupe des Etudiants en archéologie de la Faculté des Lettres de Paris a lui aussi contribué au financement de ce chantier. Le meilleur accueil a été réservé aux fouilleurs par la commune de Fréteval, ce dont il faut remercier son maire, Monsieur Moreau. En 1968, la fouille a d'abord porté sur le donjon. En 1969, les sondages ont été effectués aux abords d'un grand bâtiment qui doit être une des chapelles du site, en un emplacement où l'on pense découvrir les bâtiments d'apparat et d'habitation. Dès maintenant les résultats de ces fouilles, particulièrement en matériel, sont prometteurs. Placée sous la responsabilité scientifique de l'auteur, cette fouille est dirigée sur le terrain par MM. Philippe Brissaud et Hugues Hairy, licenciés d'histoire, avec l'aide du Docteur Lacroix, de Blois et de Monsieur Claude Leymarios, correspondant départemental de la Circonscription archéologique. L'étude architecturale des constructions sera faite par Madame Chapelot, qui effectue des recherches sur les techniques de construction au Moyen Age.

(5) Les principales études sur Fréteval sont, dans l'ordre chronologique : Abbé Bordas, *Histoire du Dunois*, Châteaudun, 1850 (rééditée en 1880-1883 en deux volumes) ; M. de Pétigny, *Histoire archéologique du Vendomois*, Vendôme, 1849 (réédition en 1882) ; M. de Boisvilette, « Notice sur le vieux château de Fréteval », *Procès-verbaux de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. II, 1864, p. 203-209, avec un plan p. 204 ; les deux articles de de Dion, cités note 1, en 1874 et 1878, avec un plan ; G. Launay, « Etude sur les lieux fortifiés du Vendomois », *Association française pour l'avancement des Sciences, Congrès de Blois*, 1884, p. 730-757, avec un plan, fig. 79, p. 741 : ce plan figure aussi dans l'ouvrage de Pétigny ; G. Launay, « Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme », Vendôme, 1889, Fréteval, p. 73-76 ; Métais, « Fréteval, Beaugency, Saint-Aignan, châteaux jurables et rendables aux comtes de Blois, 1220-1252 », *Bulletin de la Société dunoise*, 1889, t. VI, 8 p. ; Abbé G. Métais, « Notes généalogiques sur les seigneurs de Fréteval », *Revue du Loir-et-Cher*, texte repris dans *L'Introduction au Cartulaire blésois de Marmoutier*, Blois, 1889-1891, p. XIII-CIV ; ce texte reprend les trois plans du château de Launay, de Dion et de

Boisvilette, planches III, IV et V ; R. de Saint-Venant, « *Dictionnaire topographique, historique ... du Vendomois*, Blois, 1912-1919, 4 vol, en différents endroits ;

(6) Comme l'indique J. de Saint-Venant, « Anciennes forteresses à Viévy-le-Rayé (Loir-et-Cher) », *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendomois*, 1889, p. 42 et 47 du tiré-à-part ; cette voie passait par Viévy-le-Rayé, d'où certainement le nombre de forteresses (trois) en ce lieu.

(7) Sur la *Silva longa*, voir l'étude de Monsieur Martin-Demezil sur les forêts du comté de Blois, *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, 32<sup>e</sup> volume, 1967.

(8) *Les frontières de la France*, Paris, Dion, en étudie quelques exemples ; plusieurs auteurs ont souligné le rôle de forêt frontière de la *Silva Longa* ; ainsi J. de Saint-Venant, *op. cit.* note 6, p. 42 ; ou encore plus nettement, A. de Salies, *Histoire de Foulque Nerra*, Paris, 1874, p. 20 : ... « la forêt longue (*Sylva longa*) qui servait de marche au Blésois, au Dunois et à l'Orléanais... » ; un auteur du XII<sup>e</sup> siècle, parlant de Fréteval le place « *in confinio Carnotusiae et Cenomanniae* ». *Recueil des Historiens de la France*, t. XIV, p. 463, note a.

(9) Le peuplement et les défrichements dans cette forêt seraient certainement très intéressants à étudier. Monsieur Claude Leymarios a entrepris le recensement et l'étude des enceintes médiévales de terre de la forêt et de ses abords.

(10) Pour les constructions militaires de Thibaud le Tricheur, à Blois, Chartres, Chinon et Châteaudun, voir F. Lesueur, *Thibaud le Tricheur, Comte de Blois, Tours et de Chartres au XI<sup>e</sup> siècle*, *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, 33<sup>e</sup> volume, 1968, p. 225 à 229.

(11) A la suite de Pétigny, *Histoire archéologique du Vendomois*, nouvelle édition, p. 217, qui les datent des années 956-960. Comme le dit le Docteur F. Lesueur, *op. cit.* note 9, rien ne le prouve, même si cela est possible (p. 124).

(12) Le premier texte mentionnant un seigneur de Fréteval est dans le *Cartulaire de la Trinité de Vendôme*, n<sup>o</sup> CII ; mais la date de cette charte est discutée. Métais, *Introduction au Cartulaire blésois de Marmoutier*, p. XVIII-XIX, rapporte les hypothèses quant à l'origine de la famille de Fréteval.

(13) Métais, *op. cit.*, p. XXII.

(14) J. Boussard, « L'origine des familles seigneuriales dans la région de la Loire moyenne », *Cahiers de Civilisation médiévale*, V, 1962, Je n'ai pas encore pu prendre connaissance de l'article fondamental de Monsieur Karl Ferdinand Werner, « Untersuchungen zur Frühzeit des französischen Fürstentums (9 bis 10. Jahrhundert) », *Welt als Geschichte*, 1959, XIX p. 146-193 et 1960, XX, p. 87-119.

(15) B. Guérard, *Cartulaire de Saint-Père de Chartres* : « Quo (Nive-lone) mortuo, filius ejus Paganus, modico tempore, patris beneficio fungitur ; nam cum debellaret castrum quod vocitatur Fracta-Vallis, patri a Gausfrido Martello sublatum, in ipso castri introitu, ab hostibus gladiis interimitur » (p. 24-25). Sur ce point, voir aussi Métais, *op. cit.*, p. XXIII. Plusieurs auteurs précisent, sans raison, que Payen mourut « mortellement blessé sur le seuil même de la tour » ; ainsi Métais, *op. cit.*, p. XXIII, ou Pétigny, *op. cit.* nouvelle édition, p. 303. Dans leur esprit, et comme ils ont tenté de le montrer dans leurs écrits, le château de cet assaut est le donjon actuel.



(16) A. de Trémault, « Recherches sur les premiers seigneurs de Mondoubleau, de la famille Doubleau, XI<sup>e</sup> siècle », *Bulletin de la Société archéologique... du Vendomois*, XXV, 1886, p. 285-303 ; Ce lien matrimonial est important en raison des rapports étroits qui lient le donjon de Fréteval à celui de Mondoubleau. Ces liens ont déjà été soulignés par R. Ritter, *op. cit.* note 2 ; voir p. 36-37. Le donjon de Mondoubleau montre des perfectionnements importants ou des détails absents à Fréteval. Sur Mondoubleau, G. Launay, *op. cit.* in *Association ... pour l'avancement des sciences*, Blois, 1884 ; voir p. 747-749, avec un plan et un dessin du donjon.

(17) En 1136, le vicomte de Châteaudun, battu et fait prisonnier par le seigneur de Fréteval fut retenu au château. Plusieurs auteurs encore une fois, comme Pétigny, *op. cit.*, p. 449 et après lui Métais, *op. cit.*, p. LI pensent qu'il fut emprisonné dans le donjon. Rien dans les sources ne permet de penser cela : « *Noscat universatis ecclesie quod dcimus Hugo, venerabilis Gaufridi Castriduni vicecomitis filius, in anno quo pater ipsius, prodictus Gaufridus, apud Fractam Vallem, in carcere Ursionis tenebatur concessit nobis Tyronii monachis que cumque...* » (*Cartulaire de Tiron*, édit. Merlet, CCXV, p. 242-243). On ne sait où se trouvait cette prison mais on en retrouve peut-être une mention plus tard, en 1467.

(18) Métais, *op. cit.* p. LIV ; *Recueil des Historiens de la France*, t. XII, p. 516-517. Ce texte montre la réaffirmation des droits d'Henri Plantagenet sur Fréteval qui serait tenu en fief de lui par le comte de Blois. Pour l'histoire de la période qui suit, il y a beaucoup à prendre dans les travaux de Mme Foreville, de MM. Boussard et Pacaut, dans différents articles de Halphen. Ce sera le fait d'une étude future plus développée.

(19) *Polycratique* de Jean de Sarebury, dans *Recueil des Historiens de la France*, t. XIV, p. 12 et Robert du Mont, *Appendice ad Sigebertum*, *Recueil des Historiens de la France*, t. XIII, p. 301. Les deux textes emploient le mot de « restitution ». On retrouvera Amboise associé à Fréteval en 1160 dans les travaux d'Henri II. Bordas, *op. cit.* note 5, p. 78 rapporte que la tradition attribue à Henri II l'établissement d'une route empierrée entre Fréteval et Amboise. Il serait fort intéressant de vérifier cette assertion. Remarquons qu'une entrevue, commencée en 1170 aux abords de Fréteval se termina ensuite à Amboise et que l'on sait qu'Henri II construisit des routes, par exemple entre Chinon et l'abbaye de Saint-Florent-les-Saumur.

(20) *Recueil des Historiens de la France*, t. XVII, en divers endroits. Les historiens anglo-saxons ont accordé une grande importance à la défaite de Philippe Auguste. Sur ce combat, voir Neilz, « Recherches sur le lieu où fut livrée la bataille dite de Fréteval en 1194 », *Bulletin de la Société archéologique... du Vendomois*, 1864, III p. 104-116 ; voir aussi, même revue, 1905, p. 11-45.

(21) Sur l'entrevue de 1170, où Louis VII tenta pour la troisième fois de réconcilier Henri II avec Thomas Becket, voir la vie de Saint Thomas Becket dans *Recueil des Historiens de la France*, t. XIV p. 463. Métais, *op. cit.*, LV-LVI donne les textes relatifs à cette entrevue autres que le précédent et rapporte les diverses hypothèses sur la localisation de cette entrevue. Il croit pour sa part à une réunion à la Ferté-Bernard, achevée ensuite à Amboise. Lavis, *Histoire de France*, t. III, Paris, 1931, p. 56-56 pense au même endroit ; la seconde entrevue, en 1178, dont parle seul Bordas, aurait été relative au mariage futur d'Alix, fille du roi de France avec Richard, fils d'Henri II. Cette seconde

entrevue paraît peu assurée, comme le dit Métais, *op. cit.* p. LVI. Cependant, ce mariage futur est en discussion depuis longtemps à cette époque et il fera l'objet de nombreuses réunions dans les années suivantes.

(22) Rappelons qu'à l'époque romaine, deux voies se croisaient à Fréteval : la voie Orléans-Le Mans ; la voie Châteaudun-Blois par le Loir. Au Moyen Age, ces deux voies paraissent, particulièrement la seconde, avoir toujours été utilisées.

(23) Texte dans Rigord, *De Gestis Philippi Augusti, Recueil des Historiens de la France*, t. XVII, p. 39 et 40. Cet accord date de 1193. Déjà en juin 1187, par la paix de Châteauroux, Henri II avait cédé à Philippe-Auguste Issoudun et Fréteval (Lavis, *op. cit.*, t. III, p. 92). Cette clause ne fut certainement pas exécutée alors.

(24) Métais, *op. cit.*, p. LXVI.

(25) Métais, *op. cit.*, p. LXXXIX.

(26) Métais, *op. cit.*, p. XCII.

(27) Suivant en cela les Ordonnances royales, le comte de Châtillon puis le duc d'Orléans mirent Fréteval en défense : en 1346, le comte de Châtillon ordonne aux seigneurs de prendre les armes ; en 1356, un gouverneur est nommé pour Fréteval ; en 1377, des réparations sérieuses sont faites au donjon : Métais, *op. cit.*, p. XCII. Les sources de cette époque de l'histoire de Fréteval, qui devaient être fort abondantes, sont passées au XIX<sup>e</sup> siècle dans la Collection Joursanvault. Celle-ci fut dispersée au cours de ce même siècle et il paraît impossible de retrouver les pièces, très nombreuses, relatives à Fréteval. Si bien que nous manquons de renseignements spécialement pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Pour l'histoire de la collection Joursanvault, une des plus grandes collections d'archives privées, voir J. de Croy, « Notice historique sur les archives de la Chambre des Comptes de Blois », II<sup>e</sup> partie, *Mémoires de la Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher*, 34<sup>e</sup> volume, 1963, p. 39-125 ; voir p. 112-118 ; on ne connaît plus cette collection que par le Catalogue de vente, De Gaulle, *Catalogue des archives du baron Joursanvault, mises en vente en 1838*, Paris, 2 volumes, avec notices descriptives des pièces.

(28) En 1430, réparations de la charpente de la chapelle ; un capitaine commandait toujours la place en 1452 ; elle eut encore une certaine importance au XVI<sup>e</sup> siècle : Métais, *op. cit.* p. XCIV-XCV. La fouille de 1968 dans le donjon a montré que celui-ci avait été détruit vers 1400 par un incendie et jamais réutilisé depuis. Un texte de 1467, que nous a communiqué Monsieur Martin-Demézil, Directeur des Services d'archives du Loir-et-Cher, mentionne l'emprisonnement d'un habitant de Morée (Loir-et-Cher) dans les prisons du château.

(29) Métais, *op. cit.*, p. XCIX et Bordas, *op. cit.*, p. 78.

(30) C'est du moins ce qui ressort de la description de Bordas, *op. cit.*, p. 77-78 qui vit le donjon dans un état apparemment assez proche de celui où il était au XIX<sup>e</sup> siècle ; la chapelle que Bordas vit alors était fort en ruines mais les autres bâtiments étaient certainement encore discernables, plus sans doute que de nos jours. De Dion, *op. cit.* de 1874, semble lui aussi avoir vu des vestiges apparents des fondations de la chapelle castrale et des bâtiments d'habitation (p. 206).

(31) Fréteval reste cependant aussi le siège d'une seigneurie avec tous ses droits et ses coutumes. Ainsi au début du XIV<sup>e</sup> siècle, le châtelain dresse les comptes des mises et recettes de sa châtellenie ; Louis d'Orléans, seigneur de Fréteval, fit rédiger un volume avec les lettres de la châtellenie de Fréteval. Les seigneurs de Fréteval avaient aussi leurs vassaux dont les fiefs portent des noms intéressants, comme

Le Plessis Hamelin ou sont devenus des châteaux, comme Rocheux, plus souvent des manoirs comme l'Ormois et surtout des fermes fortifiées, véritables maisons-fortes de grandes dimensions, avec des restes monumentaux importants, comme Morville et les Boulets, sur le territoire de la commune actuelle de Fréteval. Les textes semblent pouvoir permettre une étude du processus d'apparition de ces édifices militaires de second rang, qui montrent, par leur nombre, l'importance de la châtellenie de Fréteval en tant que seigneurie.

(32) Fréteval, *Fracta Vallis*, « la vallée formant une fracture » ; c'est l'étymologie que propose de Pétigny, *op. cit.*, p. 215.

(33) Selon G. Launay, *Répertoire archéologique...*, p. 75. La description des ruines et les dimensions d'ensemble sont, en règle générale, données à partir de G. Launay. Etant donné l'importance de la végétation sur le site, il n'a pas encore été possible de lever un plan du site. Le déboisement d'ensemble est en cours depuis 1968. Pour le moment, après vérification sommaire, le plan inédit de G. Launay reproduit ici paraît suffisamment exact. Par contre, les trois plans du site, par de Boisvilette, de Dion et Launay, publiés tous les trois (voir note 5) sont très erronés, spécialement celui de de Dion qui a pourtant servi en général aux auteurs récents écrivant sur l'architecture militaire. Le plan cadastral est plus juste que ces trois plans. Il donne une tour à la première enceinte, cinq à la seconde et quatre à la troisième. Le plan inédit de Launay est coté. Les mesures, spécialement celles du donjon, diffèrent fortement d'un auteur à l'autre.

(34) Pépin, « *Gisors et la vallée de l'Epte* », Paris, nouvelle édition, 1963 : plan, p. 21 (l'échelle portée sous ce plan est fautive : il faut la doubler) : cercle irrégulier d'un diamètre de 175-190 m ; superficie (sans doute avec les fossés) de 4 hectares selon J.-F. Fino, *op. cit.* note 2, p. 146.

(35) Distance moyenne de 30 à 60 m entre les tourelles de l'enceinte extérieure de Gisors, élevées vers 1123 ; les exemples de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle montrent un resserrement de plus en plus grand des organes de flanquement dans les enceintes extérieures : P. Hélot, « Le Château-Gaillard et les forteresses des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles en Europe occidentale », *Château-Gaillard, Etudes de Castellologie européenne, Colloque des Andelys*, Caen 1964, spécialement p. 61-62.

(36) Comme à Vendôme par exemple, dans les trois tours du front Sud.

(37) De Dion avait noté la présence en arrière de la brèche de la seconde enceinte d'un talus « en forme de croissant ». On peut y voir un remblai destiné à porter une bastille temporaire de charpente, lors d'un siège ou une disposition de défense vers le point le plus exposé, destiné par exemple à supporter une machine de guerre dirigée vers les deux accès. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse des vestiges de la motte du premier château, non réutilisée, on verra plus bas pour quelle raison, lors de la construction du donjon de pierre actuel. Ce talus, comme d'ailleurs le donjon actuel, est à l'emplacement le plus haut du site, d'après le relief naturel. La fouille devrait permettre de vérifier ces hypothèses.

(38) Ceux de Launay, reproduit ici, et de de Dion, *Bulletin Monumental* de 1864. Rappelons qu'entre 1802 et nos jours, le donjon de Marchenoir (Loir-et-Cher), qui à cette époque était complet en élévation au moins et qui était très comparable apparemment à celui de Fréteval a presque totalement disparu.

(39) C'est-à-dire des jambages où, entre chaque parpaing, les extrémités des boutisses, engagées dans l'embrasure pour leur plus grand



côté, sont prolongées, dans le parement du mur, par un parpaing. L'appareillage en pierres de taille est donc plus long au niveau des boutisses qu'au niveau des parpaings, ce qui est l'inverse du cas normal. Cette technique est courante dans le Blésois et la Touraine : voir G. Plat, *L'art de bâtir des Romains à l'an 1100, d'après les monuments anciens de l'Anjou et du Vendomois*, Paris, 1938.

(40) Le dessin du donjon par Launay, reproduit ici, montre l'aspect des hottes des deux cheminées avant leur effondrement, qui était déjà effectif quand de Dion exécuta le même dessin qu'il publia en 1874.

(40 bis) Les observations précises de l'état et des dimensions des parties hautes du donjon, ainsi que de la hauteur exacte de celui-ci ont été rendues possibles en 1968 grâce à un échafaudage temporaire qui a permis d'accéder au chemin de ronde. Ce travail a été exécuté par MM. Daniel Piron et Michel Lejeune, le premier dirigeant par ailleurs la campagne de sondage de 1968 à Fréteval.

(41) Comme l'a montré la fouille de 1968 dans le donjon. Les fondations du donjon semblent descendre assez profondément. La base n'en a pas été atteinte.

(42) Il est peu probable qu'un escalier ait pu exister dans l'épaisseur du mur dans la partie effondrée du donjon. Le mur en effet est trop peu épais pour cela d'une part et d'autre part l'existence d'escalier à vis à l'époque de construction de celui-ci est douteuse, tout au moins dans l'architecture militaire.

(43) « ... la plupart des ouvrages secondaires de cette époque (le XII<sup>e</sup> siècle), ... (ont dû être abandonnés, reconstruits ou radicalement transformés par la suite », écrit R. Ritter, *op. cit.*, p. 39. M. de Bouard, dans son compte-rendu de l'ouvrage de J.-F. Fino cité ci-dessus, compte-rendu paru dans les *Annales de Normandie*, 18<sup>e</sup> année, 1968, n<sup>o</sup> 4, montre « combien il est scabreux d'analyser et de définir une fortification médiévale en tenant compte des seuls éléments qui ont subsisté en élévation jusqu'à l'époque contemporaine » (p. 439). D'où l'importance de la fouille.

(44) Entre autre exemple ; plan dans Pépin, *op. cit.*, p. 47 ; autre bel exemple près de l'église de Courdemanche (Eure), où on trouve une salle rectangulaire au bout du couloir, ressemblant « étrangement à une écurie » (*Histoire, locale. Beauce et Perche*, n<sup>o</sup> 29, février 1969, p. 5, avec plan). L'abbé Nollent curé d'Artenay, a rassemblé une grosse documentation sur ce type de souterrain à usage de réserve.

(45) Cité dès 1190 sous ce vocable : Mabilie, *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois*, Châteaudun, 1874, charte 200. Il est bien possible que cette chapelle soit celle qui fut élevée, avant 1097 et après la construction du château, vers 1050-1060 comme on va le voir plus bas, contre l'enceinte de celui-ci, ainsi que l'indique la charte 155 du même cartulaire : « *novam capellam juxta castrum factam* ». Remarquons en passant que l'on peut peut-être conclure à partir de cette expression que le château ne comportait pas qu'un donjon mais aussi une enceinte où vint s'appuyer la chapelle.

(46) Ainsi que l'écrit l'abbé Bordas, *op. cit.* p. 77. On trouve fréquemment au moins depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle, des chapelles à double étage dans les constructions nobles et cela jusque vers le XIV<sup>e</sup> siècle où l'on construisit plutôt des chapelles simples. Chaque étage avait son public : en général le premier étage, étage noble très souvent en communication directe avec la grand'salle d'apparat, pour le seigneur, roi, évêque ou abbé ; le rez-de-chaussée pour les serviteurs. Le rez-de-chaussée peut être souterrain ou construit au-dessus du niveau du sol. Les exemples de chapelles à double étage dans les constructions seigneuriales, palais royaux, épiscopaux, abbatiaux ou seigneuriaux sont innombrables. Le

plus célèbre et le plus achevé des exemples est la Sainte-Chapelle du Palais de Paris. Signalons qu'Henri II avait fait construire dans le château du Coudray à Chinon une chapelle à double étage sur crypte, dédiée elle aussi à Saint Georges. Il n'en reste rien mais elle passait pour être une construction fort belle. C'est là que le roi serait mort le 6 juillet 1189 : Pépin, *Chinon*, Paris, nouvelle édition, 1963, p. 26-27.

(47) C'est pour cette raison qu'en 1969 les sondages archéologiques se sont portés aux environs de ce bâtiment. Les résultats sont prometteurs : nombreux murs montrant des remaniements successifs et nombreux ; céramique abondante et luxueuse, spécialement des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

(48) Jacques Soyer, *Un saint du Blésois, Victor, évêque du Mans*, 1903.

(49) Sous Nivelon de Fréteval, entre 1258 et 1268 selon Métais, *op. cit.* p. LXXXVII.

(50) Saint-Venant, *op. cit.* ci-dessus note 5 : voir p. 339 du t. IV ; Bordas, *op. cit.*, p. 77. D'après le Pouillé de 1265, la paroisse de Saint-Victor avait 5 paroissiens (= 5 feux) et celle de Saint-Nicolas 100 ; soit au total 300 ou 400 habitants au moins.

(51) C'est ce qui semble ressortir de l'*Inventaire sommaire* de la série G des archives départementales du Loir-et-Cher, t. II, Blois, 1913 liasse 1510 et 1511. Le dépouillement de ces archives, source intéressante pour l'histoire de l'occupation du site aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles n'a pas encore été entrepris.

(52) G. Launay, *op. cit.* de 1884, p. 742. L'auteur précise que l'enceinte, après l'agrandissement, englobait 5 hectares 75 ares.

(53) Charte de donation de l'église de Saint-Lubin-de-Morée à Marmoutier par Emeline de Châteaudun, dans E. Mabilie, *op. cit.*, charte 35 (entre 1042 et 1051). Voir aussi Introduction p. XIV ; pour le prieuré Saint-Nicolas de Fréteval, voir la charte 151 dans le même Cartulaire, et l'Introduction. Ce prieuré fut fondé peu avant 1096. Les articles d'Odile Gantier, « Recherches sur les possessions et les prieurés de l'abbaye de Marmoutier du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle », *Revue Mabillon*, parus entre 1963 et 1965 donnent beaucoup de renseignements sur les conditions générales de cette pénétration de Marmoutier dans le Dunois.

(54) E. Mabilie, *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois*, Châteaudun, 1874, Charte 155, p. 143-146. Aussitôt après la publication de ce Cartulaire, de Dion a utilisé cette charte pour une datation « haute » du donjon actuel, dans son second article du *Bulletin Monumental*, en 1878. Après lui, Métais, *op. cit.*, p. XVI, utilisa à son tour cette charte pour une datation encore plus haute. S'il semble avoir connu le premier article de De Dion, en 1874, il paraît avoir ignoré le second de 1878.

(55) De Dion, qui connaissait depuis 1040 seulement un seigneur de Fréteval avait été obligé, pour, à partir de cette charte, faire remonter à cette époque le donjon qu'il avait sous les yeux, de donner 80 ans aux témoins. (*Bulletin Monumental*, 1878, p. 270). Métais, *op. cit.* p. XVI, de son côté, croyant pouvoir dater de 1033 le premier texte mentionnant un seigneur de Fréteval était même conduit à leur donner 90 ans...

(56) « *a tempore videlicet Fulcherii filii Nivelonis* » ; plus loin encore même expression « *a tempore Fulcherii Filii Nivelonis* ». Il est étonnant de voir que De Dion, *op. cit.*, p. 269 et Métais, *op. cit.* p. XVI traduisent tous les deux « Foucher fils de Nivelon », ce qui évidemment change tout dans la datation puisque Foucher est le fils de Nivelon I et le père de Nivelon II. Le texte étant écrit dans un latin très correct, il n'y a aucune raison de traduire comme ces auteurs. D'autant que

tous les éléments de critique externe montrent qu'il s'agit bien du fils de Foucher et non du père de celui-ci.

(57) Métais, *op. cit.* p. XXVIII et XXX.

(58) L'analyse des éléments du château de Fréteval, par comparaison avec les autres constructions militaires de même époque qui va maintenant suivre sera brève et même sommaire. Elle sera reprise ultérieurement dans une étude plus précise et plus développée. Nous nous contenterons ici de donner les éléments nécessaires pour replacer les divers aspects du château de Fréteval dans l'évolution de l'architecture militaire aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

(59) Ritter, *op. cit.*, p. 37 pense que les grands donjons romans ne peuvent être de beaucoup antérieurs à 1100, spécialement d'ailleurs en les comparant à Fréteval. La comparaison avec Loches ou Beaugency permet le mieux de faire ressortir l'archaïsme de Fréteval. Remarquons que par plusieurs traits, Mondoubleau semble très nettement postérieur à Fréteval.

(60) Rappelons les différentes datations proposées pour le donjon de Fréteval : de Dion, *op. cit.* de 1878 : 1040 environ ; Métais, *op. cit.* ; 1033-1037 ; Enlart, *Manuel*, *op. cit.* ; p. 511 : 1100 ; Lesueur, dans sa lettre citée par Legoy : 1160. Dans son récent article, par ailleurs très remarquable pour la définition du donjon roman, « Houdan et l'évolution des donjons au XII<sup>e</sup> siècle », *Bulletin Monumental*, tome 127, 1969, p. 187-207, Monsieur Jacques Harmand ne se prononce pas à ce sujet (note 5, p. 187). Il tente cependant un rapprochement, entre Fréteval et Château-sur-Epte (Eure), qui paraît assez arbitraire.

(61) Jacques Harmand, *op. cit.*, p. 187.

(62) Les donjons circulaires sont très fréquents dans l'Ile-de-France au XII<sup>e</sup> siècle. Certains doivent remonter à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. De même en Normandie, selon J. Valléry-Radot, « Le colloque archéologique du Château-Gaillard », *Bulletin Monumental*, CXXI, 1963, p. 66 ; on trouvera une liste des donjons circulaires dans le *Manuel d'archéologie française* de Enlart, Paris, nouvelle édition 1932. Cette liste serait d'ailleurs à compléter.

(63) M. de Bouârd, dans son compte-rendu de l'ouvrage de J.-F. Fino cité note 2, paru dans *Annales de Normandie*, 18<sup>e</sup> année, 1968, n<sup>o</sup> 4, p. 435-440, rappelle qu'il est « rigoureusement impossible de faire tenir sur un tertre formé de remblais fraîchement accumulés une tour de pierre » (p. 439). Mais il indique aussi que les recherches les plus récentes faites dans les pays européens limitrophes de la France montrent « qu'assez souvent un donjon fut d'abord construit sur le sol plan »... (id.). L'absence de motte à Fréteval n'est donc pas exceptionnelle ; ce n'est pas non plus une indication chronologique ; ce peut être au contraire une information précieuse sur les origines de la construction et surtout sur ses antécédents.

(64) Sur les remarquables forteresses de terre de Viévy-le-Rayé, voir Saint-Venant, *op. cit.* note 6. Saint-Venant cite aussi les donjons avec motte de Rouillis, Coulommiers-la-Tour, Viévy-le-Rayé (il s'agit du troisième château du site, en plus des deux enceintes de terre de Saint Mandé et de la Fontenelle), etc... (p. 9, note 2 du tiré-à-part).

(65) Pépin, *Chimon*, Paris, 1963, nouvelle édition ; description p. 42-43 qui les date de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle (p. 12) ; il s'agit d'un couronnement avec créneaux et trous de boulines pour hourds ; le donjon de Mondoubleau possède encore des traces de créneaux : voir ci-dessus la note 16.

(66) Pépin, *Gisors...*, *op. cit.* ci-dessus note 32 : voir p. 30.



(67) A. de Salies, *op. cit.* ci-dessus note 8 : voir p. 65 à 67 ; liste des châteaux des comtes de Blois p. 66-67.

(68) Ci-dessus, note 19.

(69) Robert du Mont, *Appendice ad Sigebertum, Recueil des Historiens de la France*, t. XIII, p. 283 et ss : « *Exinde rex Henricus munitis turribus Ambasiæ et Fractæ vallis et dispositis custodibus...* » (*mensi octobri*) (p. 305). Sans le citer, les auteurs anciens ont dû connaître ce texte capital, comme le montre par exemple de Pétigny : « En même temps, il (Henri II) mit en bon état de défense Amboise et Fréteval, y laissa de fortes garnisons... » (*op. cit.*, p. 472). La construction de tours paraît lui avoir échappé. C'est certainement le Docteur Lesueur qui le premier paraît avoir retrouvé ce texte, comme l'indique L. Legoy, *Essai sur l'architecture militaire du Moyen Age, exploration archéologique de la France, Saint-Maur*, 1963 qui le tient d'une lettre du Docteur Lesueur.

(70) Le décor sculpté apparaît très tardivement dans l'architecture militaire. Il n'y a rien de semblable à Loches à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, alors qu'on le rencontre à Falaise commencé dans la deuxième décennie du XII<sup>e</sup> ou à Etampes, entre 1130 et 1150. Il y aurait beaucoup à dire sur le type des cheminées de Fréteval et sur l'utilisation des salles. On reviendra sur cette question dans une étude plus approfondie de Fréteval.

(71) Plat, *L'art de bâtir...*, *op. cit.* note 36 indique page 131 que cette technique est propre au Maine et au XII<sup>e</sup> siècle. Il cite le pignon ouest de la cathédrale du Mans ; le portail de Lavaré ; l'arc triomphal de Meileray ; il cite aussi des arases en grès roussart dans trois églises de la Sarthe, Saint-Gervais, Artins et Authon-du-Perche (p. 44). On pourrait ajouter que le donjon de Mondoubleau est en grès roussart et que dans le cimetière mérovingien que Monsieur Claude Leymarios a fouillé auprès de l'église de Saint-Lubin au Nord de Fréteval, plusieurs sarcophages étaient aussi en grès roussart : cela montre bien l'antiquité et la fréquence de l'emploi du grès roussart dans la région.

(72) Le Château-Gaillard date de 1197-1198.

(73) Pépin, *Gisors...*, *op. cit.* ci-dessus note 32 : voir p. 51.

(74) Cette disposition est classique au XI<sup>e</sup> siècle (M. de Bouârd, *op. cit.* note 52). Mais elle peut avoir aussi existé au XII<sup>e</sup> siècle dans le cas de fortifications archaïques, comme les châteaux du Vexin normands (Pépin, *Gisors...*, *op. cit.*) plusieurs exemples. Au XII<sup>e</sup> siècle, on trouve l'entrée entre deux tours, carrées ou le plus souvent rondes. La tour de pierre éventuelle défendant l'entrée de la première enceinte de Fréteval serait presque contemporaine de celle de l'enceinte du château du Plessis-Grimoult (Calvados, tour rectangulaire percée d'un passage dont on est sûr qu'elle est antérieure à 1047, date où le château fut abandonné (M. de Bouârd, « Les petites enceintes circulaires d'origine médiévale en Normandie », *Château-Gaillard, Etudes de Castellologie européenne*, Caen, 1964 ; voir p. 33). Madame Elisabeth Rio, qui a fouillé ce dernier château doit soutenir bientôt une thèse de Troisième cycle sur cet édifice et sur sa fouille.

(75) Ainsi, par exemple, dans le Vexin, on trouve une chemise autour du donjon sur toutes les mottes, sauf à Baudemont (Pépin, *Gisors...* *op. cit.*) A. de Dion, « Exploration des châteaux du Vexin », *Bulletin Monumental*, XXXIII, 1867, p. 330-336) : Gisors, Châteauneuf ; Château-sur-Epte ; mais l'exemple de chemise le plus remarquable par les comparaisons qui paraissent possibles avec celle de Fréteval est celle du donjon de Conches (Eure), du XII<sup>e</sup> ; vraisemblablement hexagonale, elle comportait une tourelle demi-circulaire ouverte à la gorge à chaque angle. Elle était élevée très près du donjon, au sommet d'une motte et

ses murs avaient une grande élévation (A. de Caumont. *Abécédaire ou rudiment d'archéologie : architectures civiles et militaires*, 3ème édition, Paris, Caen, 1869, p. 461 et 463 avec un plan du donjon et de sa chemise p. 461 et un dessin de l'ensemble p. 462, en élévation).

(76) Un des progrès essentiel de l'architecture militaire à partir de 1150 surtout est, après la généralisation de l'emploi de la pierre dans les enceintes, les progrès du flanquement. On augmente à la fois le nombre des tours et leur diamètre ; on les dispose mieux ; on perfectionne les embrasures de tir. Sur cette évolution classique, dont les exemples types sont l'enceinte du donjon de Loches ; celle du château de Bressuire, ..., voir Ritter, *op. cit.*, p. 44-50 et P. Hélot, *op. cit.* ci-dessus note 35 : voir p. 61-62. Dans les deux exemples ci-dessus, qui sont attribués aussi à Henri II, la base des tours est pleine. C'est un caractère général à cette époque.

---

# LAVOISIER

## CULTIVATEUR VENDOMOIS

*Notre confrère, M.E. Voisin, agrégé de sciences physiques, professeur honoraire au Lycée Lakanal, nous a envoyé les pages ci-dessous d'un très grand intérêt pour notre histoire locale.*

*Nous l'en remercions très vivement.*

\*  
\*\*

Le titre de cet article peut surprendre. Lavoisier, en effet, n'est-il pas le fondateur de la chimie moderne, celui qui fit connaître la constitution de l'air, de l'eau, l'auteur de la détermination des causes de la chaleur animale et de combien d'autres découvertes.

Ce parisien de naissance, jouissant d'une immense fortune, aurait pu se cantonner dans son bureau et dans son laboratoire. Il devait recueillir en Vendomois d'autres titres de gloire. Il écrit, en effet, en 1788 :

« Il y a environ 10 ans que je m'occupe d'agriculture et que je travaille à rassembler les matériaux d'un ouvrage que je médite sur cet objet.

La propriété dans laquelle est établie mon exploitation est située sur la route qui conduit de Vendôme à Blois, à peu près à égale distance de ces deux villes (1).

La quantité de blé produite est environ 5 fois la semence. La médiocrité de cette production tient sans doute à la

---

(1) Il s'agit du domaine de Fréchines, commune de Villefrancœur.



qualité des terres ; mais elle tient plus encore à la mauvaise culture et surtout au défaut d'avances et de moyens de ceux qui la cultivent. Le plus grand nombre des fermiers de cet endroit n'ont que quatre ou cinq vaches et quatre vingts moutons, pour une exploitation de trois charrues ; ils ne forment point de prairies artificielles ; ils n'ont aucune ressource pour nourrir les bestiaux pendant l'hiver ; ils ne connaissent pas l'usage de faire parquer les moutons ; enfin ils ne répandent sur les terres que deux ou trois voitures de fumier par arpent.

Je crus entrevoir qu'on pourrait rendre un service important aux cultivateurs de ce canton en y donnant l'exemple d'une agriculture dirigée sur de meilleurs principes, et je pensai que la révolution qu'on pourrait espérer serait utile même au propriétaire qui l'aurait entreprise.

Les progressions en agriculture sont extrêmement lentes ; mais ce que j'ai reconnu avec peine et appris à mes dépens, c'est que, quelque attention, quelque économie qu'on puisse apporter, on ne peut pas retirer cinq pour cent de ses avances. C'est sans doute pour cette raison que les fermiers aisés des environs de Paris qui parviennent à faire des économies préfèrent les placer dans les fonds publics, plutôt que de les employer en amélioration de culture, preuve évidente que les besoins du gouvernement soutiennent trop haut en France l'intérêt de l'argent ; qu'il en résulte un obstacle invincible aux progrès de l'agriculture, et probablement à ceux d'un grand nombre d'autres branches d'industrie, et qu'il importe à la prospérité publique que le gouvernement s'occupe des moyens de le faire baisser.

.....

Les fermiers ordinaires sont loin de pouvoir faire les avances nécessaires pour monter une exploitation, et, quand ils seraient en état de le faire, j'ai déjà fait observer qu'ils trouveraient à placer plus utilement leurs fonds dans la capitale et dans les villes de commerce. Enfin, ce n'est qu'au bout de huit à dix ans d'une exploitation dispendieuse qu'on peut commencer à ressentir l'influence des améliorations qui ont été faites, et ce terme excède déjà celui de la plupart des baux.

.....

Il est rare que je puisse faire par an plus de trois voyages, et ils n'excèdent pas quinze jours ou trois semaines chacun

Je choisis, autant qu'il m'est possible, l'époque des semences d'automne, celle des marcs et celle des moissons.

.....

Enfin, ce que ce tableau présente de plus affligeant, c'est que, dans l'intérêt d'une agriculture languissante, telle qu'est celle de la plus grande partie des provinces de France, il ne reste, à la fin de l'année, presque rien au malheureux cultivateur ; qu'il s'estime heureux lorsqu'il a pu mener une vie chétive et misérable, et que, si pendant les années abondantes il a pu faire quelques économies, elles sont bientôt absorbées dans les années médiocres et stériles.

.....

Ce que j'ai dit suffira pour faire comprendre que ce n'est pas seulement dans les cabinets qu'il faut étudier l'économie politique, que c'est par une étude réfléchie d'une grande exploitation territoriale, par des calculs suivis pendant un grand nombre d'années sur la distribution des richesses renaissantes, qu'on peut se former des idées justes sur ce qui concourt à la prospérité d'un grand royaume.

L'ouvrage dont je m'occupe m'a déjà coûté neuf années de soin et de travail ; il a exigé de ma part de grandes dépenses, dont je ne puis pas espérer d'être indemnisé, et il ne peut être complété qu'autant que je suivrai le même plan pendant plusieurs années ; mais il m'a appris de grandes vérités, que les personnes même les plus instruites, n'aperçoivent que d'une manière vague. Il m'a fait concevoir l'espérance de pouvoir concourir un jour à la prospérité nationale en agissant sur l'opinion publique par des écrits et par des exemples ; en engageant les grands propriétaires de terres, les capitalistes, les gens aisés, à porter leur superflu dans la culture des terres. Un semblable placement d'argent ne présente pas il est vrai, les brillantes spéculations de l'agiotage ou du jeu des effets publics, mais il n'est pas accompagné des mêmes risques et des mêmes revers ; les succès qu'on obtient n'arrachent de larmes à personne ; ils sont, au contraire, accompagnés des bénédictions du pauvre. Un riche propriétaire ne peut faire valoir sa ferme et l'améliorer, sans répandre autour de lui l'aisance et le bonheur ; une végétation riche et abondante, une population nombreuse, l'image de la prospérité, sont la récompense de ses soins. »

(1) « Lavoisier avait le goût ardent du travail utile et réglé avec le calme de la pensée et une imagination brillante. Il aimait la vérité pour elle-même et il unissait la rigueur de la méthode expérimentale à la puissance du raisonnement.

« Son cœur était bon et délicat ; il mettait son argent et son influence au service de tous ceux qui en avaient besoin. En 1788, il prêta à la ville de Romorantin 6.000 francs et à celle de Blois 32.000 francs, sans vouloir recevoir d'intérêt.

Sur ses terres il faisait vendre ses denrées au marché au-dessous du cours, pour obliger les pauvres gens sans avoir l'air de leur faire une aumône. Il avait grande pitié des faibles et des pauvres.

« Il ne leur a fallu qu'un moment, dit Lagrange, pour faire tomber cette tête et cent ans peut être ne suffiront pas pour en reproduire une semblable. »

---

(1) Gaston Laurent « Les écrivains scientifiques » (Armand Colin 1923).



## Notes

### à propos des stalles de l'église de la Trinité de Vendôme

---

par M<sup>lle</sup> Suzanne TROCMÉ

---

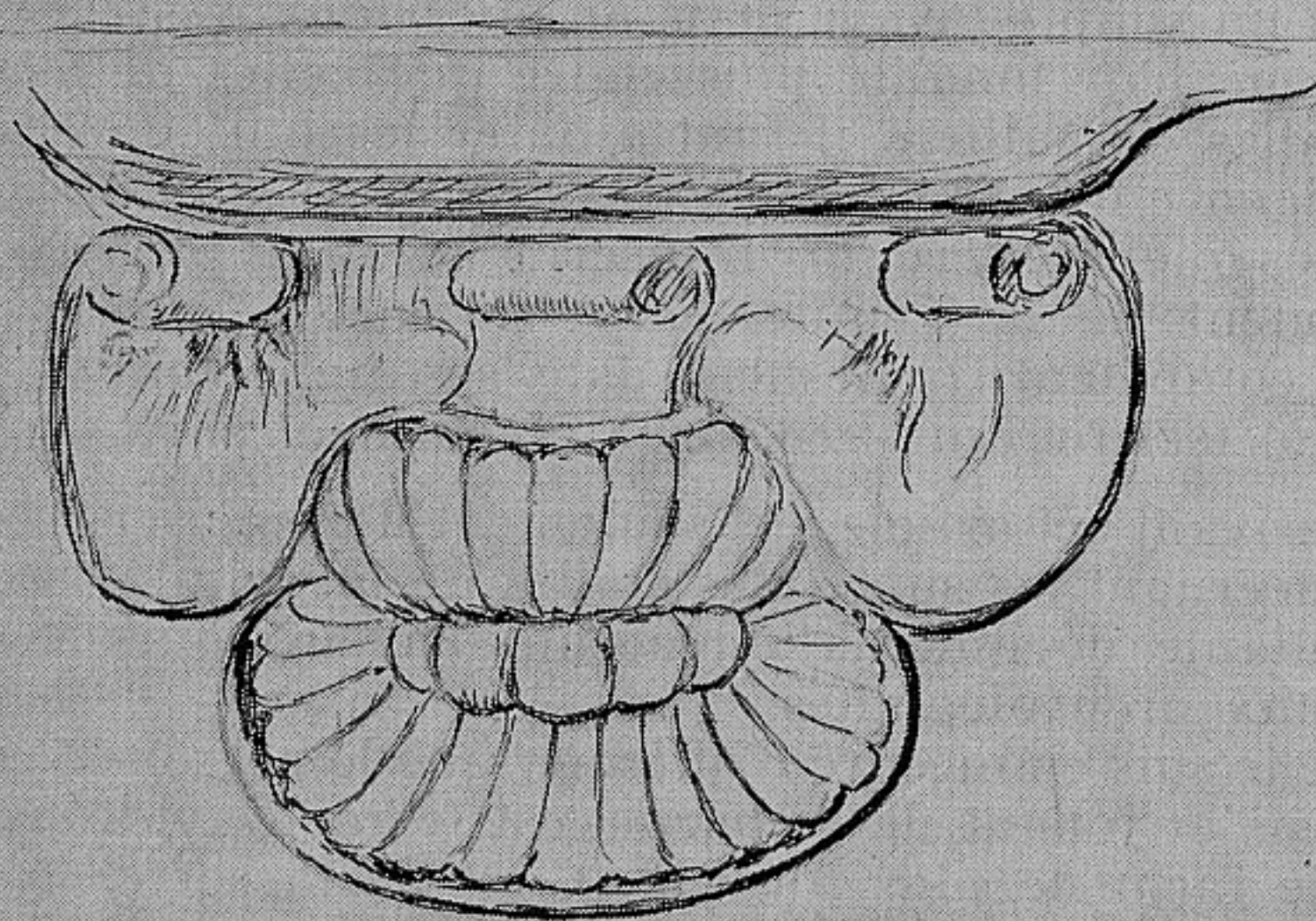
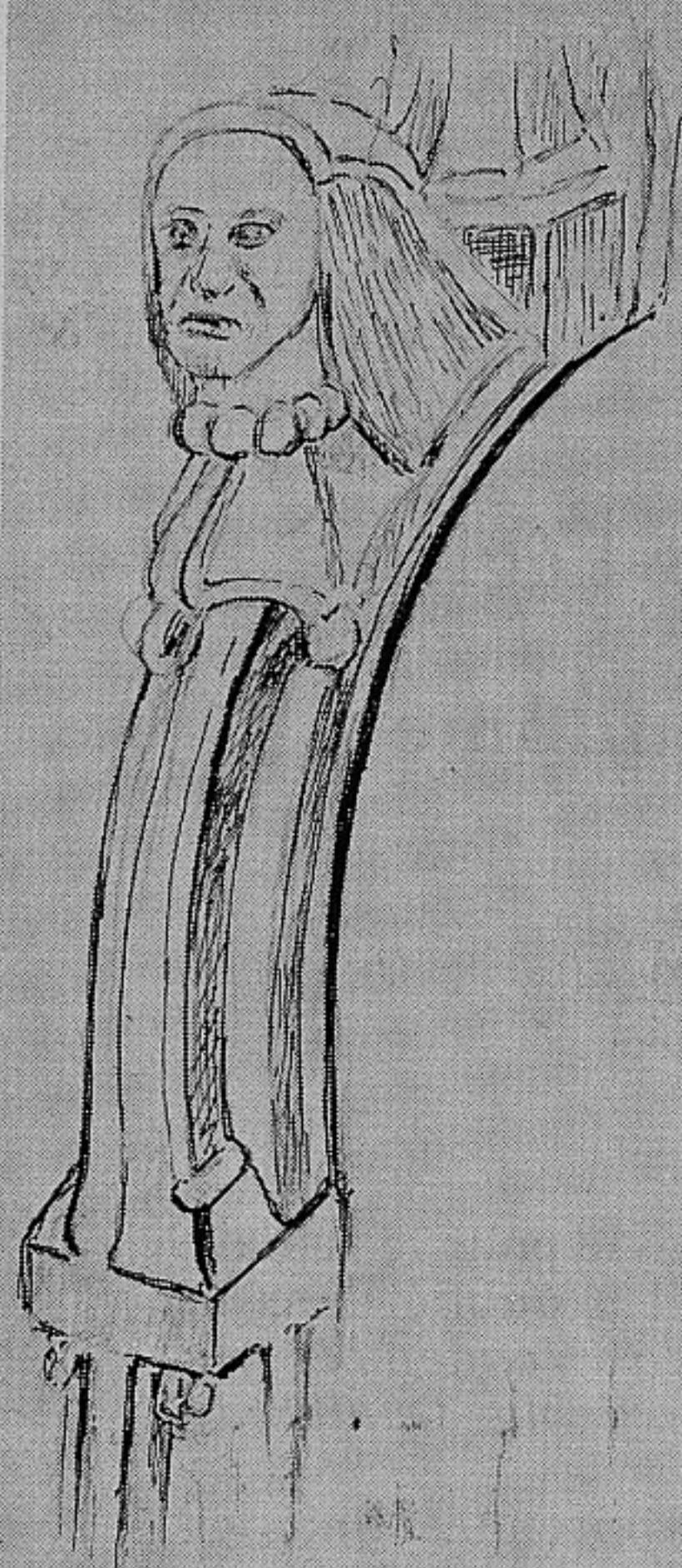
Je ne saurais trop féliciter M. Claude Bayle pour le remarquable, minutieux et instructif travail qu'il a publié dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Vendomois* de l'année 1968 sur « *Les stalles de l'Eglise de la Trinité de Vendôme* ».

C'est ainsi que j'ai été heureuse d'apprendre que les stalles de Villiers-sur-Loir avaient retrouvé leur aspect normal, car je les avais toujours vues recouvertes d'une malencontreuse peinture à l'huile gris clair. Pour l'enlever il n'a sûrement pas fallu un simple lavage mais un énergique lessivage, ce qui explique leur tonalité plus claire que celles de Vendôme. Aux stalles de Villiers il faut ajouter les huit de l'église de Faye. J'ignore leur état actuel, car c'est en 1928 que j'ai pris en bistre les quelques croquis transcrits ici. Elles proviennent certainement de la Trinité, car c'est aussi l'avis qu'exprime le très compétent Dr Lesueur dans son important volume sur « LES EGLISES DU LOIR-ET-CHER » récemment paru.

Mon but, en écrivant cet article, est seulement de préciser certains points concernant les sujets des stalles de la Trinité, grâce à une abondante documentation accumulée au cours de tous mes travaux archéologiques.

C'est ainsi que je suis en mesure d'affirmer que le personnage couronné, assis et jouant de la harpe, est le roi David, représenté de cette façon le plus souvent. C'est de la sorte, par exemple, qu'on le voit dès le X<sup>e</sup> siècle sur deux enlumi-





Quelques détails des stalles de Faye (L.-et-Ch.)

— S. Trocmé del. —



nures de manuscrits (1) ; au XI<sup>e</sup> siècle dans un Psautier (2) ; au XII<sup>e</sup> siècle sur une peinture murale de la crypte de Tavant (Indre-et-Loire) ; au XIII<sup>e</sup> siècle sur la rosace nord de Notre-Dame de Paris, et dans un Bréviaire (3) ; au XIV<sup>e</sup> siècle dans deux autres Bréviaires (4). Une telle liste n'étant nullement limitative durant le Moyen-Age.

Il ne s'agit donc pas d'une couronne de duc ou de comte, car elles n'apparaîtront et ne seront codifiées qu'au XVII<sup>e</sup> siècle et on ne les trouve guère que sur les armoiries. Auparavant seuls les empereurs, les rois, et les représentations de la Vierge ou des saints portent une couronne, dont la forme a changé au cours des siècles. Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle les fleurons se développent, mais, en ce qui concerne le roi David de la Trinité, l'endroit où il est placé et la dureté du bois ne permettaient pas d'indiquer des détails trop fragiles.

Il y a des femmes nobles qui portent un « *chapel* » de fleurs, de feuillages, de métal ou de pierres précieuses, lesquels peuvent prendre l'allure de couronnes. Il ne s'agit pas, alors, de titres nobiliaires, mais d'une simple parure de coquetterie, qui gagna même certains hommes mettant des perles autour de leur chapeau ou de leur toque.

Après avoir dégagé de son badigeon le calendrier peint sur la douelle de l'arc triomphal à l'ancienne paroisse Saint-Martin de Sargé, j'ai voulu, selon mon habitude, en faire l'étude par comparaison avec d'autres œuvres analogues. J'ai réuni ainsi 142 exemples dont je possédais les reproductions, soit : 117 enluminures, 17 sculptures, 5 peintures murales et 3 vitraux.

Il en ressort que pour chaque mois de l'année il y a une ou deux occupations plus importantes que les autres. C'est ainsi qu'en JANVIER, Janus a deux visages, l'un tourné vers l'année qui finit, l'autre vers celle qui commence. Assis devant une table bien garnie, (43 fois) (5) en buvant sur une des faces et souvent en mangeant de l'autre. On a imaginé également un Janus à trois visages, celui du milieu symbolisant alors le présent ( 7 fois) c'est le cas, en particulier, à Sargé.

Janus peut aussi ouvrir une porte et en fermer une autre, (5 fois). toujours avec le même symbolisme.

---

(1) Bib. Nat. grec 139, fol. 1, et lat. 1, fol. 423.,

(2) Bib. Nat. lat. 11560, fol. 7v.

(3) Brev. du St. Sépulcre, Bib. de Cambrai, n° 103, fol. 1.

(4) Bib. Nat. lat. 1029 (A) fol. 10, et Bib. de Verdun, n° 107 fol. 1.

(5) Toutes les proportions indiquées dans cet article le sont naturellement par rapport aux 142 exemples, le nombre total des calendriers encore existants doit être bien supérieur mais impossible à chiffrer faute de documents.



Ailleurs c'est un simple bourgeois, et parfois un moine, qui se restaure devant une table. (56 fois). Certains se chauffent, coupent du bois ou fêtent les Rois.

En FEVRIER il fait encore froid alors (95 fois) le paysan se chauffe auprès d'une grande cheminée où brûle un magnifique feu de bois, ainsi que le montre une miséricorde de la Trinité, mais l'on n'y voit pas, comme souvent, les jambons et les andouilles suspendus au-dessus.

Pour compléter sa provision de combustible l'homme taille des arbres afin d'avoir des fagots, ou abat tout-à-fait ces arbres (8 fois).

5 fois un personnage porte deux clefs ou serre contre lui deux oiseaux.

11 fois une femme porte un ou deux cierges allumés, ce qui fait penser au fabricant de chandelles de la Trinité.

Une autre femme fait des crêpes, ou remue le contenu d'un récipient sur le feu.

Dans un Psautier de 1276 il est curieux de voir un homme pratiquer la saignée sur lui-même. (6)

En MARS il faut tailler la vigne, (115 fois) comme sur une miséricorde de la Trinité.

Des paysans jardinent ou bêchent (10 fois). Un personnage souffle dans deux trompes (7), un autre va à la chasse avec son faucon, boit à sa gourde ou tient un serpent d'une main et un oiseau de l'autre. Il y a aussi un guerrier avec une épée, (8) ce qui pourrait correspondre, à la Trinité, à celui que l'on nomme « le Sarrazin » dont le bouclier est aussi orné d'un serpent. C'est une nouvelle preuve que les sujets sculptés à la Trinité ne sont pas exceptionnels.

AVRIL est le mois des fleurs, tenues à la main, (69 fois), ou cueillies (9 fois). Le fameux « porteur de rats » de la Trinité pourrait bien, lui aussi, symboliser le mois car c'est la seule miséricorde sur laquelle se trouve une touffe de fleurs épanouies que l'homme paraît regarder.

A cette époque également l'on commence à tondre les moutons, ou on les ramène à la ferme. Un cavalier va à la chasse avec faucon et chiens, d'autres se promènent dans la campagne. Un pèlerin part avec son enfant. Il y a un berceau près des fleurs de lis.

---

(6) Psautier de la Bib. de Metz, n° 1200 à 1276.

(7) Bréviaire, Bib. Nat. lat. 760 du XV<sup>e</sup> s.

(8) Heures, Bib. Nat. lat. 10540 du XV<sup>e</sup> s.

Un personnage joue du luth, ou tient un oiseau, un autre greffe un arbre.

Le mois de MAI est spécialement consacré à la chasse : à cheval, avec ou sans faucon (77 fois), ou à pied avec faucon (31 fois). A la Trinité, l'homme part à grandes enjambées, gibecière au côté et sonnant du cor.

Des seigneurs se promènent à cheval ou se reposent auprès de leurs coursiers.

Un paysan sème, un autre fauche, un troisième déniche des oiseaux ; un père de famille cueille des fruits dont ses enfants, au pied de l'arbre, vont se régaler.

Un musicien joue du luth, un second de la harpe. Une jeune fille tresse une couronne.

En 1276, dans le Psautier déjà cité (6), l'on remarque un docteur auprès d'un malade et lui donnant des remèdes.

En JUIN un paysan aiguise sa faux, tandis que d'autres sont déjà au travail (95 fois) ou ramènent le foin au râteau et en font ensuite des tas. Certains portent des fagots sur l'épaule ou un barillet, tandis que leurs compagnons défoncent la terre avec une pioche ou labourent avec deux chevaux.

Au XII<sup>e</sup> siècle l'enluminure d'un Psautier (1) représente un nègre mettant la main sur le verrou d'une porte.

Mais Juin est aussi le mois où l'on se préoccupe le plus des moutons, soit pour transporter les agneaux dans les bras, soit pour les tondre (8 fois) ainsi qu'on le voit faire par un paysan à la Trinité ; toutefois il apparaît que ce travail était confié de préférence aux femmes ou aux jeunes filles.

JUILLET est le temps de la moisson (82 fois) ; le paysan coupe le blé à la faucille et à mi-hauteur.

Au XII<sup>e</sup> siècle, sur une sculpture du portail de l'église de Ripoll (2) la gerbe de blé est si lourde à transporter que la femme et la fille du moissonneur sont obligées de la soutenir par derrière.

Un paysan dresse une meule. Parfois c'est déjà le battage du blé (4 fois). Ailleurs, au contraire, la fenaison n'est pas terminée (25 fois), il faut aiguiser la faux, et comme il fait chaud, boire pour se rafraîchir. Il est donc possible qu'à la Trinité « le buveur » entre deux touffes de blé puisse symboliser le mois de Juillet.

Quelques moutons restent encore à tondre (3 fois), et un seigneur va chasser le cerf.

---

(1) Psaut. anglais, Bib. de Lunel, 1<sup>ère</sup> moitié du XII<sup>e</sup> s.

(2) Eglise Ste Marie de Ripoll, (Catalogne), entre 1150 et 1175.

En AOUT la moisson continue (34 fois), mais ce qui domine c'est le battage du blé (77 fois). Deux fois le paysan fauche, encore et sème, par contre l'on commence à cueillir le raisin et surtout à préparer les barriques ou cercler les tonneaux (3 fois).

Un chasseur part avec son faucon.

Enfin, détail amusant, après avoir lié sa gerbe de blé, un paysan aux chausses trouées aux genoux ramène sa femme à la maison dans une brouette. (3)

Au mois de SEPTEMBRE on foule le raisin (67 fois) en buvant du vin doux à l'occasion, ou en mangeant une grappe de raisin comme à la Trinité. D'autres remplissent les hottes dans les vignes et vont porter leurs récoltes au cuvier. Pendant ce temps certains paysans sèment (20 fois) ou labourent, mais l'un d'eux est en retard pour battre son blé.

On continue la vendange en OCTOBRE, cueillant le raisin et le foulant toujours avec les pieds dans la grande cuve, (11 fois), ou mettant le vin au tonneau (6 fois). Toutefois le plus important est de semer (92 fois), ainsi que le fait le paysan de la Trinité, où le grain est lancé de la main droite, et très rarement de la main gauche (4 fois). (4)

La moisson et la vendange étant terminées, les gens se réjouissent et, gobelet en main, goûtent la boisson nouvelle, tandis qu'un homme tire du vin d'un tonneau à l'aide d'un pichet, tout comme le moine de Faye.

Ailleurs l'on commence à mener les porcs sous les chênes pour qu'ils se nourrissent de glands.

C'est en NOVEMBRE que s'effectue vraiment la « glandée » (84 fois), mais on abat déjà des porcs (25 fois), ou des bœufs (2 fois).

Certaines semailles continuent, et l'on songe à rapporter du bois ou des fagots pour l'hiver ; le cheval de la Trinité, si lourdement chargé, conviendrait pour accompagner les bûcherons ce mois-ci.

DECEMBRE est le mois où se fait surtout le sacrifice du porc (80 fois) comme à la Trinité, mais au lieu d'un couteau c'est généralement à l'aide d'une hache brandie avec force à bout de bras que l'animal est assommé. Le bœuf est abattu de la même façon (3 fois). Quant au sanglier, il est surtout forcé à la chasse à l'aide de chiens analogues à ceux de la

---

(3) Heures de Charles d'Angoulême, Bib. Nat. lat. 1173, fol. 4v, fin du XV<sup>e</sup> s.

(4) Heures de Jean-sans-Peur, Bib. Nat. nouv. acq. lat. 3055, fol. 10, début du XV<sup>e</sup> s.



Trinité auxquels un os a été abandonné par un valet pour en venir à bout.

Une autre occupation assez importante en cette fin d'année est d'enfourner le pain ou les gâteaux (14 fois), en vue des réjouissances qui commencent déjà (7 fois), tandis qu'un paysan prévoyant abat un arbre et que d'autres se chauffent (5 fois).

Il y a lieu de noter que, dans certains cas, l'année commençait en décembre, par exemple à Amiens et à Soissons ; elle débutait en février à Déols et à Bourges, mais plus souvent en mars et de là vient que les noms des trois derniers mois sont tirés des trois chiffres 8, 9, et 10 (octo-bre, novem-bre, decem-bre).

L'édit de Charles IX en 1564 fixa officiellement le début de l'année en janvier, mais déjà, bien avant cette date, la plupart des calendriers se conformaient à cet usage.

Les occupations des mois étaient souvent accompagnées par les signes du zodiaque. A part quelques variantes, le verseau correspondait à janvier, les poissons à février, le bélier à mars, le taureau à avril, les gémeaux (c'est-à-dire jumeaux) à mai, lesquels pourraient être représentés d'une façon plus originale par les deux lutteurs si étroitement liés de la Trinité.

Juin est accompagné du cancer (ou crabe), juillet du lion, très bien sculpté à la Trinité, août de la vierge, septembre de la balance, et là encore, la « porteuse d'eau » de la Trinité pourrait en tenir lieu, car sa « palanche » est en ligne droite et les deux seaux au même niveau ; en effet Victor Gay (1) signale sous le nom de « *courge* » une « barre arquée » ferrée et encochée aux deux bouts », devant effectivement tenir mieux sur les épaules qu'une simple barre droite. La figure donnée est datée vers 1430.

Octobre est sous le signe du scorpion, novembre sous celui du sagittaire très bien représenté à la Trinité, de même que le capricorne de décembre avec sa gueule menaçante.

En résumé, de la série des mois représentés sur les miséricordes de la Trinité de Vendôme il manquerait seulement janvier, août et novembre.

Je rappelle les autres mois avec leurs occupations actuellement visibles dans l'église :

- en février le paysan se chauffe,
- en mars il taille la vigne,

---

(1) Victor Gay, Glossaire Archéologique du Moyen-Age et de la Renaissance, (1925), t. II, p. 464.

- en avril on peut placer « le rat-porteur » à cause de la touffe de fleurs, que l'homme regarde et qui ne se trouve nulle part ailleurs.
- en mai c'est le départ rapide pour la chasse,
- en juin l'on tond les moutons,
- en juillet il est possible de placer le « buveur » placé entre deux touffes de blé,
- en septembre foulage de la récolte de raisin,
- en octobre le semeur jette sa poignée de grains,
- en décembre c'est l'égorgement du porc.

Quant aux sujets des stalles qui ne font pas partie du calendrier, j' ai indiqué chaque fois qu'ils sont voisins de certains cas des séries classiques tels que le fabricant de chandelles avec les cierges allumés en février, et l'âne chargé de bois avec le bûcheron faisant sa provision pour l'hiver. En ce qui concerne Faye, le moine qui tire du vin au tonneau avec un pichet est l'exacte réplique de l'une des occupations d'octobre.

Pas plus à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que pendant tout le Moyen-Age, il ne faut chercher des symboles pour des figures qui ne sont que purement décoratives, elles témoignent seulement dans leurs variétés de l'imagination des artistes et que ceux-ci devaient répugner à reproduire les mêmes formes, si voisines qu'elles puissent paraître. Leurs œuvres n'en sont pas moins bien équilibrées dans leurs masses comme dans leurs lignes et il faut reconnaître que les sculpteurs de la Trinité, en particulier, y ont parfaitement réussi puisque nous ne cessons pas d'admirer leurs productions.

# DÉCOUVERTE D'UNE STATUETTE EN PIERRE A NAVEIL

par C. LEYMARIOS

La statuette que nous présentons ici a été découverte le 1<sup>er</sup> juillet 1967, par M. François Hery, sur le bord d'un sentier descendant du plateau de Montrieux, commune de Naveil (Loir-et-Cher). Elle avait été déposée là par quelqu'un qui l'avait vraisemblablement ramassée sur le plateau, puis l'avait ensuite abandonnée pour une raison inconnue. Le lieu de la découverte ne permet donc pas de rattacher cette statuette à un contexte précis.

La bibliographie générale de la commune de Naveil ne peut nous apporter aucun élément de datation car celle-ci montre une continuité d'occupation assez remarquable de l'époque préhistorique (chelléen - moustérien - campignien) à l'époque mérovingienne.

Cette statuette est en craie de Villedieu, matériau tendre, se travaillant facilement, que l'on trouve très répandu dans cette région, et qui servit en particulier, en Vendomois, pour la fabrication des sarcophages à l'époque mérovingienne. Elle a 36 cm de haut et sa section à la base est de 14 X 10 cm.

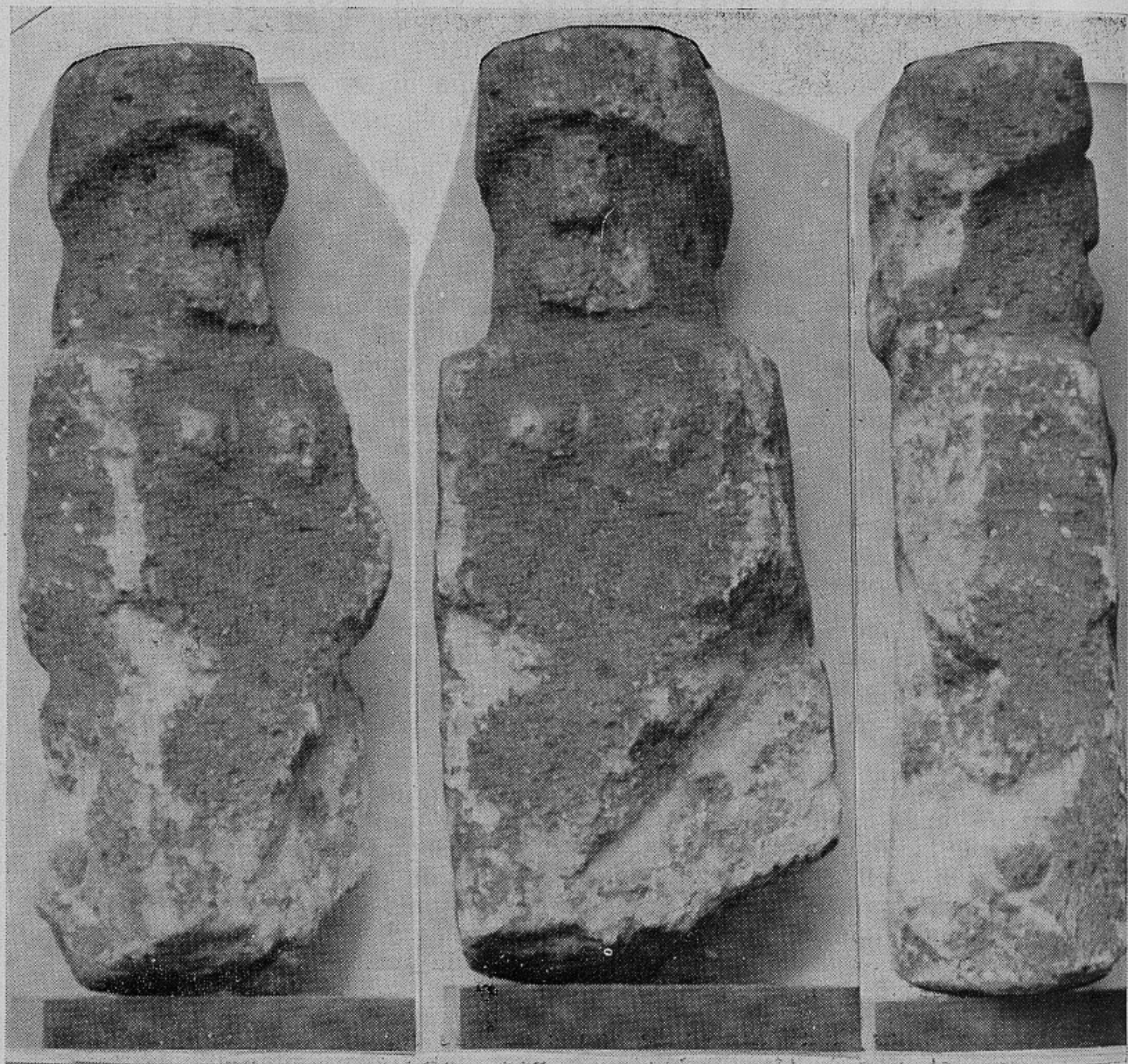
La tête est d'apparence masculine, surmontée d'une coiffure formant un large bandeau au-dessus du front, se terminant en arrière, en pointe, sur le côté gauche de la tête. Les yeux sont schématisés par deux petits trous, l'œil gauche étant contre le bord du nez, le droit en étant éloigné d'environ 15 mm. Le nez est large, 23 mm à la base, 17 mm à la naissance, et en relief, 10 mm environ. Il semble y avoir schématisation d'une barbe, mais un choc ayant endommagé la statuette en cet endroit ne permet pas de l'affirmer avec certitude.

Les épaules sont carrées, le cou n'est pas marqué. Si les arrondis prédominent pour la tête, le buste est par contre taillé à angles droits. On relève très nettement la matérialisation de la poitrine et l'on peut également penser qu'il y a schématisation des bras, qui seraient croisés sur l'abdomen.

La forme générale du buste affecte, très légèrement, celle d'une pyramide tronquée. Il n'y a pas de figuration des membres inférieurs.

Le côté gauche de cette statuette, à la base du buste, a été entièrement abîmé par le soc de la charrue. On relève d'ailleurs sur toutes les faces de nombreuses traces de socs de charrue, ce qui prouve que cette statuette se trouvait encore récemment sur un terrain cultivé, vraisemblablement sur le plateau qui domine l'endroit où elle fut découverte.





Statuette de Naveil



L'examen en éclairage rasant ne révèle, sur le côté droit du buste que quelques traces, assez espacées et qu'il est difficile d'attribuer, avec certitude, à l'outil qui servit à tailler cette statuette.

En l'absence de tout contexte, il est impossible de rattacher cette statuette à une période déterminée. D'après les spécialistes qui l'ont vue, elle ne présente aucun élément précis caractéristique du style d'une époque. Sans aucune possibilité pratique de datation on est tenté de s'orienter plutôt vers une datation de fin de la Tène à l'époque mérovingienne.

Nous la publions, en espérant que quelqu'un pourra nous aider à lever une partie du voile mystérieux qui la recouvre actuellement, en nous donnant des éléments de comparaison parfaitement datables.

M. François Hery, l'inventeur de cette statuette, en a fait don au Musée de Vendôme, où elle se trouve actuellement exposée, en la salle de préhistoire.

C. LEYMARIOS.

Extrait de la *Revue Archéologique du Centre*. — N° 27 — 1968

★ ★

cf. — La *Revue Anthropologique*. — N° 10-12. L'âge et la nature de la statuette de Villers-sous-Saint-Leu, par Etienne Patte.

# LE PATRIOTE

## Pierre ~ Nicolas HÉSINE

*Ses luttes ardentes en Loir-et-Cher  
de la veille de la Révolution à la Restauration, (1785-1817)  
à Pontlevoy, Blois et Vendôme*

---

par M. R. BOUIS

---

Le 26 frimaire an IV (17 décembre 1795) P.N. Hésine un patriote — c'est-à-dire, dans le langage du temps, un partisan des idées nouvelles, un ami sincère de la Révolution — d'une activité et d'un courage exceptionnels, au service d'une intelligence vive mais passionnée, arrivait de Blois, pour faire transcrire sur les registres de l'administration municipale et cantonale de Vendôme, un arrêté du Directoire exécutif, en date du 29 brumaire précédent, le nommant son commissaire près ladite administration.

Le nouveau représentant du pouvoir central logea d'abord au collège où il connaissait plusieurs « instituteurs », avec lesquels il était lié depuis longtemps par relations d'état : Dessaignes et Mareschal notamment. Il importe de dire que ces deux professeurs, ex-oratoriens avaient, eux aussi, porté à Vendôme, au même titre qu'Hésine à Blois le bonnet du plus bel écarlate, que Dessaignes fut l'un des orateurs et des présidents de la Société populaire. Peu de temps après son arrivée, Hésine s'installa avec sa femme et ses enfants, sur les Arrière-Fossés, le Mail actuel, près de l'angle formé par cette rue longeant le bras septentrional du Loir, sur sa rive droite, et celle du Faubourg Chartrain.

Comme Hésine se vit contraint de quitter définitivement Vendôme sous la Restauration, peu avant la fin de juillet 1817, ce fut donc pendant 21 ans 7 mois que cette ville resta son domicile légal sinon celui de fait, compte tenu des périodes d'exil ou d'emprisonnement. A deux reprises, en effet, durant ces 21 années, Hésine dut quitter Vendôme, une première



fois, un peu plus d'un an, du 25 fructidor an IV au 20 vendémiaire an VI. Une loi du 17 fructidor an IV l'avait éloigné de plus de 10 lieues de Vendôme à l'occasion du procès de Babeuf et il s'était retiré à Pontlevoy, son premier domicile, dans notre région, chez sa sœur. Mais comme il parut avoir transgressé cette interdiction, en se rendant à Chaumont-sur-Loire, à moins de 10 lieues de Vendôme, le tribunal criminel de Loir-et-Cher le condamna à la déportation. On voulait, en réalité, atteindre le courageux rédacteur du Journal de la Haute-Cour de Justice. De sa prison blésoise n'allait-il pas encore rompre des lances en faveur de deux compagnons de captivité, les chasseurs Barbier et Meunier, condamnés à 20 années de fers par le tribunal criminel de Loir-et-Cher, pour faux témoignage devant la Haute-Cour de Justice de Vendôme ! Ce ne fut qu'après la poussée jacobine, de fructidor an V, dans le courant de vendémiaire suivant, qu'il put regagner son domicile vendomois. Au retour des Bourbons, nouvel exil, du 13 décembre 1815 au 27 février 1817, à Rouen, qui lui avait été assigné pour lieu de résidence. Sans doute revint-il au sein de sa famille mais cette fois pour quelques mois seulement. Révoqué de sa charge d'avoué, en 1815, il avait songé à s'établir comme agent d'affaires. Une coalition de la basoche locale, se refusant d'entrer en relations avec lui, le contraignit à quitter définitivement Vendôme, fin juillet 1817, pour Rouen, où il mourut dans une situation voisine de la misère, quatre années plus tard.

Pierre Nicolas Hésine dont il est nécessaire de retracer l'existence jusqu'à sa venue à Vendôme, en frimaire an IV, naquit à Evreux, le 5 décembre 1762. Son père était portier au collège de cette ville ; son parrain, un certain Hésine fils, maître carreleur ne savait pas signer. « Je suis né, écrira-t-il, plus tard, de parents pauvres, obscurs mais honnêtes ». Le jeune Pierre Nicolas dut ainsi son éducation au hasard de sa naissance et aux séculiers qui constituaient alors le corps professoral de la maison. Qu'il fit au collège d'Evreux de bonnes études, sa culture en témoigne. On le destina, comme il nous le dit, et ce qui ne saurait étonner, à l'état ecclésiastique. Mais nous le voyons quitter brusquement Evreux, en 1782, selon certains documents, 1780 selon d'autres. « J'ai lu de bonne heure Rousseau, écrit-il. J'en fis mon idole. C'est dans ses écrits que j'ai puisé le germe du caractère républicain que j'ai développé depuis la Révolution. Les prêtres qui m'entouraient m'accusèrent de philosophie. Je m'échappai à Paris en 1782 ». De ce séjour à Paris nous savons peu de choses sinon qu'il suivit les cours du mathé-

maticien Cousin professeur au collège royal, le collège de France, et qu'il fut préfet des études au collège Louis-le-Grand.

Au cours de la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle les Bénédictins de Pontlevoy qui s'étaient réservé l'enseignement des disciplines traditionnelles prirent à « leurs appointements » les mathématiciens dont ils ne pouvaient se passer, les maîtres de danse, de dessin, de musique, d'escrime, de langues étrangères qui font partie d'une éducation complète. C'est à ce titre qu'Hésine, maître laïc, vint enseigner les mathématiques à Pontlevoy, le 17 mars 1785, sur la recommandation de son maître Cousin. Il y dispensa cet enseignement un peu plus de six années, absorbé par six heures d'exercices journaliers et sans vacances selon les règlements d'alors. A différentes reprises, au cours de son existence agitée, il se plut à évoquer le souvenir de ces heures studieuses et celui des élèves qu'il forma, ce qui implique que l'homme aimait son métier. Comme bon nombre de ses collègues laïcs il épousa une jeune fille de la localité, Marie-Agathe Hénault dont le père était garde des chasses de l'abbaye, le 10 novembre 1789. Par contrat portant donation mutuelle et indéfinie, le futur apportait 500 livres, la future 50, chiffres bien modestes. Marie-Agathe devait se montrer une épouse dévouée, courageuse, active.

Avec la Révolution de graves difficultés assaillirent le collège, de nature à alarmer non seulement les maîtres mais encore la municipalité qui tirait le plus grand profit d'un établissement de plus de 200 élèves de familles aisées et d'un nombreux personnel. La mise à la disposition de la nation et la vente des biens du clergé ne menaçaient pas seulement l'abbaye mais encore l'école qui lui était annexée. Sans doute les maisons d'éducation devaient-elles subsister mais réduites aux seuls bénéfices de leur pensionnat ce qui, étant donné les dettes remboursables et la chute du nombre des élèves, était insuffisant. Seize sur dix-neuf des religieux dont le directeur Dom Marquet se refusaient par ailleurs à prêter le serment exigé de tous les instituteurs comme fonctionnaires publics. La situation se tendit entre religieux et maîtres laïcs. Ces derniers, Hésine en tête, fondèrent à Pontlevoy, au début de 1791 une Société des Amis de la Constitution qui entra en lutte ouverte avec les religieux. Finalement, les réfractaires à la loi du serment, avec leur directeur, furent remplacés, en mai 1791. Sur ces entrefaites, le 19 juin 1791, Hésine et son ami Amant père, maître tailleur à Pontlevoy, son futur beau-frère, furent nommés électeurs pour ledit canton de Pontlevoy.

L'assemblée électorale se tint, au couvent des Jacobins, à Blois, où siégeait également la Société des Amis de la Constitution de cette ville. Les électeurs « y furent harangués et prévenus contre tout ce que la cabale (entendez les adversaires des patriotes) pourrait mettre en œuvre pour accaparer leurs suffrages ». Depuis quelques jours déjà, la Société avait pris parti et décidé qu'on ne s'affilierait pas aux Feuillants. Nous étions, à ce moment, au lendemain de la tentative de fuite du roi. Le noyau Chabot, Rochejean, Repécault, Tolain, tous vicaires épiscopaux de l'évêque constitutionnel Grégoire l'emportait, tant au club, qu'à l'assemblée électorale. Chabot, à peine depuis six semaines dans le département mais qui « avait accaparé tout le club, on ne parlait que de ses talents » réussit à se faire nommer quatrième député à la Législative. Le six septembre, Hésine qui avait trouvé ses compagnons de lutte, fut élu à son tour, administrateur du département avec Grégoire, Foussedoire, Alexandre de Beauharnais entre autres. Le 7, il prit la parole au club blésois et fit un « discours sur la nécessité de la réduction de la liste civile, sur l'inutilité de la garde du roi, sur l'organisation du code civil, sur le culte public. Il obtint un vif succès puisque la Société arrêta que mention honorable en serait faite à son procès verbal ». Le 16 novembre suivant, le professeur de mathématiques fut nommé commissaire à l'examen des comptes du directoire sortant et, le 13 décembre 1791, membre du directoire du département avec Foussedoire, Porcher, Bézard et Quantin. Il avait alors 29 ans.

1792 s'avéra, pour le nouvel administrateur, fixé désormais à Blois, avec sa famille, une année d'épreuves. Une crise économique qui se traduisait par la hausse des prix des denrées, la rareté du numéraire accompagnée par la crainte de voir se renouveler dans l'arrière-saison la disette de 1789 affectait le menu peuple des campagnes et des villes tandis que les ci-devant nobles et prêtres réfractaires le travaillaient dans tous les sens. Les administrateurs se trouvèrent, dès mars et avril 1792, aux prises avec de graves difficultés. Les populations riveraines de la Loire avaient fait arrêter des bateaux chargés de grains et de farines à destination des provinces « disetteuses » du Midi et, à Mer et à Muides, taxèrent et vendirent ces denrées de leur propre autorité et au mépris d'une législation favorable à la liberté des transactions. Le département, après avoir tergiversé, employa la force si insuffisante qu'elle lui parût. Ce fut le pénible affrontement de Saint-Dié où huit hommes, huit malheureux paysans, trouvèrent la mort. Hésine qui se targua



en l'an III d'avoir signé toutes les délibérations auxquelles il avait assisté, excepta expressément celle relative à l'affaire de Dié-sur-Loire. Mais son activité ne se bornait pas aux seules tâches administratives. Hésine fréquentait assidûment la Société populaire et ne manquait jamais d'y donner son opinion en particulier contre les partisans de Lafayette et les pétitionnaires du 21 juin au nombre de 400 environ. Ces derniers, notables et cadres blésois, avaient rédigé et signé deux adresses, l'une de condoléances au roi, l'autre à l'Assemblée Législative pour la conservation du trône constitutionnel et la destruction des Jacobins. Dans le courant de juillet, Rochejean, Hésine et leurs amis suggérèrent d'envoyer la liste des pétitionnaires aux sociétés affiliées afin de prévenir tous les électeurs du département « du choix qu'ils doivent faire des citoyens dans les assemblées électorales ». Et ils recueillirent, au début d'août, 52 signatures en faveur d'une pétition pour la déchéance du roi.

Des élections à la Convention, bornons-nous à rappeler que c'est la crainte de l'invasion avec ses redoutables conséquences qui a dicté, en définitive, les choix, tant dans les assemblées primaires qu'aux deux assemblées électorales, de Vendôme, en septembre, de Romorantin, en novembre. Si la majorité des citoyens bouda les assemblées primaires, la minorité qui s'y rendit, acquise à la Révolution et à son œuvre, choisit presque exclusivement acquéreurs de biens nationaux, Jacobins et fonctionnaires publics, tous gens dont les intérêts étaient indiscutablement liés à la Révolution. Comme on comprend les nominations de Grégoire et de Chabot, à la majorité absolue et au premier tour de scrutin. Sur deux propositions célèbres, celles de l'évêque de Blois, à la première séance de la Convention, le 21 septembre 1792, faut-il le rappeler, la royauté fut abolie en France. Deux jours après, au club de Blois, le frère Hésine fit lecture d'une adresse d'adhésion aux décrets de la Convention portant abolition de la royauté en France. Cette adresse se vit adoptée à l'unanimité et proposée à la signature séance tenante. A l'assemblée électorale de Romorantin, en novembre 1792, alors que les troupes de taxateurs descendaient de la forêt de Montmirail, vers la Beauce et la Loire, poussés par l'insuffisance de leurs salaires il fut procédé à l'élection de deux suppléants à la Convention. Les choix se portèrent sur Rochejean l'âme du club de Blois avec Hésine et sur Péan, procureur syndic du district de Saint-Aignan. Hésine qu'une opposition avait mis aux prises, quelque temps auparavant, au département, avec ses collègues Foussedoire et Bezard à

propos des prêtres insermentés, se vit rejeté de la nouvelle administration départementale. Il devait écrire plus tard : « qu'il s'éleva une discussion, dans l'assemblée départementale sur les prêtres insermentés. Quoique j'eusse donné mon assentiment aux arrêtés pris contre eux je crus reconnaître une secte plus dangereuse et plus ambitieuse. J'exposai des vues philosophiques. L'expérience prouva que j'avais raison mais alors peut-être avais-je tort ». Hésine cependant fut nommé administrateur du district de Blois dont il devait devenir plus tard le secrétaire.

Lors du procès du roi il présidait la Société populaire. « Des divisions naquirent dans la Société au sujet du jugement de Capet. Je tonnai, nous dit-il, avec tous les républicains contre le royalisme qui osait lever une tête audacieuse ». Le 21 janvier 1793, une commission épuratoire, ce fut la première, exclut les royalistes. Hésine en fit évidemment partie. Et jusqu'au 17 mars, l'application des lois en vigueur, se fit-elle plus rigoureuse à l'endroit des auteurs de troubles.

Mais à la nouvelle de l'insurrection vendéenne ce même jour de mars 1793, à trois heures et demie de l'après-midi, la situation se tendit brusquement. Les administrateurs du département d'Indre-et-Loire n'appelaient-ils pas à l'aide ? « L'ennemi est à nos portes. Nous recevons de Saumur les nouvelles les plus alarmantes. Cholet est en feu. Doué ne peut plus tenir. Toutes les horreurs suivent ces brigands. Repoussons-les ou mour(r)ons ». Les deux représentants du peuple, Tallien et Goupilleau de Fontenay qui se trouvaient à Blois, depuis la veille, pour hâter l'exécution de la loi sur le recrutement du 24 février, requièrent avant leur départ pour Tours, « les corps administratifs de la ville de Blois et du département, de faire sur le champ battre la générale, réunir le plus grand nombre de citoyens armés qu'il sera possible, leur délivrer les armes et les munitions nécessaires et les faire mettre sur le champ en marche pour la ville de Tours ». Dans un second réquisitoire, le même jour, ils enjoignaient aux administrateurs de Loir-et-Cher « au nom du bien public et de la patrie en danger de tenir en état de réquisition permanente tous les citoyens en état de porter les armes, de presser avec la plus grande activité toutes les opérations relatives au recrutement, de leur en rendre compte, jour par jour, de maintenir et réprimer avec la plus grande sévérité les malveillants qui voudraient tenter quelque mouvement, de faire mettre en état d'arrestation tous ceux qui s'opposeraient, soit au recrutement, soit aux mesures militaires et les faire conduire à l'instant au tribunal révolu-

tionnaire établi à Paris ; ils ordonnèrent enfin aux corps administratifs de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre et se mettre en état de repousser l'ennemi.

Sous la pression donc des circonstances, sur l'initiative des patriotes et avec l'assentiment de Tallien, le directoire du département, par un arrêté, en date du 21 mars 1793, établit un Comité composé de trois de ses membres : Péan dont nous avons déjà parlé, Fouchard ex-curé de Villebout et Vourgères-Lambert ex-conseiller du présidial et bailliage de Vendôme. Le directoire entendait bien s'assurer la subordination du nouvel organisme connu sous le nom de Comité central de Surveillance ou de Salut public de Loir-et-Cher mais celui-ci soutenu par la Société populaire sut bientôt s'affranchir de toute tutelle. Ce fut lui qui fit régner la Terreur, dans ce département, du 17 mars 1793 au 14 décembre de la même année, date bien caractéristique puisqu'elle marquait à la fois la fin des pouvoirs du Comité en vertu de la loi du 14 frimaire an II (4-12-1793) et la nouvelle de l'écrasement, au Mans, la veille même, de l'armée vendéenne par les troupes de Marceau, Westermann et Tilly.

Durant cette période de 9 mois, Blois et le département vécurent sous la hantise de la menace vendéenne. Trois paroxysmes cependant doivent être signalés. Une première fois, nous l'avons vu, lors du début de l'insurrection de la Vendée, en mars, une seconde fois, en juin, quand les insurgés s'avancèrent de Saumur jusqu'à Chinon. Le représentant Carra, de passage à Blois, à cette époque, à la prière des modérés, de la municipalité surtout, avec l'ex-constituant et procureur de la commune Dinocheau, à leur tête, voulut contraindre les trois membres du Comité à remettre leur démission. L'heure était mal choisie. Les Girondins venaient de succomber. La Convention, par un décret du 13 juin, maintint l'organisation du Comité établi à Blois. Celui-ci, avant même d'avoir reçu la notification officielle du décret, avait sollicité et obtenu des représentants Damien, Bourdon et Turreau qui revenaient de la Vendée ou s'y rendaient, la suspension de Dinocheau. Dans les mois qui suivirent, de juin à décembre, le régime de Terreur qui régna en Loir-et-Cher semble plus à mettre en relation avec la crise générale, et la révolution parisienne qu'avec la seule menace vendéenne. Mais, à l'annonce, le premier décembre, dans la nuit, que l'armée catholique et royale, retraits depuis Granville, pouvait tenter le passage de la Loire, à Blois même, les mesures terroristes s'accrochèrent brusquement :



troisième paroxysme. Ce fut, en fait, la Grande Terreur en Loir-et-Cher. Elle devait durer une douzaine de jours.

Hésine pendant ces 9 mois, de mars à décembre, joua un rôle de premier plan. Dans le courant de mai, bien que ne faisant plus partie du département, il entra au Comité central pour y remplacer Vourgères. « J'y montrai le zèle d'un ennemi juré de l'aristocratie ». En ce qui concerne Carra, il put écrire, en l'an III : « Je déclare avoir dénoncé au Comité de Sûreté générale comme membre du Comité du département et à la Société populaire la proposition d'une force départementale faite par Carra à la séance du 8 juin ce qui est constaté par deux délibérations et je m'applaudis du courage que j'ai montré en cette circonstance ». Le premier octobre 1793, sur la motion d'Hésine, la Société populaire invita le Comité à procéder, de sa propre autorité, à la nomination de 4 nouveaux membres et 10 suppléants pour se conformer à la loi des suspects qui exigeait que les Comités de surveillance fussent composés de 7 membres. Il s'agissait d'écarter, dans ces nominations, toute intervention du département, suspect de ne pas avoir rejeté, en juin précédent, le projet de force départementale de Carra. Le Comité choisit Rochejean, Arnault, Moulin, Couteau et le traître vendomois Lebas-Javary. A la fin de ce mois d'octobre, Hésine fit partie du conseil du représentant du peuple Guimberteau, chargé à la demande des patriotes, de l'épuration des autorités constituées. Mais Guimberteau, nos historiens locaux n'en soufflent mot, se borna à épurer la municipalité ; des administrateurs du département accusés de Fédéralisme, des officiers inciviques de la garde nationale il ne fut pas question. A Hésine appartint encore d'avoir été au district, le 7 novembre, le promoteur de la politique de déchristianisation violente pratiquée par les hébertistes parisiens, politique qui allait s'accroître progressivement et aboutir, le 26 novembre, à la condamnation pure et simple du culte.

L'ordre que les administrateurs de Loir-et-Cher reçurent dans la nuit du premier décembre 1793 des conventionnels en mission, Guimberteau et Levasseur de la Sarthe, « de tout préparer pour que le pont de Blois fût coupé dès qu'ils seraient instruits de l'arrivée des brigands à Montoire » déclencha l'ultime accès de Terreur en ce département. Les travaux commencèrent le lendemain même. Ils concrétisaient, aux yeux de la population, la réalité de la menace qui pesait sur la ville. Les historiens locaux aveuglés par leur haine de la Révolution ont nié ou passé sous silence

cette grave menace. Cette altération des faits ne permettait-elle pas de montrer l'inanité ou l'odieux des mesures de défense et de sûreté qu'exigeaient les circonstances. Mais, comment dans ces conditions, comprendre l'atmosphère de suspicion portée jusqu'au paroxysme chez les uns, de terreur chez les autres, qui put régner non seulement à Blois mais encore dans tout le nord du département.

Du 2 au 14 décembre, le Conseil général du département, assisté des représentants des corps civils et militaires de la ville et de commissaires du Loiret, prit fiévreusement les mesures qu'il pouvait mettre en œuvre pour interdire aux rebelles le passage de la Loire à Blois. Il ne disposa jamais plus de 600 à 700 hommes de troupes d'ancienne formation dans les cantons de Vendôme et de Mondoubleau. Ce fut derrière ce faible écran qu'il lui fallut tout improviser, investir le général Clause, venu du Loiret, du commandement en chef, convoquer les gardes nationales : 15.000 se trouvèrent à Blois le 23 décembre mais à peu près démunis d'armes et de munitions malgré les diligences de ses commissaires auprès des départements voisins et du Comité de salut public. Hésine représenta le district dont il était membre à ce Conseil général élargi. Au Comité de surveillance dont il faisait également partie incombait la tâche ingrate de concerter et faire exécuter les mesures révolutionnaires à l'endroit des suspects. Quant à la Société populaire amputée de même que le Comité (de surveillance) de ses animateurs habituels, Rochejean, Arnault, Velu entre autres, si elle suivit d'abord Hésine, deux jours après les fusillades du Château-Gaillard (le 9 décembre au matin), sous la pression de l'opinion publique apeurée, elle sanctionna le 11 suivant les mesures prises à l'encontre d'Hésine par le Comité à l'égard des suspects. La réaction modérée faisait ainsi sa trouée en pleine crise. On ne devait en effet apprendre à Blois la victoire du Mans que trois jours plus tard le 14 décembre.

Mais des précisions sont nécessaires pour déterminer la part exacte qu'il convient d'attribuer dans ces événements à celui qui fait l'objet de cette communication. Le 3 décembre donc le Comité fut chargé par le Conseil de dresser sans désenparer une liste de suspects. Une députation de la Société populaire avec Hésine et Plinguet de Beaugency, à sa tête, en avait préalablement fait la demande au Conseil. Avant tout travail, à la demande d'ailleurs du Conseil, le Comité dut procéder à la nomination de six nouveaux membres, à la fois pour remplacer les absents et l'éclairer dans

sa tâche. Le Comité ainsi constitué dressa une liste de 97 suspects qui furent immédiatement appréhendés et décida le soir de ce même jour, qu'ils seraient évacués aussitôt que possible sur Orléans, hors du théâtre possible des opérations, et que, le lendemain, 4 décembre, ces mesures seraient étendues aux autres districts. Devant la gravité des circonstances il n'y eut aucune mésentente au sein du Comité. Hésine et deux de ses amis ne se trouvèrent en opposition avec leurs collègues qu'au sujet du citoyen Butel et de sa femme. Et pourtant, aussi bien au Conseil qu'au Comité, Hésine avait de nombreux et tenaces adversaires. Au Conseil il lui fallait compter sur l'hostilité de 7 au moins des administrateurs accusés de fédéralisme lors de l'épuration de Guimberteau ; au Comité parmi les remplaçants nouvellement nommés figuraient les représentants de cette municipalité blésoise qu'il avait contribué à épurer. Mais surtout il allait se heurter à Fouchard, l'irascible et violent Fouchard, membre à la fois du Conseil et du Comité. Au cours du printemps précédent une dispute dont nous ignorons la cause les avait mis aux prises au sein du Comité où il remplaçait Vourgères ; et les deux hommes ne s'étaient pas réconciliés.

La politique de déchristianisation violente pratiquée à l'endroit du clergé non conformiste allait s'étendre aux assermentés eux-mêmes. Sur l'avis des autorités d'Indre-et-Loire que « les curés constitutionnels s'étaient coalisés pour opérer la contre-révolution, le Conseil, à l'unanimité de ses membres, décida, le 4 décembre, de se rendre le soir-même à la Société populaire pour y combattre le fanatisme des prêtres ». La minute de cette délibération revêtue de sa propre signature est celle du président même de l'administration, Bardou. Sans doute Hésine se signala-t-il ce soir là par son ardeur révolutionnaire et des manifestations d'un goût douteux. Mais il importe de marquer que ce furent les autorités constituées et la Société populaire en masse qui décidèrent d'un commun accord la fermeture des églises. En nivose an III Hésine déclara avoir provoqué la délibération du lendemain 5 décembre relative à l'apposition des scellés sur les papiers des prêtres assermentés qui n'auraient pas remis leurs lettres de prêtrise. Nous n'irons pas à l'encontre de ses propres déclarations mais nous nous devons de faire remarquer que cette mesure fut encore contresignée par tous les membres du Comité aussi bien par Hésine que par le président Fouchard. Ainsi en fut-il de même pour l'arrêté enjoignant aux directoires des districts de faire abattre tous les signes extérieurs du culte, tels que figures de saints, croix etc.



Plus de 400 suspects à la date du 8 décembre emplissaient les prisons blésoises. Un peu plus du quart de ce chiffre venait d'être appréhendé dans les six districts. Il fallait en prévision d'une attaque nullement chimérique évacuer au plus tôt cette masse de suspects soit sur Orléans, soit sur tout autre endroit. Or ce même jour 8 décembre, dans la matinée, un certain Urbain Le Petit, commissaire civil chargé par Levasseur d'un transfert de 600 à 1.000 prisonniers, de Saumur à Orléans, se présenta d'abord, à la commune, puis au département, afin qu'on lui désigne une auberge à l'effet d'y loger pour la nuit 200 prisonniers. Il précédait le convoi qu'il avait littéralement fait décimer en cours de route de plus de la moitié de son effectif ; à la sortie de Chinon notamment où les hommes de l'escorte commandés par le capitaine et commissaire militaire Simon en fusillèrent 300. Il semble bien que ces 300 « brigands » ne fussent point des rebelles pris les armes à la main, auquel cas ils eussent été fusillés avant leur départ de Saumur. Mais peut-être n'avait-on pu procéder à la constatation par deux témoins de leur identité lors de leur capture ou peut-être s'agissait-il plus vraisemblablement de malheureux paysans évacués contre leur gré du champ des opérations. Aux yeux de Le Petit les prêtres constitutionnels ne méritaient pas plus d'égards que les « brigands » exécutés à Chinon ou les soldats de la légion germanique, des déserteurs peut-être, jetés à l'eau à Amboise. Le lendemain, 9 décembre, au départ de sa colonne de Blois pour Beaugency il fit encore exécuter à l'extrémité orientale de la ville devant l'auberge du Château-Gaillard où ils avaient passé la nuit, et sur les bords de la Loire, quatre paysans et cinq ecclésiastiques.

Que le Conseil saisît l'occasion qui se présentait à lui, qu'il voulût confier à Le Petit les 400 suspects détenus à Blois pour qu'ils fussent conduits à Orléans avec les prisonniers de Saumur aucun doute ne saurait plus subsister à cet égard. Il suffit de reproduire le texte de la minute bâtonnée de la séance du Conseil du 8 décembre. « Un officier (qu'il s'agisse de Simon qui se présenta en compagnie de Le Petit au département ou de Le Petit lui-même peu importe) envoyé par le général de... (Déclozeaux) de Tours a été introduit et a prévenu l'administration du passage de son escorte. Après une légère discussion sur cet objet il a été arrêté que le Comité de surveillance serait invité à profiter de la marche de cette force armée pour faire filer sur Orléans les gens suspects et notamment les prêtres. Il a été aussitôt arrêté que l'évacuation des criminels enfermés ne serait effectuée que 12 heures

après ; enfin il a été décidé que copie du présent arrêté serait donnée au Comité de surveillance établi près cette administration pour exécution ».

Mais la nouvelle se répandit bientôt dans la ville que le Comité faisait transporter, le lendemain, tous les gens suspects. On imagine aisément l'atmosphère qui dut régner dans Blois. D'affreux détails, des échos des tueries des jours précédents filtrèrent, à n'en pas douter, à travers la ville. C'est à cette réaction de la peur que le Conseil allait obéir. S'il ne rapporta pas formellement son arrêté, il se borna à le mutiler, à faire disparaître la première de ses dispositions, à savoir que les suspects seraient confiés à Le Petit et notamment les prêtres. Pour le surplus il maintint ses dispositions antérieures. Après la séance chargée du Conseil qui se termina à 10 heures du soir, Bardon son président, Hésine, les commissaires de Beaugency, le commissaire des guerres Baillon, le général Clause soupèrent « à la République ». Il y fut question, le contraire eût été invraisemblable, de savoir si le départ des prisonniers saumurois, le lendemain, ne donnerait pas lieu aux scènes qui s'étaient déroulées les jours précédents et à pareille heure à Chinon, Tours et Amboise. Nous retiendrons sur ce point un témoignage qui mérite une mention particulière, celui de Fouchard, l'ennemi déterminé d'Hésine. Pour Fouchard le fait qu'il y aurait fusillade fut connu deux heures seulement avant que d'être consommé c'est-à-dire vers 6 à 7 heures du matin. Bardon, les commissaires orléanais, Hésine, Gidouin, une foule nombreuse, des enfants, venus assister au départ des prisonniers, assistèrent aux fusillades. Ainsi les autorités blésoises ne se comportèrent pas autrement en ces heures troubles que celles de Chinon, de Tours et d'Amboise. Non seulement elles laissèrent faire mais le lendemain même des fusillades dans une proclamation destinée à rassurer ceux qui s'imaginaient que les suspects blésois subiraient le même sort le Conseil n'hésita pas à déclarer que les « fusillés de Blois » étaient des scélérats de la Vendée condamnés légalement et mis hors la loi. Et il en fut de même, à n'en point douter, dans l'esprit de ceux qui étaient venus assister au départ des prisonniers.

Le jour même des fusillades les premiers dissentiments entre les patriotes éclatèrent au Comité. Voyant que celui-ci s'apprêtait à rendre la liberté à ceux qui avaient été arrêtés par simple soupçon, qu'on allait faire une distinction entre aristocrates et suspects, Hésine donna sa démission. Battu au Comité de surveillance l'astucieux normand s'apprêtait à ressaisir l'influence sur un autre terrain. Il obtint du Conseil

grâce à l'appui du général Clause la création d'un Comité militaire de défense dans lequel il entra avec quatre membres de la Société populaire sur la fidélité desquels il pouvait compter. Fouchard ne s'y trompa pas. « Si les brigands fussent venus nous étions tous hors débats ».

Le Comité délivré de la présence d'Hésine arrêta, le 10, dans la matinée, que ce ne seraient pas 71 détenus mais 49 qui seraient évacués sur Orléans. Ces 49 détenus acheminés vers leur destination, le Comité eut à s'occuper de ceux qui n'avaient à se reprocher que de légers délits et qu'on transférerait à Pontlevoy. Le projet du Comité combattu par Hésine qui faisait toujours partie du Conseil fut néanmoins accepté le lendemain par la Société populaire. Au total 79 détenus sur 90 proposés seraient rendus à la liberté. Ce revirement brusque de la Société populaire, le 11 décembre marque en réalité un tournant dans l'histoire blésoise. Le front des patriotes était dissocié et ceux qui, comme Hésine, avaient contribué à asseoir et à faire fonctionner, depuis le mois de mars précédent, un régime de Terreur dans notre département, allaient prendre désormais figure d'accusés.

Le revirement de la Société populaire détermina le département à rapporter son arrêté créant un Comité militaire de défense. Et, à la nouvelle, le 14 décembre, de la victoire du Mans, le Comité, pour se conformer à la loi du 4 décembre, organisant le gouvernement révolutionnaire, se démit de ses fonctions tandis, que le Conseil continua à siéger jusqu'au 17 décembre et qu'Hésine réintégra le district. Dernière volte-face du Conseil, le 16 décembre, la veille même de sa séparation. Pour donner satisfaction à l'opinion publique mais aussi pour écarter le soupçon qui pouvait planer sur lui de n'avoir rien tenté en faveur des neuf hommes exécutés à Blois, le Conseil dénonça à l'accusateur public près le tribunal criminel du département, au Comité de sûreté générale et aux deux représentants du peuple Guimberteau et Levasseur, le jeune commissaire saumurois, auteur des fusillades. Mais le juge de paix Fouzard ne se borna pas à informer sur le compte de Le Petit. Hésine, excellent bouc émissaire, sur le plan local, ne pouvait pas ne pas être inquiété. Selon le témoignage de Baillon, commissaire des guerres, au cours du repas précédemment cité, à la République, le neuf au soir, Hésine aurait déclaré qu'il devait se faire de semblables fusillades à celles de Chinon, Tours et Amboise, le lendemain à Blois, à sept heures du matin, et qu'il se proposait d'y assister. Bardon, le président du Conseil du département, toujours selon Baillon, aurait manifesté la même intention. Mais, dénonciateur



d'Hésine en raison sans doute de ce que ce dernier avait sollicité son poste, Baillon assigna deux lieux différents à ce même souper : son domicile puis l'auberge de la République. Il n'y avait pourtant qu'un peu plus d'une quinzaine que ce repas avait eu lieu lorsqu'il fut appelé à en témoigner, devant la Société populaire d'abord, devant le juge de paix chargé de l'instruction, ensuite.

Si la réaction s'affirmait à Blois il n'en allait pas de même à la Convention. Le 21 décembre, Levasseur dénonça les administrateurs de Blois qui avaient eu des entrailles pour les « brigands » transférés de Saumur à Orléans et envoyé au Comité de sûreté générale des dénonciations contre les citoyens chargés de cette mission par un représentant. Le directoire du département employa deux laborieuses séances, celle des trois et quatre nivose (23 et 24 décembre 1793) pour tenter de justifier le comportement de l'administration. Sous les explications prudentes mais exactes dans leurs grandes lignes il résulte que l'administration applaudit, sur le moment, aux fusillades, elle le reconnaît sans ambages. Quelques jours plus tard sous la pression de l'opinion publique fortement prononcée elle les condamna. Les administrateurs ne purent mieux convenir qu'ils furent débordés, entraînés, une première comme une seconde fois, par une opinion publique dont nous avons montré et expliqué le revirement brusque le 21 frimaire au soir (11 décembre) à la Société populaire. Mais l'administration s'était trop avancée pour reculer. Elle se sentait d'autre part épaulée par une majorité nouvelle à la Société populaire. Aussi entreprit-elle, sans ménagement aucun, le procès de Le Petit « qui s'il avait eu un pouvoir quelconque pour faire fusiller les neuf prisonniers devait (de) justifier de ses ordres aux administrateurs de Blois et surtout en faire faire au moment de l'expédition une lecture au peuple qui l'entourait et enfin lui dévoiler les crimes dont étaient coupables les prisonniers ». Mais les deux Comités de salut public et de sûreté générale ne donnèrent aucune suite aux dénonciations de l'administration de Loir-et-Cher, ce qui eut pour résultat de suspendre la procédure intentée à Blois contre Le Petit et par voie d'incidence contre Hésine.

A la Société populaire, au Département les patriotes furent dès lors battus en brèche. Le nouveau Comité de surveillance de la commune de Blois constitué aux termes de la loi du quatre décembre devait prêter une oreille de plus en plus complaisante aux dénonciations portées contre eux voire même les susciter. Grâce aux dissentiments qui, par surcroît mettaient aux prises Rochejean et Hésine, d'une part,

Fouchard, Péan et Vourgères, d'autre part, la réaction ne pouvait que s'accroître. Sans doute les patriotes tentèrent-ils, par la création d'un Comité dit des 21, d'épurer la Société de ses éléments modérés ; ils ne réussirent pas. Garnier de Saintes lors de son épuration du 13 février 1794 fit arrêter et conduire Rochejean à la maison d'arrêt. On voyait clairement qu'on voulait l'atteindre sur ses forfaits révolutionnaires, écrit Dufort. Mais, à la surprise générale, Garnier nomma Hésine qui avait courageusement défendu Rochejean, agent national provisoire du district de Blois. Le nouvel agent en dépit de son activité entra en lutte avec le Comité de surveillance et avec ceux qui avaient alors l'oreille de la Société. Finalement Hésine fut à son tour mis en arrestation le 27 juin 1794 un mois avant le 9 thermidor avec Arnault et Velu. Un arrêté du Comité de salut public du 19 juin prescrivait leur arrestation et leur transfert ainsi que celui de Rochejean à Paris.

Incarcéré pendant trois mois à la prison de Sainte Pélagie il adressa à sa femme d'intéressantes lettres et rédigea surtout une précieuse brochure de 26 pages « Aux Sociétés populaires, aux autorités constituées et à tous les sans culottes du district de Blois ... des cachots de Pélagie le II fructidor an II ». Elargi le six octobre 1794 il revint à Blois mais n'y ayant pas trouvé de place il retourna à Paris pour en occuper une qui lui était offerte par Garnier de Saintes dans les travaux publics. Cette tentative n'ayant pas réussi il entra à l'Ecole normale nouvellement créée en qualité d'élève sur la recommandation de plusieurs représentants et en vertu d'un arrêté de la Commission exécutive de l'instruction en date du 14 février 1795.

Mais la réaction qui s'était manifestée à Blois lorsque le danger vendéen prit fin n'avait pas attendu le 9 thermidor pour accentuer son développement. Au lendemain de l'épuration de Garnier de Saintes et surtout de l'arrestation d'Hésine, des patriotes comme Péan et Vourgères qui avaient pourtant combattu l'ex-secrétaire du district, en décembre et en janvier précédents, se virent à leur tour inquiétés. Mais ce fut bien pis après la chute de Robespierre. La réaction triomphante s'en prenait à tous les hommes de la Révolution. Le Comité de sûreté générale alerté par le représentant Laurenceot, en mission dans le Loir-et-Cher, fit arrêter et transférer Hésine à Blois, le 8 mars 1795, comme prévenu de complicité dans le massacre des 9 prisonniers saumurois à Blois. Une longue information, en l'absence de Le Petit, allait commencer contre six de ses coaccusés dont les Blésois Hésine et Gidouin.

Dufort de Cheverny réussit à se procurer l'acte d'accusation du 13 thermidor an III (31 juillet 1795) et l'inséra dans ses Mémoires dont le manuscrit fut communiqué ultérieurement, par leur éditeur, M. de Crevecoeur, à Taine qui en fit un large usage dans son tome VIII des Origines de la France contemporaine. Un volumineux dossier consacré à ce procès figure depuis 1930 aux archives de Loir-et-Cher avec tous les interrogatoires d'Hésine. Mais qu'importe, nos historiens locaux suivent toujours l'accusateur public thermidorien et M. Taine.

Les sept accusés avaient été déférés devant le tribunal criminel du département de Loir-et-Cher appelé à connaître des crimes de meurtres et d'assassinats commis depuis le premier septembre 1792 conformément à la loi du 4 messidor an III (22 juin 1795). Cette loi n'exigeait plus pour la condamnation les trois quarts des voix d'un jury de 12 citoyens mais la simple majorité. Quant aux jugements ils n'étaient pas sujets au recours en cassation.

A l'audience du deux vendémiaire an IV (24 sept 1795), après neuf jours de débats, le tribunal considérant aux termes du décret du cinquième jour complémentaire de l'an III que « le pouvoir de juger n'existe plus dans le tribunal quant à présent parce qu'il n'y a qu'un arrêté du Comité de sûreté générale et non un décret de la Convention nationale qui aye saisi le tribunal » renvoya les accusés devant le directeur du jury d'accusation du district de Blois pour être jugés suivant les dispositions de la loi du 16 septembre 1791 mais en les maintenant en état d'arrêt.

C'est dans cette situation que le représentant Sevestre en mission dans le Loir-et-Cher, au lendemain de l'échec royaliste de vendémiaire trouva Hésine à Blois et le fit élargir ainsi que Simon et Gidouin ce qui mit fin à l'instruction entreprise par le directeur du jury d'accusation.

Tel était le personnage qui, comme il l'écrit, à peine délivré de ses fers, allait arriver un mois et demi plus tard à Vendôme portant encore sur lui les stigmates de la Révolution.

---



## UN VENDOMOIS A ROME EN 1861

●

Lettre écrite à sa famille par le soldat Bellamy  
du 62<sup>e</sup> de ligne, en garnison à Rome en 1861

---

*Nous devons à l'amabilité de M. Jouveau, professeur au C.E.S. de Vendôme, la communication du curieux texte qui suit et que nous reproduisons en en respectant l'orthographe et le style.*

*Le papier à lettres utilisé porte, en tête, une reproduction de la basilique et de la place Saint-Pierre avec la mention « chez Pierre Datri. via del corso n° 142. »*

Rome, le 19 mars 1861.

Mes chers parents.

Je suis heureux aujourd'hui de vous annoncer que je suis arrivé à Rome le 23 février toujours en bonne santé comme je suis encore maintenant et comme je désire que la présente vous trouve de même.

Mes chers parents, je vous dirait que nous avons été 36 heures sur la mer. Elle était assez bonne dans le moment seulement ou nous avons souffert le plus c'est pour faire les deux étapes de Civita-vecchia à Rome elles ont chacune 10 lieues et nous avons des vivres pour 3 jours sur le dos et il faisait bien chaud la chaleur est aussi forte dans le mois de février en Italie comme dans le mois de juillet chez nous,

dans ce moment-ci les jardins sont en fleurs et les arbres ont des pouces de 5 à 6 centimètres de longueur et on récolte les fruits des jardins.

Mes chers parents je vous dirait aussi que la route de dijon à marceille nous l'avons faite en chemin de fer il y a 19 étapes nous lavont fait dans 22 heures et sur la mer il y a 200 lieux de traversée et nous avons fait le trajet en 36 heures. Nous avons resté à Marceille 24 heures dont j'ai eu le temp de la visité la ville un peu c'est une très belle ville surtout le port. car je vous prie de croire que c'est un très beau coup d'œil pour celui qui en a pas encore vu.

Mes chers parents, je vous remercie beaucoup des 15 francs que vous mavez envoyé je n'ait pu les touché qu'à marceille. ça ne ma pas beaucoup gêné dici là mais j'ai été bien heureux de les trouvez en italie dans la chaleur qu'il faisait pour marcher.

Je vais vous faire le détail de la ville de rôme comme vous me le demandé. c'est pour se sujet que je ne vous ait pas écrit plutôt pour voir un peu la ville car elle est extrêmement grande. Il y a beaucoup de choses curieuses surtout L'Eglise Saint Pierre qui est bâtie en marbre en dedans et toutes les statues qui a dedans sont en marbre et en or il y a aussi le tombeau de st pierre au milieu de l'église elle est pavée en marbre et toutes les colones qui supportent les voûtes sont en marbre. On n'ose même pas marché dedans c'est aussi euni comme une glasse.

Pour la grandeur de l'église je ne pourrait vous en faire le détail au juste parce que c'est un très gros monument. Le palais du st père le pape se touche avec l'église elle peut être aussi large que l'église de la trinité de Vendôme est longue et elle est longue à proportion de sa largeur. Nous avons été voir le st père le pape dans son palais et il nous a distribué chacun une médail et nous étions peut être 200 dans le salon.

Pour monté chez lui les escaliers sont en marbre blanc d'une beauté superbe on ose à peine marché dessus car ça éblouï et les tiens mains sont en or gros comme deux fois le pouce. C'est comme une barre de fer ordinaire seulement c'est en or. Sur le dôme de l'église comme vous pouvez le voir il y a une boule qui ne paraît pas grosse et cependant on tient bien 28 hommes dedans elle paraît grosse comme un oeil de sur la place qui est devant l'église et l'obélisque qui est d'un seul morceau examiné bien cette petite boule que vous voyé à peine et la croix est placée dessus et il y a encore un large

escalier pour y monté. Il y a autant d'églises à rôme qui a de jour dans l'année et la plus chéti est mieux que la plus belle en France rapport à la beauté du marbre car elles sont toute en marbre.

C'est une très belle ville il y a beaucoup d'autre choses curieuses dont je ne pourrait vous en faire le détail aujourd'hui je vous parlerait un peu de ce qui se passe à rôme. Le peuple est très barbare il faut beaucoup se défié de eux car tous les jours ont atend une révolution contre le pape et on dit que victor-emmanuel et proclamé roi d'italie et quand ces troupes seront arrivées à rôme il est probable que nous rentrerons en france.

Rien de plus à vous marquer pour le moment vous me donneré le détail des numéros que les conscrits ont tiré. Vous ferez des compliments de ma part à mon oncle et à ma tante et à ma grand-mère ainsi qu'à mon frère et à tous les amis qui s'intéressent de moi et vous leur direz que je suis content de mon voyage. Je remercie beaucoup monsieur le curé de ces amitiés qu'il me porte. Pour moi je lui fait bien des compliments de ma part. Si vous avez l'occasion de voir le père Maillet, le père Mothron vous leur direz que nous sommes toujours ensemble et tous se portent bien. Vous me direz si le père Mothron a eu la lettre que son fils lui a envoyé.

Je finit en vous embrassant de tout mon coeur. Votre fils dévoué.

P. Bellamy

Je vous dirait que le fils launay est resté au dépôt à Dijon.

Voici mon adresse, j'ai changé de compagnie.

Soldat au 62e de ligne. 2e Bataillon

2e compagnie à Rôme (Italie)





# OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

*Cloître de l'Abbaye, à Vendôme*

---

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble ..... 5 F
- **Cahier du Tiers Etat Vendomois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme, 1872 ..... 3 F
- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, 5 volumes in-8, T. I à III, Cartulaire ; T. IV Bullaire, nécrologe, chroniques ; T. V, Table. Il manque l'index géographique et l'index onomastique ..... 150 F
- **Chartes Vendomoises**, publiées par l'abbé Métais en 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture) ..... 30 F
- **Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois**, par M. de Trémault, 1893 (en cahiers non brochés sans couverture) ..... 35 F
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, 1908 ..... 10 F
- **Promenades aux bords du Loir**, par J. Alexandre, 1910 ..... 2 F
- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 ..... 3 F
- **Ronsard. Les fêtes du IV<sup>e</sup> centenaire à Vendôme 1924** ..... 5 F
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, 1936 ..... 15 F

*(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)*